

NOOSPHERE

NOOSPHERE

Revue trimestrielle éditée par
l'Association des Amis de Pierre Teilhard de Chardin
114 rue de Vaugirard, 75006 PARIS

Tél. : 01 42 84 13 71

Courriel : secretariat@teilhard.fr

Directeur de publication : Hilaire Giron

Rédacteur en chef : Jacques Masurel

Comité de rédaction : Hilaire Giron, Gérard Donnadieu, Jacques Masurel,
Jacques Printz, Alex Wang, Mercè Prats et Jean-Philippe Sellès.
Hors-série sous la direction de Chantal Amouroux.

Comité d'honneur

Alexandre Adler, Michel Camdessus, Pierre Giorgini,
Étienne Klein, Thierry Magnin, Bertrand Vergely.

ADHÉSION ET ABONNEMENT

Je souhaite adhérer à l'Association des Amis de Teilhard de Chardin
et/ou m'abonner à la revue **Noosphère**.

Nom

Prénom

Adresse

Code Postal

Ville

Tél.

Courriel

| | |
|--|--|
| Abonnement à la revue avec adhésion : | <input type="checkbox"/> 83 euros |
| Adhésion seule : | <input type="checkbox"/> 47 euros |
| Abonnement seul : | <input type="checkbox"/> 38 euros |
| Adhésion bienfaiteur (<i>avec revue</i>) : | <input type="checkbox"/> à partir de 100 euros |

Un reçu fiscal vous sera envoyé.

Bulletin à retourner accompagné du règlement par chèque à l'adresse suivante:
Association des Amis de Pierre Teilhard de Chardin
114 rue de Vaugirard, 75006 PARIS

Commission paritaire : 0524G81651 - Avec l'aide du Centre National du Livre

Sommaire



► ÉDITORIAL

- Le « covid 19 » et le monde d'après 5
Jacques Masurel

► LA PAGE DE TEILHARD

- Du bon usage des crises selon Teilhard 7
Gérard Donnadieu

► CHRONIQUE D'ACTUALITÉ

- Le Covid-19 est un bon signe 12
Léonard Lièvre

► LE GRAND ENTRETIEN

- L'Église en débat avec le monde 14
avec Mgr de Moulins-Beaufort

- Le projet européen constitue-t-il encore un projet d'avenir ? 35
Thierry Rambaud

- Dante et Teilhard de Chardin, poètes chrétiens 43
Remo Vescia

► SPIRITUALITÉ ET RELIGIONS

- Paul Florensky (1882-1937) Théologien, mathématicien,
philosophe et martyr 53
Marina Copsidas

- Comment le christianisme est sorti du judaïsme 64
Maxime Pouvelle

► SCIENCE ET TECHNOLOGIE

- La première crise de la « Planétisation » et la leçon du Covid-19 76
Guy-André Loeuille et Jacques Printz

- Une alliance pour sauver l'humanité 86
Jacques-Séverin Abbattucci

| | |
|---|-----|
| ► ÉCHOS DU SÉMINAIRE | |
| Pour une Église en évolution dans un monde en quête de sens | 93 |
| ► NÉCROLOGIE | |
| Décès du père Henri Madelin | 102 |
| Décès de Jacques Séverin Abbatucci | 104 |
| ► COURRIER DES LECTEURS | 105 |
| ► À LIRE | 107 |
| ► ANNONCES | 112 |

Association des Amis de Pierre Teilhard de Chardin

SAINT-LÉGER ÉDITIONS

© 2020, TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Éditorial



Le « covid 19 » et le monde d'après

Jacques Masurel

Alors que la partie sanitaire de la crise s'estompe mais qu'apparaissent ses dramatiques conséquences économiques, l'avenir du monde n'a sans doute jamais paru aussi flou et inquiétant.

Se pose la question de savoir si la crise qui s'annonce ne sonne pas la fin d'une longue suite de progrès ayant permis à de très larges parties du monde d'améliorer leur sort. En effet, que ce soit en termes de démocratie ou de liberté, d'éducation ou de conditions de travail, de santé ou d'espérance de vie, d'accès à l'eau ou aux denrées alimentaires, partout où presque, quoiqu'on puisse en dire, de remarquables progrès ont été réalisés. Cela ne signifie évidemment pas que tout va bien, loin de là, mais que bien des choses vont mieux, voire même étonnamment mieux si l'on prend en compte la formidable poussée démographique qui bouscule l'humanité.

Devant de tels propos les chagrins et les bien-pensants de toutes obédiences plaideront la complaisance en mentionnant le caractère brutal du capitalisme et de la mondialisation, l'inquiétante montée des inégalités, le fanatisme terroriste, la puissance

devenue hors de contrôle de la Chine, la fin du multilatéralisme et le recul de l'Europe, les méfaits des réseaux sociaux dangereusement gangrenés par les *fake news*, les avancées de la biologie qui progressent hors de toute éthique, le recul du spirituel et... bien entendu les insupportables atteintes portées à la planète par un développement qui s'apparente à la mise à sac de ses ressources.

À la décharge de ces deux visions, on peut plaider que l'on vit dans un monde dont la complexité ne cesse de croître. Ses multiples dimensions, de plus en plus difficiles à saisir, ne cessent d'agir ou d'interagir en produisant des effets, positifs ou négatifs, parfaitement imprévisibles. Plus que par le passé nos capacités de raisonnement progressent moins vite que l'entremêlement de la planète. Il faut désormais « s'accrocher » pour tenter de comprendre...

Dans ce contexte le « Covid-19 » peut-il contribuer à faire surgir des propositions pour le monde d'après? Peut-il rapprocher les tenants du réalisme avec les idéalistes qui souhaitent bouleverser tout ce qui ne semble ne pas bien fonctionner, c'est-à-dire à peu près tout? L'espoir

de voir la science et les techniques assurer un véritable progrès s'étant affaibli, peut-on imaginer que l'écologie puisse les rapprocher ?

Il semble malheureusement que nous en soyons loin.

Les réalistes estiment en effet que l'on est au milieu d'un gué et qu'il n'est plus temps de revenir en arrière, qu'il est nécessaire, sans doute avec quelques ajustements, de maintenir la croissance tandis que les idéalistes considèrent que l'on est allé trop loin. Ils vouent un véritable culte à Gaïa, dame nature, et estiment que l'humanité sera éliminée si elle ne parvient pas, au prix d'une forte décroissance, à réduire son empreinte écologique. Cohérents, ils prônent la frugalité verte, le durable, le renouvelable, le bio... et considèrent la question climatique comme un ultimatum que nous adresse la nature.

Des positions difficilement compatibles mais qui, l'une comme l'autre, se heurtent au même tragique, celui de l'absence de sens et, avec lui, de l'absurde de notre destinée.

Pour atténuer ce tragique il ne nous reste que le bon vieux recours à la transcendance qui a éclairé l'humanité depuis ses débuts. Recours dépassé ? Certainement pas si l'on se réfère à des penseurs comme Teilhard qui, précisément, ont su marier science et nature à la transcendance¹.

À une époque où la vie tend à se désincarner derrière des écrans il reste bon de lire et relire la merveilleuse source de sens et d'optimisme qu'il propose et que peuvent illustrer les deux citations qui suivent :

*Plus l'homme deviendra l'homme, moins il acceptera de se mouvoir, sinon vers de l'interminablement et de l'indestructiblement nouveau. Quelque « absolu » se trouve impliqué dans le jeu même de son opération.*²

Ou encore

*Un goût passionné de grandir, d'Être, voilà ce qu'il nous faut. Arrière donc les pusillanimes et les sceptiques, les pessimistes et les tristes, les fatigués et les immobilistes. La vie est perpétuelle découverte. La vie est mouvement.*³

1. Ou plus récemment le pape François avec son concept d'écologie intégrale.

2. Le phénomène humain.

3. L'Avenir de l'Homme.

La Page de Teilhard

Du bon usage des crises selon Teilhard

Gérard Donnadieu

Depuis notre entrée dans le III^e millénaire, l'histoire semble s'être accélérée comme si la planétisation entrevue par Teilhard devenait soudain une réalité palpable. Une série de crises systémiques, toutes de dimension planétaire et touchant l'ensemble de l'humanité n'ont cessé en vingt ans de se succéder. Réchauffement climatique lié à la consommation des énergies fossiles et appelant de toute urgence une transition écologique dont les grandes conférences internationales, comme la COP 21 à Paris en 2016, se sont fait l'écho. Crise financière de 2007/2008 qui fut à deux doigts de mettre l'économie mondiale dans une crise pire que celle de 1929. Crise sanitaire enfin, avec le Covid-19, dont nous sortons à peine et qui a mis en évidence l'imprévision et l'impréparation des États face à cette pandémie dont nous ne savons pas encore quelles en seront les conséquences économiques et sociales.

Face à ces crises, que nous enseigne Teilhard qui assista lui-même au cours de sa vie à deux guerres mondiales et à la naissance d'une troisième (la guerre froide) et connut aussi la grande dépression économique de 1929 ? Il déplore

naturellement les destructions insensées de ces périodes, les dizaines de millions de morts de chacune des guerres, les souffrances indicibles des soldats, mais aussi des civils aux villes bombardées et réduites en cendres. Bien loin de regarder ces horreurs de très haut, comme certains ont pu le prétendre, il compatit au contraire à toutes ces souffrances comme le montre son comportement admirable de caporal brancardier et d'aumônier auxiliaire tout au long de la guerre de 14-18. Mais Teilhard ne s'arrête pas là ! Il assimile aussi ces crises à des phases de profonde division entre les hommes qui peuvent être aussi les symptômes d'un progrès qui se cherche, d'une croissance en gestation. Pour lui, une crise comporte aussi une face positive si on la situe dans l'horizon d'une plus longue histoire. D'où le devoir de garder confiance et de continuer à espérer dans l'avènement d'une noosphère unie et pacifiée.

Pour le montrer, je vais surtout prendre le cas de la participation de Teilhard à la guerre de 14-18 où il est de toutes les batailles. Il sait de quoi il parle, ce qui l'autorise à dire à sa cousine Marguerite que cette guerre

fut pour lui « *un baptême dans le réel* », un réel qu'il découvre rempli de fureur, de sang, de souffrance et de mort avec la disparition de nombreux proches (dont deux de ses frères), mais aussi illuminé par les moments de fraternité dans les tranchées, le courage dans l'épreuve partagée, le sentiment de sidération face à un cataclysme sans pareil dont le simple fait de le vivre vous met au-dessus du commun des hommes. Il voit dans la guerre une expérience sans pareille où l'on se trouve transporté dans « *une région où il était possible aux hommes de respirer un air chargé de ciel*. » Dans son scandaleux essai *La Nostalgie du Front*, rédigé en septembre 1917 au Chemin des Dames, il va même jusqu'à écrire : « *Le Front m'ensorcelle*. » Verdun, c'est pour Teilhard l'expérience la plus terrible de ses années de guerre, celle où son optimisme fondamental a pourtant failli sombrer. Devant ce chaos et tant de souffrances, il note dans son Journal¹ : « *Sur ces côtes calcinées et fumantes, un seul monument a sa place : un grand Christ. Seule la figure du Seigneur en Croix peut exprimer et satisfaire le monde d'angoisse, de mystère, de secret espoir qu'éveille en nos âmes le spectacle et le souvenir de ce qui s'est accompli en ces lieux... Oh ! la peine du Monde ! Comme c'est là qu'on la sent...* » Mais très vite, son fonds d'optimisme quant à l'évolution de l'humanité va reprendre le dessus et il écrit peu après à sa cousine Marguerite² : « *Je crois que la souffrance de la guerre est*

le signe d'un grand travail qui s'accomplit. Dans la masse cosmique en accélération, en croissance, les éléments sont froissés, craquent, se plaignent... Et la transformation se poursuit... »

Au final, le regard que Teilhard porte sur la guerre est chargé d'ambivalence. Il s'agit d'une réalité complexe où le pire de l'homme y côtoie le meilleur. Mais par-delà le tragique des combats, l'horreur des destructions et la souffrance des hommes, il perçoit aussi la fantastique transformation de l'humanité en train de s'opérer. Les essais qu'il va alors écrire par la suite seront marqués par cette vision positive d'un avenir qui se construit « *dans les douleurs de l'enfantement* ». Ils sont illustratifs de cet « *optimisme tragique* », cher au cœur de Teilhard, qui le conduit à voir toujours un aspect positif dans toute situation.

Cette vision ambivalente de la guerre, considérée comme une possibilité de progrès, va si loin qu'elle finit par faire passer au second plan la recherche de la victoire pour son propre pays. Rien de plus étranger à Teilhard que le nationalisme, comme le montre la lettre adressée le 26 juin 1916 à son ami géologue Jean Boussac (lequel sera tué peu de temps après). Cette lettre, d'un rare respect pour les Allemands (considérés par Teilhard comme une « *composante nécessaire du progrès* »...) illustre bien sa vision si personnelle de la Grande Guerre et aussi sa hauteur de vue pour ce que sera la construction de la paix. Il écrit³ :

1. Journal (26 août 1915 – 4 janvier 1919), Fayard 1975, p. 100.

2. *Genèse d'une pensée*, Grasset 1970.

3. Lettre faisant partie du fonds familial, citée par Emmanuel du Passage à l'occasion du cours donné par Gérard Donnadiou en 2015 au Collège des Bernardins.

« Je suis incapable de dire s'il est plus avantageux à l'Univers que ce soit les Alliés ou les Boches qui l'emportent. Mais je n'ai pas à le savoir; et même, vouloir le deviner et essayer d'agir en conséquence serait fausser mon rôle et la sûreté des résultats en train de se former. La nécessité m'a mis, Français, dans une situation telle que je dois me battre du côté des Alliés, avec, du reste, de fortes probabilités de peser sur la composante morale du conflit. Je me vouerai à cet effort qui m'est échu, – non sans reconnaître que les Boches appuient sur une autre composante (organisation, etc.) du progrès, bien nécessaire, elle aussi. Quel est « l'intérêt du Tout » ? C'est que de cette crise redoutable, grâce aux efforts loyaux de ceux qui y ont été jetés malgré eux, il naisse, par la vertu de l'Action créatrice de Dieu, de la combinaison d'une plus exacte morale, et d'une meilleure organisation, un Monde plus favorable aux fruits attendus de Dieu. Je ne saurais prévoir quelle sera la forme destinée à sortir du creuset actuel; – si je pouvais la prévoir trop bien, ce ne serait plus un tournant vrai, ni une crise vraiment évolutive. Mais je crois que quelque chose se fait pour le mieux définitif, et je suis fier d'y concourir obscurément. » On mesure là l'incroyable détachement de Teilhard par rapport aux passions humaines, en particulier nationales. Plus que la victoire ou la défaite de la France, seule lui importe la transformation qui s'accomplit en profondeur dans l'Humanité au travers de l'effroyable « boucherie » de 14-18.

Venons-en maintenant à ce que fut la position de Teilhard au cours de la grande dépression économique de

1929. Au début de 1928, un de ses amis, l'industriel Max Bégouën est piégé dans une sombre affaire financière, victime d'un banquier peu scrupuleux. Il s'en indigna dans une longue lettre⁴ à Teilhard dans laquelle il vitupère « le cynisme et la duplicité des hommes d'argent qui n'ont aucun scrupule à employer tous les moyens pour parvenir à leurs fins » et condamne, au passage, « une société basée sur la puissance de l'argent. » Dans sa réponse du 21 juillet 1928, Teilhard lui dit toute sa compréhension, mais c'est pour ajouter aussitôt : « Mépriser l'argent, ce n'est pas la formule de l'idéal moral. Ce qu'il faut, c'est lui faire rendre, spirituellement, la splendide énergie qu'il contient. » Il développera cette idée en 1930 devant le groupe Légault⁵, concédant toutefois que la richesse peut devenir une malédiction si nous la prenons comme un but en soi ; « si on arrête cette énergie pour la faire servir à soi, qu'on la détourne d'une direction normale, du moment où on la rend stagnante, elle se corrompt et devient mauvaise. »

Puis, devant les ravages opérés par la crise économique de 1929, il élargit considérablement sa pensée dans un article⁶ intitulé « La vie, chemin ou

4. Correspondance avec la famille Bégouën-Le rayonnement d'une amitié, Lessius 2011, p. 263.

5. Un groupe d'écolo avant la lettre prônant la décroissance fondé par le mathématicien Marcel Légault parti élever des chèvres en Ardèche. Conférence donnée le 27 novembre 1930 et citée par Jean Pierre DEMOULIN dans son ouvrage « Je m'explique ».

6. Cet article a été repris sous le titre Le Phénomène humain au Tome 3, *La vision du passé*, des Œuvres complètes, pages 225 à 243.

impasse» publiée en 1930 dans une revue de l'Université de Louvain. Et il va essayer de montrer que bien davantage que les facteurs économiques, sociaux, politiques invoqués par les experts pour expliquer la crise, sa raison profonde est de nature spirituelle. Il écrit : «*Il n'est pas besoin d'être bien savant pour s'apercevoir que le plus grand danger dont puisse s'effrayer l'Humanité n'est pas quelque catastrophe extérieure, ni la famine, ni la peste..., mais bien plutôt cette maladie spirituelle que serait la perte du goût de vivre... La vie est-elle un chemin ou une impasse ? Telle est la question.*» Seule une raison vraie et importante d'aimer passionnément la vie peut décider l'homme à poursuivre le dur chemin de la *sainte évolution*.

Pour conclure, il ne reste plus qu'à rappeler ce que fut l'attitude Teilhard au cours de la seconde guerre mondiale. Il se trouve à Pékin en septembre 1939 au moment de son déclenchement et il y restera bloqué jusqu'à son retour en France en mai 1946. Durant toute cette période, Teilhard se trouve dans la situation d'un observateur passif, distant mais avisé d'événements qui ne lui parviennent qu'avec retard et comme amortis par la distance. Il ne risque plus sa vie et ne se trouve plus en prise directe avec les horreurs de la guerre. Mais à la différence de beaucoup de catholiques français, il a vu venir la montée des totalitarismes et ne s'est pas trompé de jugement à leur sujet.

Tout au long de cette période, les essais qu'il va écrire sur l'avenir de l'Homme et la noogénèse sont

marqués par cette vision positive d'un avenir qui se construit «*dans les douleurs de l'enfantement*». Les souffrances du temps présent, aussi grandes fussent-elles, sont «*le signe d'un grand travail qui s'accomplit*» comme il l'avait déjà dit de la guerre précédente. Le texte le plus représentatif de cette attitude est sans doute celui que Teilhard rédige en septembre 1946, peu après son retour à Paris, intitulé *Quelques réflexions sur le retentissement spirituel de la bombe atomique*. Dans cet essai, pas de lamentations sur les 400 000 victimes d'Hiroshima et les 300 000 de Nagasaki ; rien à propos des terribles souffrances immédiates et surtout à venir causées par l'irradiation atomique ; rien non plus sur la malfeasance humaine capable de déployer le feu nucléaire sur des civils supposés innocents. Cet oubli sera sévèrement reproché à Teilhard par ses adversaires qui feront de lui un analyste froid et sans humanité, descendu tout droit de Sirius en quelque sorte et venu investiguer l'espèce humaine comme il le ferait d'une colonie d'insectes. Et pourtant, s'ils s'étaient donné la peine de lire attentivement cet essai, ils auraient pu voir que Teilhard escomptait de la bombe atomique un certain nombre de retombées largement positives pour les hommes, retombées que la suite des événements devait pleinement confirmer, montrant au passage son extraordinaire préséance : – on nous dit, écrit Teilhard, «*que enivrée par sa force, l'humanité court à sa perte. Il me semble au contraire que, par la bombe atomique, c'est la*

guerre qui peut se trouver à la veille d'être doublement et définitivement tuée». Il entrevoit ici le rôle qui sera joué par la dissuasion nucléaire tout au long des 40 années de guerre froide et qui a effectivement interdit⁷, malgré deux ou trois circonstances où l'Humanité s'est trouvée au bord du gouffre, le déclenchement d'une nouvelle guerre mondiale.

- bien que réalisée à l'origine dans une optique militaire, la domestication de l'énergie de l'atome constitue en soi un immense pas en avant de l'humanité comme le fut à son époque la domestication du feu, puis celle des animaux, enfin l'énergie de la vapeur et de l'électricité. Et les usages civils l'emporteront de beaucoup sur les usages militaires, comme on le voit aujourd'hui avec l'électricité d'origine nucléaire. De plus une énergie abondante et ne

contribuant pas au réchauffement climatique, contrairement aux énergies fossiles que sont le gaz, le charbon et le pétrole. Une énergie dont nous aurons bien besoin pour développer tous les pays du tiers-monde qui ne voient pas pourquoi on leur refuserait d'accéder au niveau de vie des Européens. La Chine ne s'y est pas trompée qui parallèlement aux énergies renouvelables a lancé un gigantesque programme de centrales nucléaires.

Une nouvelle fois, on retrouve dans cet essai de Teilhard le caractère ambivalent de la guerre et plus généralement de la crise: en soi un mal d'où cependant peut sortir un plus grand bien. Attitude ô combien illustrative de cet «*optimisme tragique*» de Teilhard qui le conduisait à voir toujours un aspect positif dans chaque situation.



À lire

La guerre en face

7. Le philosophe Jean-Pierre Dupuy a qualifié cette attitude de *catastrophisme éclairé*.

Chronique d'actualité

Le Covid-19 est un bon signe

Léonard Lièvre

« Cette crise du Covid-19 nous montre que nous sommes très interdépendants et elle remet l'humain au premier plan. Cela aura des conséquences anthropologiques et va changer la nature de la mondialisation. »

Ainsi s'exprimait en avril dernier le président Emmanuel Macron devant des journalistes du *Times* de Londres pour une longue interview enregistrée qui reste disponible en ligne sur le site de l'honorable journal.

Et ce dernier de continuer sur sa lancée: « Nous sommes au bout d'un cycle et nous sommes en train de comprendre que nous sommes interdépendants... /... Cela nous oblige à repenser une vraie gouvernance et un nouveau multilatéralisme. Je ne suis pas pessimiste. Le multilatéralisme a toujours connu ses grandes heures au sortir d'un choc mondial et c'est ce que nous vivons. »

Des propos que le président français n'a étonnement jamais vraiment tenus devant la presse de son pays et qui, plus surprenant encore, ont été ignorés par l'ensemble des grands médias nationaux. Pour quelle raison? La question mérite d'être posée et ça n'est pas à nous d'y répondre.

Sans doute la vision optimiste et, disons-le, très theilardienne du chef de l'État n'est pas en accord avec la doxa ambiante qui préfère pointer du doigt tout ce qui va mal ou ne fonctionne pas comme on aimerait que cela fonctionne. Cette capacité de l'homme, décrite par le président, à s'adapter aux défis que lui posent son évolution et son environnement n'est pas du goût de tous. À y regarder de plus près, c'est pourtant bien ce qui se passe. L'épidémie de Covid-19 qui s'est propagée telle une onde de pays en pays puis d'un continent à l'autre est en effet le résultat de notre interconnexion et de notre interdépendance désormais indiscutable. On ne voit pas pourquoi l'homme pourrait partager tout autour de la planète les mêmes loisirs, produits, aliments, informations et émotions sans également partager désormais les mêmes maladies et donc rechercher les mêmes médecines et cela est, quoi qu'on en dise, une bonne nouvelle.

Dans la foulée de l'interview d'Emmanuel Macron, les chefs d'États européens se sont réunis pour conclure d'eux-mêmes que la crise du Covid-19 était « un moment décisif

pour enclencher une communauté d'action globale. En nous rassemblant autour de la science et de la solidarité aujourd'hui, nous traçons le sillon d'une plus grande unité pour demain ». Et d'ajouter dans leur communiqué officiel et commun : « Si nous pouvons développer un vaccin produit par le monde pour le monde entier, cela serait alors le premier bien public global du XXI^e siècle ».

Des propos étonnants et très nouveaux qui, s'ils n'ont pas suffisamment résonné aux oreilles des journalistes, feront sans doute effet sur celles des lecteurs et admirateurs de Teilhard de Chardin. Car enfin, qu'est-ce que cette évolution dialectique et politique dans l'esprit de nos dirigeants sinon la preuve une fois de plus que la Noosphère tant décrite par le jésuite et scientifique français est en marche ? Cette crise nous démontre que nous venons bien de franchir une étape supplémentaire dans notre interdépendance désormais incontournable.

La vérité est que nous parlons tous aujourd'hui la langue de Teilhard sans nous en rendre compte. Un exemple supplémentaire ? Celui de la BBC, encore à Londres, qui dresse la liste de ce qui pourrait changer dans notre monde à la suite de cette crise : nous serons plus techno-dépendants, l'éducation en ligne permettra de propager encore plus le savoir aux enfants même les plus défavorisés qui n'y ont pas accès, nous prendrons

plus en compte la protection de notre environnement, le commerce international va s'adapter et se réguler aux nouvelles menaces et contraintes, nous réformerons le secteur médical avec une vision non plus seulement nationale, nous chercherons des réponses globales aux défis globaux. Bref, nous convergerons... Un inventaire à la Teilhard qui aurait sans doute fait réagir une fois de plus le grand visionnaire qu'il était face aux crises les plus graves qu'il traversa durant sa vie. Certains ne le comprirent pas et lui reprochent encore aujourd'hui la fascination et même l'enthousiasme qui traversa certains de ses écrits face aux canons de la première guerre mondiale par exemple ou à l'explosion de la bombe atomique à Hiroshima. Au-delà des drames de ces deux guerres qu'il n'était pas nécessaire de rappeler à l'homme de foi et de cœur qu'il était, Teilhard de Chardin y voyait aussi une part de lumière et d'espérance. Celle de la capacité de l'homme à traverser les épreuves, à surmonter le mal malgré tout, à lui tordre le cou et à continuer de progresser pour finir par fraterniser et converger. À franchir une marche, certes dans la douleur, mais vers le progrès. C'est ce que nous sommes, une fois de plus, en train de réaliser avec la crise du Covid-19 et comme toujours, cela ne va pas sans souffrances, difficultés et résistances. Mais comme toujours, nous en sortirons plus forts et plus unis.

Le Grand Entretien

L'Église en débat avec le monde

Avec Mgr de Moulins-Beaufort

Président de la Conférence des Évêques de France

Interview réalisée par Hilaire Giron, président de l'Association des Amis de Teilhard, Gérard Donnadieu, théologien, professeur au Centre Sèvres, Jacques Masurel, rédacteur en chef de Noosphère

Mgr. de Moulins-Beaufort a accepté de répondre aux questions de Noosphère sur les relations de l'Église avec le Monde. Cet entretien, réalisé en visioconférence, en raison du confinement, prend un relief particulier au moment où il publie un ouvrage¹ sous forme de lettre en réponse à l'invitation du Président de la République qui a sollicité les autorités religieuses sur les conséquences de la crise sanitaire.

N (Noosphère): Nous allons commencer par l'actualité. Avec la pandémie de Covid-19 qui touche tous les pays, l'Humanité fait une troisième fois, depuis le début du III^e millénaire, l'expérience d'une crise planétaire dans laquelle «*tout est lié*» comme l'a dit le pape François dans l'encyclique *Laudato si*. Après la crise écologique

du réchauffement climatique, la crise financière de 2008 qui faillit culbuter l'économie mondiale, voici la crise sanitaire qui met en péril l'ensemble des populations. Faut-il verser dans le catastrophisme comme nous y invite un certain discours écologiste et la critique marxiste du capitalisme? Ou bien pouvons-nous garder l'espérance dans la construction d'une Terre habitable, belle et fraternelle comme nous y invite Teilhard?

M-B (Mgr de Moulins-Beaufort): Les deux ne sont pas forcément contradictoires. L'espérance chrétienne est toujours d'espérer contre toute vraisemblance. Elle est de croire précisément que par la grâce et la puissance de Dieu, une issue reste offerte à l'humanité alors même que l'on n'en voit aucune. Je ne suis pas certain qu'il faille tomber dans le catastrophisme. Cela ne sert à rien de prévoir toujours le pire.

Par ailleurs, il me semble que les crises que vous avez énumérées se

1. *Le matin, sème ton grain: lettre en réponse à l'invitation du Président de la République*, Éric de Moulins-Beaufort, éditions, Cerf, Bayard, Mame, juin 2020.

situent à des plans différents. La crise écologique n'est pas seulement un moment pénible à traverser mais traduit une contrainte durable de notre écosystème. La crise financière a été finalement surmontée mais à quel prix, bien ou mal, on peut en discuter. La crise sanitaire surgit brutalement dans l'impréparation. Il me semble surtout que ces crises sont des avertissements pour inciter l'humanité à se comporter autrement, à changer sa manière de vivre et de consommer. La pensée de Teilhard apporte beaucoup de lumière sur ces questions car s'il ne voit pas que du bonheur dans l'évolution, il n'y voit pas non plus de catastrophe obligée. L'évolution passe par des phases de destruction qui auraient pu être évitées ou vécues autrement, mais dans l'espérance chrétienne on y trouve toujours une issue pour l'avenir.

N: Ces crises globalisées ne rendent-elles pas indispensable la recherche de solutions au niveau planétaire par l'instauration d'une gouvernance mondiale respectueuse du maintien de la diversité des peuples et des cultures comme le suggère Teilhard avec son concept de noosphère et le propose l'Église depuis l'encyclique *Pacem in Terris* de Jean XXIII en 1963 jusqu'à *Laudato si* du pape François en 2015?

M-B: Là aussi, je nuancerai certains termes que vous proposez. Premièrement, les crises que vous évoquez, et pas seulement la crise sanitaire, nous montrent que chacun est responsable de tous. Nous le savons spirituellement depuis les

origines du christianisme, mais on le vit très particulièrement dans ces crises. Et ce qui est intéressant dans la crise sanitaire est qu'elle concerne chacun individuellement. La manière dont je vais respecter les gestes barrières contribue au bien de tous les autres, ou au contraire peut faire du mal à beaucoup d'autres, et cela à l'échelle mondiale puisque la contagion l'est aussi. Alors que dans la crise financière, comme dans la crise écologique, l'individu peut toujours se dire que cela ne le concerne pas, qu'il est un simple pion dans un gigantesque organisme et que ses gestes n'ont guère d'importance. Dans la crise sanitaire, on touche du doigt que, par notre corps même, nous sommes reliés à l'humanité tout entière. C'est là une expérience très importante sur laquelle Teilhard peut nous apporter beaucoup.

Concernant la noosphère, mais je ne suis pas un spécialiste de Teilhard, je la comprends moins comme une gouvernance mondiale au sens institutionnel du terme que d'une conspiration des esprits, ceux-ci devenant capables à l'échelle mondiale de communiquer, de s'aider, de s'enrichir mutuellement. C'est ce que nous vivons en partie avec internet, cette incroyable facilité d'échange offerte à l'échelle du monde entier à tout internaute, quel que soit par ailleurs son statut, sa classe sociale, son niveau d'éducation.

S'agissant de la nécessité d'une «*autorité mondiale*», les papes en parlent depuis *Pacem in Terris* et Benoît XVI l'a redit dans son discours à l'ONU, le pape François un peu

moins peut-être parce que c'est déjà tellement connu qu'il devient inutile de le répéter. L'ONU en est une forme avec ce qu'elle est capable ou pas de faire. Le problème de la gouvernance mondiale, on le sent bien aujourd'hui, est toujours son lien délicat avec les nations et la manière dont chacune accepte de porter une responsabilité dans la destinée globale de l'humanité, et pas seulement de s'occuper d'elle-même. C'est un vrai défi pour nos nations et chaque citoyen que nous sommes.

N: Dans le prolongement de cette problématique de gouvernance, il y a la démographie. En 200 ans, nous sommes passés de 1 à 7 milliards d'habitants et nous atteindrons 10 milliards en 2050 avec un Occident devenu minoritaire. Quelles en seront les conséquences sur la gouvernance mondiale ?

M-B: L'équilibre politique mondial construit après la deuxième guerre mondiale est devenu obsolète parce qu'au moment où il fut construit, une grande partie des pays du monde n'étaient pas indépendants et restaient colonisés. Et même si l'ONU a encouragé la décolonisation, elle ne l'a pas complètement anticipé. Ensuite, c'est un long travail pour un pays que de devenir capable de prendre sa charge de responsabilité au niveau du monde entier. Les pays occidentaux au contraire, du fait de leur histoire, ne peuvent s'abstraire d'une telle responsabilité. Les Espagnols ne peuvent pas faire comme s'ils n'avaient pas bouleversé l'histoire du monde, les Français non plus, les Anglais encore moins.

Depuis la création de l'ONU, le nombre de pays s'est considérablement accru et leur poids démographique a beaucoup varié. On trouve des pays vieillissants menacés de déclin démographique comme ceux d'Europe, le Japon et même la Chine avec son milliard d'habitants. Demain, chaque chinois va devoir pousser deux ou trois fauteuils roulants de personnes âgées, alors qu'il n'y aura pas grand monde pour le pousser lui-même. La Chine aura forcément besoin de recourir à de nouvelles forces de travail qu'elle trouvera ailleurs, dans l'immigration et la transformation technologique de son économie. Alors que d'autres pays comme l'Inde ou les pays d'Afrique ont une jeunesse qui a beaucoup de mal à trouver sa place aujourd'hui, mais garantit leur existence pour demain.

Je prends donc la démographie comme un grand défi, un défi auquel il faut travailler tous ensemble mais de manière sélective, car si une démographie galopante ne permet pas d'offrir une destinée digne à chacun de ses citoyens, la dépression démographique non plus n'est pas une réponse satisfaisante. Nous devons faire le pari que notre planète permettra à une population nombreuse de vivre, mais que le vrai problème restera celui de la répartition des richesses.

N: Justement, par rapport à la gouvernance de la planète et de l'humanité, on se trouve aujourd'hui face à deux orientations antagonistes :

– **Une régulation par le seul marché libéral fonctionnant selon les règles de la finance, c'est-à-dire poursuivant de manière aveugle**

le pillage de la planète, arasant la diversité biologique et culturelle des peuples de la Terre, accroissant les inégalités économiques et sociales au sein de chaque pays.

- **La résurgence des idéologies nationalistes sacralisant l'égoïsme national, comme on le voit en Europe et aux USA, avec le risque d'un retour aux conditions de belligérance qui firent le malheur de l'Europe et du monde au xx^e siècle.**

Comment s'opposer efficacement aujourd'hui à ces deux orientations? L'Église, en tant que puissance spirituelle et éducatrice des peuples, peut-elle nous y aider?

M-B : Ce qui ne figure pas dans votre présentation est la disparition de l'idéal socialiste, alors que subsiste encore aujourd'hui, du moins en Europe, un certain nombre de mécanismes de régulation du marché de nature social-démocrate. On sait bien que le pur jeu du marché n'est pas suffisant pour assurer l'équilibre dynamique à l'échelle de la planète puisqu'il accentue les situations d'inégalité.

Dans la situation actuelle (je dis cela, mais je ne suis pas spécialiste en économie), je vois deux facteurs structurants. Le premier est le développement sans limite de la finance avec des masses d'argent qui ne savent où s'employer et tournent en rond entre les places financières (c'est la distinction entre économie réelle et économie financière). Les gens qui manient l'argent deviennent toujours plus riches et décrochent du reste de l'humanité. Je préfère dire que ce sont les ultra-riches qui décrochent plutôt

que de dire que ce sont les pauvres. Ces ultra-riches vivant à l'échelle du monde, entre Londres, Abou Dhabi et Hong Kong, finissent (je le crois) par perdre le sens des réalités et des proportions (tout ce qui fait la vie de 95 % de la population mondiale). Ils ont un vrai défi pour se reconnecter à la vie réelle. Le second facteur est d'avoir érigé en dogme la liberté des échanges. Il faut reconnaître que cela a permis un certain décollage des pays pauvres, mais pas la construction d'économies solides. C'est un grand problème pour l'Afrique et une partie de l'Asie qui n'arrivent pas à construire un système économique solide et pas davantage un système politique, les deux causes s'emmêlant sans doute.

Malheureusement, tous ces pays que l'on voyait décoller rencontrent aujourd'hui des difficultés nouvelles et on se demande comment ils s'en sortiront. Dans quelle mesure les pays occidentaux les ont-ils vraiment aidés? Dans quelle mesure la Chine, en achetant des terres, en préemptant des ressources naturelles, aide-t-elle à la constitution d'une économie solide et d'un système politique stable? Ce sont là de vraies questions! Et il y a aussi les facteurs politiques et culturels, notamment autour de l'islam – disons de l'islamisme terroriste ou violent – qui viennent annihiler les tentatives de développement.

Quant au nationalisme que vous dénoncez à raison, il a quand même permis à Monsieur Trump de poser des questions qui étaient visiblement les bonnes sur les relations commerciales avec la Chine. On a intégré la

Chine dans l'OMC, alors qu'on sait depuis longtemps qu'elle ne respecte pas vraiment les règles de l'OMC. Les structures internationales auraient dû être capables de le dire... et ne l'ont pas fait! Si on veut éviter une montée des nationalismes, il faut absolument que les règles internationales souscrites par les pays eux-mêmes puissent être respectées. Il faut sans doute aussi que ces règles tiennent davantage compte des contraintes des États et du travail à faire pour obtenir l'adhésion de leurs citoyens. Si je prends l'Europe telle qu'elle est aujourd'hui, on a interrogé plusieurs fois les Européens sur des traités plus ou moins compréhensibles par le commun des mortels, et sans doute même par ceux qui les avaient rédigés tellement tous les compromis effectués les rendaient illisibles; mais on a très peu interrogé les Européens sur l'élargissement par exemple. Sommes-nous heureux d'accueillir la Slovaquie, la Slovénie, l'Albanie, que sais-je? La question n'a jamais été posée parce qu'on a toujours eu peur que l'on réponde non.

Cela m'amène à mon dernier point, vrai défi pour les démocraties. Comment prendre au sérieux les demandes de leurs citoyens et de leur donner pour cela le goût et la capacité de se former? Comme nous cultivons par ailleurs une civilisation du loisir et du divertissement au sens pascalien du terme, cela n'encourage pas beaucoup cet effort de formation. À cet effet, il peut y avoir des émissions très intéressantes sur Arte, mais on sait bien que les gens vont plutôt regarder les séries de TF1. Or, la démocratie

suppose – on le sait depuis Aristote et encore plus avec Tocqueville – des citoyens qui prennent au sérieux leurs responsabilités et acceptent de réfléchir. Or, si le niveau intellectuel, l'habileté mentale, les moyens de lire, d'écrire et de s'informer sont très nombreux et à la disposition de tous dans nos sociétés, la capacité de s'intéresser vraiment au sort du monde entier reste très inégalement distribuée. C'est la grande contradiction de nos sociétés occidentales de se vouloir des démocraties tout en ayant beaucoup de mal à prendre au sérieux les avis de leurs citoyens.

N: Comment dans ce contexte, interpréter les positions du pape François concernant la défense de la diversité culturelle des peuples de la Terre? Par exemple le synode d'Amazonie, les mouvements migratoires, le dialogue interreligieux (notamment avec l'islam et avec la Chine), la défense de l'idée européenne aujourd'hui contestée.

M-B: Je pense que le pape joue vraiment son rôle. Il se trouve qu'en juin dernier j'ai dîné à l'ambassade de France près du Saint-Siège avec Edgar Morin qui était allé voir le pape pour lui dire qu'il était la seule voix de la conscience mondiale. Je laisse volontiers à Edgar Morin le soin de dire cela, mais je pense que c'est quelque chose d'impressionnant qu'il reconnaisse ainsi aux papes successifs du xx^e siècle d'avoir su incarner la conscience mondiale. Pour le reste, le pape dit des choses que tout le monde n'est pas heureux d'entendre, y compris chez les catholiques. C'est l'esprit

même de la conscience que de titiller les préjugés ou les idées toutes faites. Donc, sur les sujets que vous avez énumérés, le pape joue son rôle car il est le témoin et le garant d'une humanité vraiment Une et dont la destinée ne peut être que commune. Il est vain d'imaginer qu'un peuple seul puisse tirer son épingle du jeu au détriment des autres. Et puis, concernant l'immigration, le pape veut témoigner que tout être humain est aimé et voulu par Dieu et dispose d'une dignité qui dépasse de beaucoup son appartenance nationale. Certes, les appartenances socioculturelles sont importantes, elles nous façonnent et nous nourrissent, mais elles ne sont pas le tout, ni le plus essentiel de chaque être humain.

Sur votre question du rôle de l'Église comme éducatrice, elle le joue bien sûr ; mais comme tous les éducateurs, elle est plus ou moins écoutée ! Si tout le monde partageait les comportements et les convictions de la majorité des catholiques, je pense que le monde se porterait largement mieux. Mais, comme vous le savez, nous sommes dans une période de grande remise en cause de la foi et de l'autorité. Il y a plusieurs raisons à cela, mais l'une d'elles est quand même le refus par certains de la figure d'humanité portée par le Christ et son Église.

N: « Il est impossible d'imaginer une conversion de l'agir ecclésial sans la participation active de toutes les composantes du peuple de Dieu », écrit le pape François dans sa lettre du 20 août 2018. Cet « aggiornamento » de l'Église, amorcé avec courage

par le concile Vatican II, avait été entrevu de manière prémonitoire par Teilhard de Chardin lorsqu'il écrivait en 1929 à l'abbé Gaudefroy: « Il m'a parfois semblé que, dans l'Église actuelle, il y a trois pierres périssables dangereusement engagées dans les fondations: la première est un gouvernement qui exclut la démocratie; la deuxième est un sacerdoce qui exclut et minimise la femme; la troisième est une révélation qui exclut, pour l'avenir, la Prophétie ». Que pensez-vous de ce diagnostic formulé voici bientôt un siècle? Reste-t-il pertinent? Et si oui, quel traitement mettre en œuvre concernant chacune de ces trois « pierres périssables » ?

M-B: C'est une citation très intéressante de Teilhard qui a été prophète en bien des domaines. C'est d'ailleurs ainsi qu'Henri de Lubac (à travers lequel je connais Teilhard à vrai dire) l'a caractérisé. Je cite souvent une phrase de Teilhard qui écrivait dans une lettre de 1924 que « nous nous trouvons dans une crise immense dans laquelle tous les fondements de l'âme religieuse se trouvent transformés ».

Les trois éléments qu'il repère en 1929 sont vrais. Mais depuis, il y a des choses qui ont quand même beaucoup progressé. D'abord, je ne suis pas sûr que parler de démocratie à propos du gouvernement de l'Église soit le meilleur terme, parce que trop connoté politiquement. Aujourd'hui, on parlera plutôt de synodalité, un terme plus théologique, mais peu importe. L'idée en tout cas et que, dans l'Église moins encore que dans n'importe quelle organisation politique ou sociale, on ne peut faire comme si les

êtres humains étaient des mineurs qu'il faut tenir par la main. Or, c'est bien le modèle sous lequel beaucoup des régimes ont fonctionné dans le passé, y compris l'Église elle-même, et courent toujours le risque de fonctionner. La justification longtemps donnée était que dans une société d'analphabètes et d'ignorants, il fallait bien que le pouvoir soit exercé par des gens cultivés et instruits des choses de Dieu. Mais qu'advient-il alors dans une société où tout le monde sait lire et écrire, où une part majoritaire de la population a fait des études supérieures, où la foi religieuse a été pour une large part choisie ou accueillie et pas seulement reçue ?

Selon la théologie de l'Église, nous avons tous reçu par le baptême et la confirmation l'onction du Saint-Esprit (comme dit saint Jean dans son épître), et par conséquent tout le monde se trouve à égalité devant la révélation, les évêques et les prêtres n'étant par principe ni plus savants, ni plus proches de Dieu que les laïcs. Dans ces conditions, il devient clair que dans les structures ecclésiales, la voix des laïcs baptisés, de tous les laïcs baptisés à partir du moment où ils essaient de vivre chrétiennement, devrait pouvoir non seulement s'entendre mais compter autant que celle des clercs.

Deuxièmement, concernant la place des femmes (des laïcs de seconde classe ?), il y a eu aussi de nombreux changements. Nous ne sommes plus, comme à l'époque de Teilhard, dans un monde gouverné par des clercs puisque nous n'avons plus assez de clercs pour le faire. De ce fait,

beaucoup de femmes dirigent beaucoup de choses dans la vie concrète des diocèses, y compris des services entiers. Des femmes économistes diocésaines, directrices de l'enseignement catholique, responsables de communication, chefs d'établissement, etc. Dans beaucoup de fonctions pastorales de la vie concrète des paroisses, qui assure l'animation liturgique, qui dirige le catéchuménat, qui anime les groupes de catéchèse, qui prépare un certain nombre de prières, et surtout qui accompagne, qui porte, qui nourrit catéchumènes et enfants ? Sinon beaucoup de femmes ! Ce qui compte, en réalité, est d'en avoir les compétences et le temps.

Il est vrai que tout cela n'apparaît pas dans les manifestations les plus solennelles de l'Église parce que ces manifestations ont une dimension liturgique où interviennent surtout des prêtres... et les femmes n'en sont pas ! Voilà certes un problème, mais qui ne doit pas masquer ce qui a été fait et surtout peut progresser. Pour ma part, j'espère que l'on progressera encore.

Quant à la révélation qui ne ferait pas assez de place à la prophétie, voilà qui est intéressant ! Mais c'est sans doute moins vrai avec le pape François qui a lui-même une dimension prophétique et incite tous les chrétiens à s'en inspirer. Par ailleurs, il serait utile de reprendre l'histoire du magistère de l'Église sous cet aspect. Un exemple : il se trouve que j'ai eu à relire les encycliques missionnaires de Pie XI (à peu près l'époque où écrivait Teilhard). Il s'agit là d'une littérature assez austère, et pourtant Pie XI écrivait dans

Rerum ecclesiae en 1931, que d'une part qu'il y aurait une nouvelle guerre, et d'autre part que les peuples colonisés deviendraient indépendants. Je ne suis pas certain qu'il y ait eu beaucoup de responsables politiques à la même époque pour annoncer une chose pareille. Voilà qui montre qu'il y a peut-être plus de vision prophétique qu'on ne le croit parfois dans le magistère, même si ce dernier peut se montrer, dans sa forme habituelle, particulièrement pesant, et Teilhard en a beaucoup souffert. Disons qu'on risque toujours – aujourd'hui surtout parce qu'on est dans une période d'affaiblissement de l'Église – de s'installer dans la conservation de ce qui est acquis, et moins dans l'audace de ce qui est à naître. Mais il me semble que le pape François change pas mal les termes de ce problème au niveau de l'expression publique. Après, est-ce que tous les chrétiens, les évêques et les fonctionnements ecclésiaux sont à ce même niveau ? Ce n'est pas sûr.

N: Pour rester dans le domaine de la gouvernance de l'Église, une autre question. Actuellement et très globalement, il y a 30 % de chrétiens sur terre et 70 % de non chrétiens, toutes religions, agnosticisme et athéisme confondus. Et l'islam a le taux de croissance le plus élevé ! Comment percevez-vous la parole actuelle de l'Église, dans ce contexte, notamment vis-à-vis de l'Islam ? N'est-elle pas un peu irénique ?

M-B: D'abord, la croissance de l'islam repose beaucoup sur une croissance démographique. Ils ont beaucoup d'enfants, grand bien leur

fasse. Ensuite, je crois que l'islam est depuis longtemps dans une situation de grande crise dont il n'est pas sorti. Sa politisation à travers les mouvements islamistes me paraît en être un symptôme pathologique plutôt qu'un signe de bonne santé. Cela impressionne beaucoup les esprits et on ne voit et parle que de cela, mais pour ma part je ne suis pas convaincu. Dans un pays comme le nôtre, quand des jeunes d'origine musulmane dont les grands-parents étaient ici comme travailleurs immigrés et qui ont dû cacher ou pas pu exprimer leur foi musulmane, revendiquent eux de pouvoir publiquement le faire, cela peut traduire deux choses. Pour un certain nombre d'entre eux, un bel engagement spirituel. Mais pour beaucoup d'autres, c'est comme une manière d'exister parce que malheureusement nous ne leur avons pas donné dans notre société la possibilité d'exister autrement. Il s'agit alors davantage d'une identité à laquelle on s'accroche que d'un véritable engagement spirituel.

Ce qui est encore plus inquiétant pour l'islam reste, à mon avis, sa confrontation avec la science moderne. Ainsi, le travail d'interprétation de ses textes est loin d'être fait. Or, il est inévitable qu'il le soit et se produise à l'intérieur de l'islam lui-même, alors qu'aujourd'hui il est réalisé par des islamologues d'origine chrétienne ou agnostique. Lorsque des musulmans cultivés se mettront eux-mêmes à l'exégèse du Coran, un certain nombre de dogmes en seront ébranlés, en particulier le caractère incréé du Coran, lequel impacte

énormément l'idée de révélation dans l'islam. Alors que pour nous chrétiens, même si la crise moderniste a montré que ce n'était pas facile, il existe une tradition interprétative de la Bible permettant de réexprimer la foi chrétienne à chaque moment de son histoire. Et cette tradition ne réduit pas la révélation à un livre, écrit de plus dans une langue sacrée!

Par ailleurs, les musulmans à l'échelle du monde d'aujourd'hui et dans les pays où ils se trouvent, font fatalement l'expérience d'une liberté personnelle dont je doute (peut-être parce que je ne suis pas musulman) que l'islam ait la capacité de la prendre totalement en compte. Alors que le christianisme est une religion de la liberté, contrairement à ce que beaucoup croient! L'expérience de la liberté personnelle faite par les musulmans ne peut à terme qu'éroder les cadres familiaux, les cadres sociaux, les cadres religieux prônés par l'islam. Je pense qu'il sera pour lui très difficile de vivre cela, d'où la tentation plus que pathologique de construire un État islamique, lequel est un retour au mieux au califat, au pire à Tamerlan, c'est-à-dire à l'islam comme prétexte pour la constitution d'un empire fondé sur la rapine, l'esclavage, la force et la violence. Mais ça, c'est de la pathologie!

N: Il était question tout à l'heure de loisir pascalien et de société de divertissement. N'est-ce pas là la conséquence de l'individualisme exacerbé qui caractérise la démocratie libérale? Dans son dernier livre, la philosophe Chantal Delsol

a développé cette dialectique entre individualisme et holisme qui court tout au long de l'histoire. L'Église elle-même n'y échappe pas, qui vivant jusqu'alors dans une société holiste pouvait cacher les turpitudes de ses clercs. Or, tel n'est plus le cas aujourd'hui et il faut à l'Église se remettre douloureusement en cause. Son organisation hiérarchique verticale avec la dualité clercs/fidèles ne doit-elle pas être revue?

M-B: Je ne suis pas sûr de voir le lien avec la question de l'individualisme, mais peu importe. Sur cette question intra-ecclésiale, je prends la révélation de toutes ces turpitudes comme un don de la miséricorde de Dieu qui nous oblige à nous purifier et à nous débarrasser de choses que nous savions (ou pas). Personnellement jusqu'en 2016, je n'ai rien vu de tout cela, rien su, rien aperçu. J'ai entendu parler de ces choses aux États-Unis à partir de 2000 bien évidemment (je ne suis pas sourd et aveugle), mais il y avait toutes sortes de bonnes raisons pour penser que c'était un phénomène plus anglo-saxon que français. Il a fallu accepter que ce ne soit pas le cas et touche beaucoup plus profondément les structures de l'Église, y compris dans tous les pays. Cela nous oblige à nous interroger et à remettre en cause une certaine organisation de l'Église. Mais je crois surtout que cela remet en cause une certaine représentation, un certain imaginaire partagé aussi par de nombreux laïcs de ce que sont les clercs (prêtres et évêques). Il y a dans certains esprits un imaginaire « sacré » – pourrait-on dire – du ministère ordonné, lequel n'est pas

spécialement chrétien et n'est en rien indispensable ni nécessaire à la foi chrétienne et s'y oppose même. Cet imaginaire dénote une sorte de résistance de l'âme humaine à la révélation, alors que le Christ est justement venu pour nous débarrasser de cette conception sacrale. Personnellement, quand je suis devenu curé (je l'ai été seulement cinq ans), j'ai été surpris de découvrir un certain type de rapport des fidèles avec les prêtres dont je n'avais pas idée. Pourtant je viens d'une famille tout à fait chrétienne et pratiquante, mais jamais dans ma famille je n'avais vu cette fascination pour le prêtre que j'ai constaté chez pas mal de fidèles lorsque j'étais curé. Cette relation déséquilibrée peut servir ensuite de terreau pour y commettre leurs crimes à des personnalités abîmées, tordues, pathologiques, lorsqu'elles embrassent l'état clérical. Mais ce regard fasciné sur les clercs n'est absolument pas intrinsèque au christianisme et il faut absolument s'en débarrasser et remettre les clercs à leur juste place.

N: Comment faire pour sortir de cette sacralisation des clercs qui se trouve à l'origine du cléricalisme dénoncé par le pape François? La dénonciation de la sacralisation ne peut suffire et ne faut-il pas aussi une réforme des institutions? Les synodes seront-ils suffisants pour cela? Au niveau des organes d'animation de l'Église, depuis le niveau paroissial jusqu'au niveau mondial avec le Vatican et la Curie romaine, ne faudrait-il pas accroître fortement la diversité du personnel engagé

dans les rouages de l'institution? Des prêtres certes, mais aussi des religieux et religieuses et des laïcs engagés hommes et surtout femmes?

M-B: Il me semble qu'il y a là plusieurs choses qui s'entremêlent. Je pense que l'avenir de l'Église est surtout dans la fondation de «**fraternités**» dans lesquelles des chrétiens s'engagent pour de vrai dans des liens fraternels. Il s'agit de fraternités de petite taille, qui ne soient pas seulement un groupe amical se voyant une fois tous les mois et dans lesquels on est content de se retrouver pour échanger sur des sujets plus ou moins spirituels. Je parle de fraternités de vie dans lesquelles on se soutient vraiment mutuellement les uns et les autres, dans lesquelles on essaie de cultiver une amitié, non pas au nom d'affinités particulières mais de notre foi en Jésus-Christ. Si nous pouvions enrichir toute notre vie sociale et spirituelle d'un tel réseau de fraternités, je pense que beaucoup de difficultés se présenteraient autrement et beaucoup de questions de structure disparaîtraient.

Mais tant qu'on n'aura pas posé de cette manière la place des ministres ordonnés, je pense que c'est inutile d'augmenter leur nombre en ajoutant une catégorie nouvelle. La vraie question est de savoir quelles relations le Christ veut voir exister entre ceux qu'il associe à lui par l'ordination et l'ensemble de ceux qui lui sont associés par le baptême. Il me semble que c'est cette question qu'il faut travailler ou retravailler, en acceptant d'être un peu bousculé avant de savoir quelles personnes seront ordonnées ou pas. Les

femmes ont toutes sortes de qualités, mais elles n'échapperont pas plus au cléricisme que les hommes. À partir du moment où elles seront revêtues d'un pouvoir sacré, elles l'exerceront comme les hommes, sans doute avec d'autres maladies que les hommes, mais elles n'échapperont pas à toutes les déviations, déformations, exacerbations, exagérations que la relation de pouvoir suscite. Donc, ce qui est premier me semble-t-il, c'est d'organiser et vivre autrement la relation entre le pouvoir reçu lors de l'ordination – pouvoir sacramentel – et la relation de fraternité créée par le baptême qui est essentielle et première. À partir de là, on pourra repenser les ministères autant qu'on veut, et en particulier rétablir d'abord le diaconat féminin avec des diaconesses ordonnées tel qu'il existait aux premiers siècles de l'Église. Mais tant que ce travail n'aura pas été fait, cela ne servira à rien.

Évidemment, il faut s'efforcer de faire les deux choses en même temps. Dans cette optique, il me semble important de repérer dans l'Église des lieux d'autorité qui pourraient être des lieux laïques ne nécessitant pas une autorité sacramentelle. Ces lieux d'autorité pour lesquels il n'y a pas besoin d'ordination sacramentelle, mais surtout de compétences, devraient être occupés par des laïcs, et parmi eux des femmes du moment où elles ont les compétences nécessaires. Je pense qu'il y a beaucoup de choses que l'on peut organiser dans la vie de l'Église qui ne nécessitent absolument pas la grâce particulière de l'ordination.

Cette réforme serait d'ailleurs utile pour permettre aux prêtres de faire ce pour quoi ils sont faits, c'est-à-dire annoncer l'Évangile et célébrer les sacrements. Alors que dans la vie concrète, en forçant un peu les traits, nous passons beaucoup de temps à administrer, un peu à sanctifier par les sacrements, et quand on a du temps à annoncer la parole de Dieu. Dans notre vie concrète, il nous faut retrouver l'ordre théologique de la mission du prêtre qui est d'abord d'être des hommes de la parole de Dieu, des hommes de l'étude, de la réflexion, mais aussi de l'écoute, de l'attention, du service; tout cela dans une certaine gratuité de la présence, la fonction de gouvernement ne venant qu'en tout dernier. Et il nous faut nourrir le tout par une relation de fraternité qui est la relation de base des chrétiens. Pour cela, il faut que nous arrivions, nous, catholiques, à grandir dans l'estime et la confiance des uns pour les autres et non dans la méfiance. Je trouve que, trop facilement, les catholiques sont toujours un peu méfiants les uns à l'égard des autres parce qu'ils se soupçonnent de préférences idéologiques ou spirituelles. Mais, toutes nos différences légitimes devraient disparaître devant le Christ que nous essayons tous de servir. C'est cette estime mutuelle pour notre relation au Christ qu'il faut nourrir.

N : Sur un plan un peu différent, mais pas très éloigné toutefois des questions relatives à l'individualisme religieux : que pensez-vous du succès et des démarches des mouvements dits évangéliques ?

M-B : Ce qu'il y a de meilleur chez les évangéliques se rapproche de Jean-Baptiste, c'est-à-dire une prédication assez brutale, un appel à la conversion assez rude qui crée une sorte d'enthousiasme et de changement de vie très brutal, mais qui s'incarne dans des communautés de passage qui ne sont pas destinées à former un corps. La caractéristique du Christ, à la différence de Jean-Baptiste, va être qu'il crée un corps, c'est-à-dire une communauté destinée à devenir son corps.

Quand les pasteurs évangéliques arrivent à un endroit, ils sont indépendants de tout, innocents de tout ce qui les a précédé (évidemment, l'Inquisition, les croisades et tout ce qu'on veut). Pour eux, tout se ramène à une pure prédication de conversion brutale, totale, à Dieu. Cela sauve des gens, les remet debout, les sort de l'alcool, de l'addiction à la drogue, au sexe, que sais-je, mais cela ne peut durer parce que les pasteurs n'ont pas mission de former un corps. En revanche, l'Église catholique elle est un corps et elle assume tout ! On assume l'Inquisition, les croisades, les guerres de religion, les papes Borgia, tout ce qu'on veut. Et entrer dans ce corps avec sa longue histoire, c'est assumer de fait toutes ces lourdeurs.

Ce qu'il y a de meilleur dans les évangéliques est leur côté Jean-Baptiste appelant à la conversion brutale et très forte, avec une prédication tranchante. C'est la hache, la cognée à la racine de l'arbre. Après, quand cela dure trop longtemps, il y a toutes les pathologies de l'argent, du sexe, du pouvoir etc., que l'on ne connaît

que trop. Je me rends compte que j'ai beaucoup utilisé le mot « pathologie » que je n'emploie pas d'habitude ! Je ne voudrais pas que vous croyiez que je vois des virus partout !

N : **En matière de gouvernance de l'Église, comment se situe la Conférence des évêques de France ? Quelle est exactement sa mission ? Faut-il donner à ces Conférences nationales un rôle plus large et plus normatif au sein de l'Église universelle ?**

M-B : La Conférence des évêques de France existe. Son rôle est modeste et doit le rester. C'est une instance de coordination et de travail commun sur tous les sujets qui méritent de l'être. Parfois, on présente le président de la Conférence des évêques de France comme le chef de l'Église de France, ce qu'il n'est pas du tout. Je suis au service des évêques de France pour les aider à travailler ensemble sur un certain nombre de sujets qui le méritent. Par conséquent, il faut veiller à ce que les organisateurs de la conférence, en particulier des assemblées plénières, apportent aux évêques ce que chacun ne peut pas se procurer individuellement. Quant à donner un statut plus théologique aux conférences épiscopales, je suis pour ma part très réservé à ce sujet devant le risque de les transformer en Églises nationales avec tous les défauts inhérents au nationalisme.

En revanche, je suis très envieux de ce qui est réalisé en Amérique latine ou en Afrique par des conférences épiscopales régionales regroupant les pays selon le critère de la langue

(anglais, espagnol ou français). Elles réussissent à produire des documents qui ont une vraie effectivité, échappant à toute dérive nationaliste et qui vont se traduire dans la vie concrète des églises, diocèses et paroisses. On devrait pouvoir copier cette démarche au niveau européen, même si nous n'avons pas en commun la même langue (ce qui bien sûr constitue un gros handicap malgré l'existence de traducteurs automatiques de plus en plus performants). Mais nous avons en revanche des situations économiques, sociales et culturelles assez semblables avec les mêmes problèmes de pays sécularisés, vieillissants, de jeunes et de drogue, de vieux et de solitude, de maladie et de mort. Je suis donc réservé à donner trop de poids aux conférences épiscopales nationales et il me semblerait plus judicieux que pas mal de questions importantes soient traitées à l'échelle supranationale, notamment européenne.

N: Jusqu'à Vatican II, l'Église était imprégnée dans sa doctrine théologique par la logique d'Aristote avec son principe du tiers exclu. Ceci l'a conduit à des affirmations dogmatiques sans nuances du type « hors de l'Église pas de salut ». Ne reste-t-elle pas formatée par cette certitude? Que signifie finalement le dogme en matière de transmission de la foi?

M-B: Je crois que les certitudes sont quand même un grand don de Dieu. Il faut bien qu'il y ait quelques rochers posés pour traverser la mer ou le torrent de la vie. Après, si on

les regarde de près, les dogmes sont toujours formulés négativement, excluant les impasses et les voies sans issue. Si je prends l'enjeu de Nicée, il est d'affirmer que « *nul moins que Dieu est venu nous sauver* ». Mais cela n'explique pas comment il nous sauve. C'est ce que veut dire le mot « *consubstantiel* » appliqué au Christ, mais il a fallu beaucoup de temps pour lui donner un contenu. Ce mot est intéressant parce qu'il permet d'écartier toutes les réponses disant que le Sauveur était un être intermédiaire entre Dieu et les hommes; un ange, une création supérieure, que sais-je? Ceci est capital, y compris du point de vue politique, car permettant d'éliminer toute tentation pour les rois ou les empereurs de se prendre pour des incarnations de Dieu. De même, le dogme des deux natures du Christ veut dire que Jésus-Christ n'est pas un surhomme, même s'il est assumé par la personne divine du Verbe. Le Christ n'est pas Superman ou Batman, alors qu'il est frappant de constater comment le xx^e siècle sécularisé a pu inventer des tas de surhommes qui n'existent pas pour complaire à la soif de merveilleux des hommes d'aujourd'hui soi-disant rationnels!

Pour ce qui est des dogmes, il existe toujours une tentation dans l'esprit humain de les transformer en espèce de savoirs à partir desquels on peut canonner tout ce qui bouge et surtout n'est pas conforme à ce que nous considérons à tort comme vérité. La vérité des dogmes, c'est qu'ils nous disent plutôt ce qu'on ne sait pas, comme l'écrit saint Thomas d'Aquin.

N: Vous avez beaucoup insisté sur l'importance de la fraternité dans le comportement du «peuple de Dieu». Et par ailleurs, le pape François parle de la nécessité pour l'Église d'aller vers les périphéries. Ceci peut-il être lié à ce concept évoqué par des sociologues, d'Église et de paroisse «liquide», expression qui entend signifier un déplacement du centre de gravité des paroisses vers des lieux de rencontre diversifiés pouvant rassembler aussi bien des croyants et des incroyants ?

M-B: Notre manière d'habiter le territoire a beaucoup changé. En particulier en France, où on avait constitué les paroisses comme un réseau territorial au maillage serré, lequel s'est trouvé en partie à l'origine de nos 36 000 communes. On s'inscrivait alors dans une société traditionnelle essentiellement stable, c'est-à-dire où les fils étaient censés continuer l'œuvre des pères et où les personnes bougeaient assez peu. Nous vivons désormais dans un monde très différent où chacun a la possibilité de mener sa destinée personnelle indépendamment de celle de ses parents. Ceux-ci peuvent être boulangers ou chefs d'entreprise, cela ne m'oblige pas à le devenir moi-même. Et de même pour ce qui est du lieu d'habitation. La plupart des gens revendiquent de pouvoir vivre ainsi, ce qui impacte le fonctionnement des paroisses.

Or, le Christ n'est pas venu pour nous dire d'aller fonder des paroisses. Et d'autre part, vous savez peut-être que le mot «paroisse» vient d'un mot grec qui désigne tous ceux qui habitent une ville sans en être des

citoyens, c'est-à-dire qu'ils n'y sont que de passage. Le mot d'origine est connoté par le mouvement, alors que dans l'imaginaire français il s'identifie à stabilité. Nous nous souvenons tous de la campagne électorale du président Mitterrand «*La force tranquille*» avec sa fameuse affiche mettant l'église au centre du village. Encore une fois, le Christ n'est pas venu pour garantir la France éternelle, ni pour aménager le territoire, ni pour créer des paroisses. Ce qui est intéressant dans les paroisses, c'est la transmission de la foi chrétienne, la célébration de l'eucharistie, la solidarité de voisinage. Mais les modalités peuvent être fort diverses et bouger beaucoup.

Personnellement, dans le diocèse où je suis à Reims, étant donné le petit nombre de prêtres, je leur demande de faire des missions itinérantes, de ne pas se sentir attaché à un lieu, même s'il faut un lieu dominical stable repéré et repérable pour simplifier la vie de tout le monde. Cette idée de «*missions itinérantes*» suscitant des fraternités de proximité, me semble une des réponses à la situation actuelle². Après, c'est facile de l'écrire dans un projet diocésain, mais c'est plus compliqué à mettre en œuvre sur le terrain.

N: Il semble que le célibat des prêtres ait été imposé au XI^e siècle par le Pape Grégoire VII pour des raisons morales afin d'interdire aux clercs des comportements qui constituaient

2. Interview du Père Laurent Fabre, fondateur de la Communauté du Chemin Neuf, Noosphère, N° 8, p. 12 à 19.

autant de contre-témoignages évangéliques (simonie c'est-à-dire commerce des sacrements, nicolaïsme c'est-à-dire charge héréditaire des curés). Aujourd'hui, ces motifs n'existent plus. Pourquoi alors continuer à réserver la prêtrise aux hommes célibataires ?

M-B : Il y a deux questions différentes. D'abord, sur la question du célibat, ce n'est pas le pape Grégoire VII qui l'a imposé. Par sa réforme dite grégorienne, il l'a rendu plus impératif et plus clair, exigeant des clercs l'effort d'en vivre pour de vrai. Mais très tôt l'Église en avait compris l'importance. Par exemple, lorsque quelqu'un était élu évêque, alors qu'il était marié, on lui demandait de vivre séparé de sa femme. Cette exigence s'était progressivement généralisée aux prêtres, puis à tous les clercs. Il a fallu beaucoup d'énergie à Grégoire VII pour imposer sa réforme et ce n'est d'ailleurs qu'au concile de Trente (1545-1563) avec l'organisation des séminaires, que l'on arrive à créer un clergé qui soit vraiment célibataire.

Mais pourquoi ce célibat des prêtres ? C'est d'abord une raison historique. Le célibat des prêtres dit quelque chose d'essentiel au sujet de la vie du Christ qui était resté célibataire pour le service de Dieu. Même pour les Églises orthodoxes qui acceptent un clergé marié, les évêques sont toujours pris parmi les moines qui ont fait vœu de célibat. Il n'y a que les protestants qui en ont une compréhension différente. Mais le pasteur n'est pas comparable au prêtre, encore moins à l'évêque chez nous ou les orthodoxes. C'est pourquoi les catholiques

et les orthodoxes considèrent que les protestants manquent quelque chose d'essentiel de l'œuvre de Dieu et de la grande tradition de l'Église. La seconde raison du célibat des prêtres est eschatologique : il s'agit de dire que l'homme est fait pour la vie éternelle et d'en témoigner dès ici-bas ; de dire le mystère de la présence du Christ à travers son absence. Au moyen du célibat consacré, qui ne participe pas par la procréation à la succession des générations humaines, le Christ s'affiche présent par-delà le temps et peut ainsi remplir nos vies comme il les remplira à la résurrection. Le prêtre ne vient pas remplacer un absent, ni prolonger un mort par l'efficacité d'une célébration mémorielle, mais témoigner par sa seule présence de consacré non-père du Père Éternel qui l'a envoyé.

Maintenant, pourquoi des hommes et pas des femmes ? Pour ma part, je crois avec la tradition de l'Église, que la seule réponse possible est de dire que le Christ a choisi d'être un homme au masculin. Dans l'humanité, il n'y a que deux possibilités : être homme ou femme. Ou bien on dit que cette dualité des sexes est une lourdeur, un archaïsme de l'évolution qui n'est pas encore arrivée à son terme, et qu'il faudra dépasser. Ou bien on dit que cette dualité des sexes est une altérité fondatrice de la condition humaine, laquelle sans elle perdrait sa complexité et sa saveur.

La première thèse, qui a aujourd'hui le vent en poupe, est soutenue par un certain féminisme combattant, les mouvements homosexuels de type LGBT et les philosophes de la

déconstruction. Ils prônent l'égalité procréatrice indépendamment du sexe, le droit pour tout individu quel que soit son sexe et son âge de mettre en œuvre un projet parental, et par voie de conséquence l'instrumentalisation de la médecine et des services de Santé au service de ce projet.

En soutenant la seconde thèse, je crois que nous, chrétiens, rendons service à l'humanité en rappelant que la vie est un don que nous avons à accueillir et à accompagner, non pas à fabriquer ou faire fabriquer à notre guise comme un produit industriel selon un cahier des charges préétabli. Et que ce don résulte d'une rencontre inter-sexe radicalement dissymétrique car tenant au fait que seul le corps des femmes est spontanément disposé à porter la vie à partir du moment où il a rencontré le corps d'un homme, l'inverse n'étant pas vrai. Bien sûr on peut toujours dire qu'il s'agit là d'une contingence, d'un simple fait matériel dont il convient de se débarrasser d'urgence en mettant en place des utérus artificiels et une procréation entièrement en éprouvette, ce qui permettra au passage d'améliorer la race humaine et d'éliminer les handicapés comme on le fait pour les bovins et les poulets. Mais cet avenir, digne du meilleur des mondes, bien loin de nourrir l'allégresse de lendemains qui chantent fait au contraire froid dans le dos.

Ainsi la différence homme/femme, bien loin d'être anecdotique, participe au contraire de ce qui fait la singularité de notre condition humaine. Elle est un don dont il faut percevoir le sens symbolique. Il est alors normal

que cette altérité fondatrice se reflète dans la liturgie qui est l'acte religieux qui symbolise par excellence la destinée humaine à l'échelle de son histoire entière devant Dieu. C'est pourquoi les hommes seuls, agissant en place du Christ, ont ce privilège de pouvoir célébrer l'eucharistie et par voie de conséquence d'accéder au sacerdoce.

N: Au sujet de la place des femmes dans l'Église, vous venez de nous donner là des réponses intéressantes. Rien ne s'opposerait, dites-vous, à ce qu'elles tiennent beaucoup plus de fonctions importantes dans les rouages de l'institution, tout n'étant qu'affaire de compétence. Et s'agissant du rétablissement de l'antique ordre du diaconat féminin qui existait aux premiers siècles de l'Église et perdura jusqu'au VI^e siècle puisque sainte Geneviève, patronne de Paris, en faisait partie, vous nous avez déjà dit que vous n'y étiez pas hostile a priori sous condition d'une organisation de l'Église plus décentralisée et plus fraternelle.

Subsiste toutefois l'irritante question posée par Teilhard du non-accès des femmes à la fonction sacerdotale dont vous montrez par ailleurs l'éminent caractère symbolique. Ne serait-il pas alors possible d'imaginer, en prenant appui sur les grands modèles féminins figurant dans la Bible et notamment celui de la Vierge Marie, un sacerdoce féminin spécifique, distinct du sacerdoce masculin, mais se conjuguant avec lui pour dire la profondeur et la grandeur du mystère chrétien? À une époque où l'altérité des sexes

est dangereusement mise en cause, comme vous venez magistralement de le montrer, cette réponse originale et nouvelle ne serait-elle pas un bon remède ?

M-B : Sur l'alternance homme/femme dans la liturgie, il me semble qu'il existe déjà beaucoup de choses. Alternance dans les lectures, chant du psaume, prière universelle qui a pu être rédigée puis lue par une femme. On le voit bien dans nos célébrations eucharistiques où elles sont présentes et actives et pas seulement des figurantes. Mais pour aller plus loin, je reviens sur ce que j'ai dit tout à l'heure : l'enjeu de la réforme de l'Église est que nous vivions à tous les niveaux ce que le pape appelle la **synodalité**, laquelle doit s'enraciner dans une **fraternité**. Nos instances de gouvernance devraient toujours être portées par une fraternité concrète dans laquelle il y a des hommes et des femmes, des prêtres et des laïcs. Je croirai plus à ça qu'à une ordination des femmes ou un ministère spécifique... Tant qu'on n'a pas avancé sur cette question de la fraternité, je crains que traiter la question des ministères ordonnés, ne fasse qu'alourdir le poids de la structure et empêche de progresser. Par exemple, personnellement, je peux très bien envisager que le Saint-Siège soit dirigé un jour par le pape entouré d'un collège de cardinaux dans lequel il y aurait des femmes. Mais si l'on n'a pas traité au préalable la manière dont doivent travailler ensemble les hommes et les femmes dans des structures d'église constituées en fraternités, cela ne servira à rien. Après, si ce que je dis

est vrai, c'est-à-dire que la différence homme/femme a un sens dans la destinée spirituelle de l'humanité, il faudra sûrement qu'on entende et que l'on prenne en compte cette différence dans la structure sacramentelle de l'Église.

Comment le faire, je n'en sais rien, et je dirais même, pour aller jusqu'au bout de ma pensée, que dans une forme synodale complète dans laquelle on fait travailler ensemble des ministres ordonnés et des laïcs hommes et femmes, il faudrait faire entendre plus spécialement la voix des femmes étant donné que la succession apostolique est réservée aux hommes.

N : **Toujours dans le même sens de la mise en œuvre de la synodalité et de la participation des laïcs aux célébrations. Pourquoi l'homélie ne pourrait-elle pas être assurée également par eux, homme ou femme, en fonction de leur niveau de formation ?**

M-B : C'est une bonne question. La question est de savoir ce qu'est l'homélie et à quoi elle sert, par conséquent pourquoi elle est réservée à un ministre ordonné. Ce qui fait que nous prêchons, n'est pas que nous ayons des compétences, mais que nous avons reçu une ordination. C'est quand même mieux quand l'ordination s'accompagne de compétence, mais ce n'est pas garanti. Il est certain qu'aujourd'hui on a des tas de laïcs, et beaucoup de femmes parmi ces laïcs, qui ont les compétences théologiques nécessaires. Pourquoi alors ne pas les utiliser ?

Mais je crois que nous devons aussi mieux comprendre ce qui se joue dans l'homélie et du rôle de présidence confié au ministre ordonné. Cela veut dire qu'il ne faut pas bien sûr sous-estimer l'homélie, mais ne pas non plus exagérer sa place. La messe ne se concentre pas dans l'homélie, contrairement à ce que notre manière de juger d'une belle messe, dit souvent. On peut très bien avoir été nourri par les prières, par les lectures bibliques, par le sourire de son voisin ou de sa voisine, par un chant et surtout par la présence du Seigneur qui vient. Le ministre ordonné symbolise aussi le lien entre l'église du lieu de célébration et la Grande Église; l'enseignement fait partie de sa mission. Il peut le déléguer, mais non s'en exorner entièrement.

N: Vous venez d'évoquer fort bien le principe de synodalité et l'organisation souhaitée pour l'Église avec l'insertion de laïcs et une recherche de participation de tous les membres du peuple chrétien. Mais pourquoi cet esprit synodal, s'il a conduit à accepter des femmes dans les récentes assemblées synodales tenues à Rome, a-t-il pu justifier de leur refuser le droit de vote ?

M-B: Eh bien, cela me sidère. Je ne comprends pas. Honnêtement, je comprendrais qu'on dise qu'il n'y a que les évêques qui votent, ceci paraîtrait logique. Mais à partir du moment où on fait voter les prêtres et les laïcs religieux, j'avoue que je ne comprends pas qu'on ne fasse pas voter les femmes qui sont religieuses. Ça me laisse complètement pantois. Pour moi, c'est incompréhensible.

N: Concernant la prophétie, insuffisamment reconnue selon Teilhard, ne faudrait-il pas disposer dans l'Église d'une fonction Recherche en capacité de répondre aux nouveaux problèmes (éthiques, théologiques, pastoraux) qui se posent dans une société en mouvement de plus en plus complexe. Qui doit faire partie de cette fonction ? Le magistère seul ? Ou bien tous ceux (clercs et laïcs) qui ont les connaissances et l'expérience pour le faire utilement ? Comment situer alors le rôle du magistère ?

M-B: Cette fonction de recherche existe, elle s'appelle les *Facultés de théologie* où il y a, parallèlement aux prêtres et religieux, des tas de laïcs, hommes et femmes qui obtiennent des doctorats de toutes sortes. Et ces Facultés organisent quantité de colloques où je pourrais passer toutes mes semaines si j'en avais le temps. Cette fonction existe donc, mais je ne suis pas sûr qu'elle soit prophétique. Jamais un prophète n'est sorti d'une Faculté de théologie, ni d'ailleurs d'une Faculté des sciences. En tout cas, ce n'est pas en tant que docteur ayant participé à des colloques qu'il a été prophète. La vraie prophétie ne se fabrique pas, c'est un don de Dieu, qu'elle soit séculière ou religieuse, qu'elle s'identifie à la foi ou pas. C'est comme le génie, il faut beaucoup de conservatoires pour faire des musiciens, mais ce n'est pas le conservatoire qui fabrique des génies. Il est sans doute bon que les génies soient passés par un conservatoire mais ce n'est pas obligatoire et ce n'est pas garanti. C'est pareil pour les prophètes et les saints. Ça ne se fabrique

pas en laboratoire, ni dans les facultés de théologie, encore moins dans les bureaux de la Conférence des évêques. Il faut que Dieu les suscite.

La vraie question est plutôt de savoir comment l'Église se montre capable de repérer les prophètes et ce qui est prophétique. Je trouve cela plus intéressant. Pour donner un exemple datant déjà de 50 ans, il a fallu le père Wrezinski avec le mouvement ATD Quart-Monde et les Compagnons d'Emmaüs de l'Abbé Pierre pour nous dire que la vraie charité en matière de misère n'était pas d'aider matériellement les pauvres mais de partager leur vie en acceptant de recevoir ce qu'ils ont à nous donner. Il s'agissait là d'un véritable changement de paradigme (si on veut employer un mot savant) qui a suscité de nouvelles et originales réponses dans la lutte contre la grande pauvreté et un changement de regard de la part des grandes associations caritatives comme le Secours Catholique qui ont compris qu'il y avait là quelque chose de vraiment prophétique. Ce discernement reste l'apanage du magistère qui doit l'accomplir avec beaucoup d'humilité, car les « prophètes » qui se trouvent le plus souvent à la base d'une telle recherche ont rarement un doctorat en théologie et essaient tout simplement de vivre l'évangile comme le Christ le leur a inspiré.

N: On prête au cardinal Henri de Lubac, un théologien que vous connaissez bien, d'avoir dit « L'Église fait l'eucharistie et l'eucharistie fait l'Église ». Quel magnifique concept en forme interactive ! Comment conviendrait-il

alors de célébrer demain l'eucharistie pour que s'y manifeste le sacerdoce du peuple chrétien et pas seulement le sacerdoce ministériel des prêtres ? Comment faire en sorte que ce peuple chrétien puisse être envoyé dans le monde à l'issue de chaque messe afin d'y apporter ce message de bonheur et d'espérance qui se trouve au cœur de la célébration eucharistique elle-même et qui est repris par Teilhard dans sa Messe sur le Monde ?

M-B : Un des grands apports de Vatican II, me semble-t-il, est d'avoir mis en lumière toutes les dimensions de l'eucharistie que l'on peut synthétiser en quatre points: le **mémorial**, le **sacrifice**, la **communio** (le corps de l'Église) et l'**anticipation** du banquet céleste ou **de la vie éternelle**. Pour répondre à votre question, il faut que les chrétiens grandissent toujours, les prêtres et les évêques compris, dans la compréhension et la vision profonde de ces quatre dimensions de l'eucharistie, et que chacun de nous en accentue forcément l'une ou l'autre, sinon nous risquons collectivement de nous polariser sur une seule.

Quand à la fin du confinement actuel, nous allons retrouver les célébrations avec assemblées, je pense que l'un des efforts à faire sera d'être attentif à ces quatre dimensions de l'eucharistie qui nous inscrivent dans la destinée totale de l'humanité et nous font communiquer au Christ. Un Christ qui nous donne les autres comme autant de frères et sœurs, nous invite à offrir notre vie en sacrifice de louange, nous dispose pour la vie éternelle par-delà les joies et les épreuves de

la vie terrestre. Vivre l'eucharistie exigera de nous un effort certain à une époque où il y a peu de prêtres et où on célèbre moins de messes. Ceci est particulièrement vrai dans les diocèses ruraux, un peu moins vrai en ville à cause de la concentration géographique. J'ajouterai qu'il faut que nous travaillions pour qu'à l'endroit où la célébration eucharistique a lieu, toutes les dimensions de l'eucharistie soient déployées : avant, après, pendant, à côté, parallèlement. Il faut aussi que les chrétiens se préparent soigneusement à vivre l'eucharistie dans toutes ses dimensions

N: Nous arrivons aux deux dernières questions. La première concerne notre Association et nous la posons à l'Église. Qu'attend-elle d'associations telles que les nôtres qui s'inscrivent dans la mouvance chrétienne tout en rassemblant de nombreux non-catholiques et gardant leur liberté d'appréciation ? Conserver soigneusement l'œuvre et la mémoire du penseur dont elles se veulent les continuatrices ? Ou bien actualiser en permanence cette œuvre afin de la conserver vivante malgré les risques de la trahir ?

M-B: Concernant Teilhard en particulier, il me semble qu'il y a eu beaucoup de malentendus sur son œuvre ; d'ailleurs, elle se prête à ce qu'il y ait des malentendus ou en tout cas à ce qu'il y ait des interprétations différentes. Ce que je trouve intéressant chez lui – mais peut-être suis-je influencé par la lecture qu'en fait son ami Lubac – c'est que tout en ouvrant un champ de questions et de

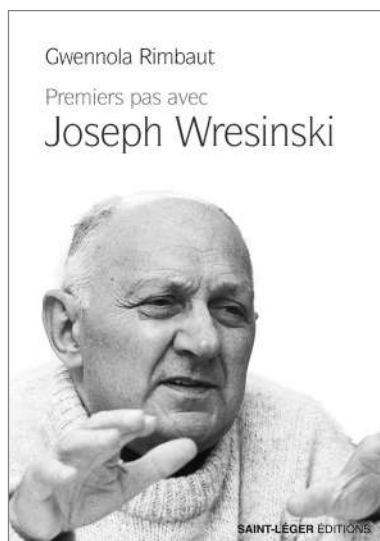
réflexions très vaste et de manière très libre, il a tenu l'intégralité de la foi chrétienne dans sa dimension dogmatique. C'est cette combinaison que je trouve intéressante. Si réinterpréter ou acclimater l'œuvre de Teilhard serait renoncé à cette obligation d'avoir à tenir ensemble ouverture de pensée et exigence de la foi en Christ, je pense que vous vous simplifieriez sans doute la vie mais que vous ne serviriez plus à grand-chose. Le défi intéressant est d'essayer de déployer toutes les dimensions du Christ dans un Univers agrandi, et c'est ce que Teilhard a essayé de faire. Quand il appelle à un nouveau concile de Nicée, c'est justement pour donner au Christ toute sa dimension cosmique, mais en prenant le Christ tel que l'Église le donne, et pas en le rêvant selon une nouvelle gnose.

N: Alors que la pensée de Teilhard est aujourd'hui reçue favorablement par le magistère suprême de l'Église (nombreuses références à sa pensée faites par les derniers papes, en particulier Benoît XVI et François), pourquoi reste-t-il encore un accueil pour le moins dubitatif de la part de nombreux prêtres et évêques ? Au fond, Teilhard ne semble pas suffisamment connu par l'Église alors qu'il pourrait être un extraordinaire levier pour la nouvelle évangélisation ?

M-B: Il y a toute une légende autour de Teilhard qu'il est très difficile de surmonter. Toutes sortes de courants un peu traditionalistes ou intégristes considèrent qu'il est pour la foi chrétienne un des grands dangers des temps modernes. Beaucoup, qui ne le

connaissent pas vraiment, sont rebutés par son vocabulaire, son côté scientifique. Sa pensée est parfois assimilée à des théories s'exprimant au travers de néologismes pas toujours compréhensibles. Pour ma part, ce qui me le rend très sympathique, c'est beaucoup sa correspondance et ses lettres. On y voit son effort pour penser juste, sa confrontation avec ses amis pas toujours facile. C'est peut-être dans ces textes plus simples, plus libres, plus denses qu'il a pu écrire à différents moments de sa vie, que se trouve le meilleur de sa pensée. Ce que je trouve intéressant chez lui, est son côté prophétique, c'est-à-dire d'avoir perçu la dimension spirituelle de la crise de son époque, laquelle se prolonge encore, avec une mise en question de ce qu'il appelle les fondements de l'âme religieuse. Rapport au temps,

rapport au corps, rapport aux autres, etc., Teilhard a profondément porté cela à l'échelle de l'histoire de l'humanité entière et de l'Église en particulier; il a essayé de comprendre cela à partir du Christ. De ce point de vue, ses écrits spirituels comme *Le milieu divin* ou *La messe sur le monde*, sont des textes essentiels, de même que son poème *L'éternel féminin*. Sans doute utilise-t-il tout un vocabulaire spécifique – le Point Oméga, la Noosphère – qui le rend un peu hermétique au commun des mortels se refusant de faire l'effort d'entrer dans ce langage. Ce qui est dommage, car l'actualité de Teilhard se dévoile aussi à travers les concepts nouveaux qu'il a en permanence essayé de créer pour rendre compte de la complexité de la réalité qu'il avait sous les yeux. Sa démarche demeure exemplaire.



À lire

*Premiers pas
avec Joseph Wresinski*

Histoire et société

Le projet européen constitue-t-il encore un projet d'avenir ? Quelques réflexions

Thierry Rambaud

Professeur des Universités/Avocat à la Cour

En relisant *L'avenir de l'Homme* en cette période de confinement, une phrase de Père Pierre Teilhard de Chardin a retenu notre attention tant elle paraît s'appliquer à l'aventure européenne : « *Mais pourquoi donc être si effrayés, homme de peu de foi ? La paix, cette paix que vous n'osez plus espérer (quand vous ne la raillez pas comme un mythe...), ne voyez-vous pas qu'elle est chose possible, – chose certaine même – pourvu que vous compreniez bien ce que ce mot « Paix » signifie, et ce qu'il attend de vous ? Élevez-vous donc un instant au-dessus de la poussière et des fumées qui masquent l'horizon, et regardez un peu, avec moi, la marche du monde* »¹ C'est cette même paix qui est au cœur des préoccupations des Pères fondateurs des communautés au début des années 1950. Construire l'Europe par le droit et l'économie pour empêcher le retour de la guerre sur le vieux continent européen.

1. Pierre Teilhard de Chardin, *L'avenir de l'Homme*, Œuvres de Pierre Teilhard de Chardin, Éditions du Seuil, 1959, p. 191-192.

Dans un dossier déjà paru en juin 2014 dans « Teilhard aujourd'hui » – devenu Noosphère sur – « *La construction de l'Europe* », trois interventions passionnantes, de Gérard Donnadiou, Philippe Herzog et Étienne Prache, s'interrogeaient déjà sur les difficultés actuelles que rencontrait le projet européen.

À une question portant sur les enseignements à tirer des écrits du Père Teilhard de Chardin relatifs à la noosphère, Philippe Herzog répondait : « *Oui, Teilhard de Chardin nous inspire encore. La conscience européenne est elle-même une contribution à la conscience de toute l'humanité. Sauver la vie sur la planète est un impératif et nécessite une coopération sans précédent entre les générations et les sociétés. La révolution scientifique et technologique, tout comme les interdépendances économiques la rendent nécessaire. L'Europe ne doit plus se projeter de façon dominante sur les autres, il faut partager les traditions pour forger une conscience commune. La notion de progrès se redéfinit alors qu'il s'agit de réhabiliter l'environnement et*

de vivre en harmonie avec la nature. La capacité de création ne doit pas rester l'affaire d'un petit nombre mais intéresse tous les individus. La démocratie de participation doit prendre le pas sur la démocratie délégataire, ce qui n'est possible que par l'émergence de nouvelles valeurs de responsabilité et de solidarité»² (p. 4). Ces propos dessinaient de belles perspectives pour le projet européen.

Malheureusement, six ans après, la situation s'avère toujours aussi délicate pour l'Union européenne qui est assurément à un moment charnière de son histoire. Critiquée, vilipendée pour sa gestion de grandes crises internationales, crise sanitaire, migratoire..., il lui est reproché de n'être qu'une «*Europe fantôme*» selon l'expression du philosophe français Régis Debray en 2019³. Dans ces conditions, il n'est pas illégitime de s'interroger sur la permanence de l'idée européenne comme idée de progrès ? Est-elle toujours dans le sens de l'évolution des sociétés humaines ? Pour reprendre la terminologie du Père Teilhard de Chardin, l'esprit du projet européen ne s'est-il pas perdu dans la matière institutionnelle et normative de la bureaucratie bruxelloise ?

Si l'optimisme des fondateurs n'est plus tout à fait d'actualité, c'est le moins que l'on puisse écrire, il reste

toutefois une certitude et même une évidence, celle de la nécessité de continuer à «*faire l'Europe dans un monde de brutes*»⁴. Enrico Letta écrit, à la page 81 de son ouvrage : «*Nous sommes à l'entrée du troisième grand moment de la construction européenne. Le premier a été le choix, je dis bien le choix, des «pères fondateurs» dans les années 1950. Le deuxième a été le choix, j'insiste encore sur ce terme, de la réunification du continent et de la monnaie unique, couplée au marché unique, choix pris au tournant des années 1980 et 1990. Le troisième moment est arrivé. Un nouveau choix s'offre à nous*». L'auteur poursuit : «*Aujourd'hui, nous nous dirigeons de plus en plus vers un monde où le pouvoir économique est déterminé par la force démographique (...). Désormais, la diffusion des nouvelles technologies ouvre à tous des opportunités. La force démographique devient un atout, non un poids. En Europe, des pays comme l'Espagne, l'Italie, la France, l'Allemagne, le Royaume-Uni, la Pologne comptent chacun des populations comprises entre 40 et 80 millions d'habitants. L'Inde à elle seule dépasse 1,3 milliard, et sa population continue de croître*». Et d'ajouter : «*Si on constituait un G7 dans vingt ans, il ne compterait plus aucun pays européen!*»⁵.

Au regard de ces données démographiques et économiques, la réalisation de l'Europe apparaissait comme une évidence, si tant est qu'il puisse y

2. «Vers une autre Europe... Une Interview de Philippe Herzog, Président fondateur de Confrontations Europe, ancien député européen», avec Jacques Masurel, *Noosphère*, juin 2014, p. 4.

3. Régis Debray, *L'Europe fantôme*, Collections tracts, Gallmard, 2019.

4. Voir l'ouvrage paru en 2017 d'Enrico Letta, entretien avec Sébastien Maillard, *Faire l'Europe dans un monde de brutes*, Fayard, Paris, 2017.

5. Enrico Letta ; *Op. cit.*, p. 83.

avoir des évidences dans le domaine des réalités sociales et humaines. N'oublions pas que le projet européen n'est pas un donné, mais bien un construit des sociétés humaines. À ce titre, il se révèle fragile.

Il suffit de se reporter aux événements bien connus de ces derniers mois pour établir un constat relativement simple et largement partagé : le décrochage s'accroît entre l'Union européenne et les peuples européens comme l'illustre la montée des mouvements populistes dans de nombreux pays européens. Margherita Movarelli souligne, dans une étude intitulée *Populisme en Europe, la pointe émergée de l'iceberg* : « les problèmes communs qui affectent les démocraties occidentales : ceux qui affectent la démocratie représentative et la crédibilité du système politique, les problèmes socio-économiques et la culture, l'identité, la sécurité et autres enjeux sociétaux »⁶. À cela s'ajoute l'insuffisante solidarité qui existe entre les États européens. Les exemples sont nombreux : Italie isolée face à l'afflux de migrants, rigueur budgétaire de l'Allemagne⁷... Très récemment, l'exemple italien, au début de la crise sanitaire du COVID 19, est particulièrement emblématique du hiatus existant entre la demande de solidarité d'un État face à l'inaction des autres États et gouvernements. Ce fut assurément la politique du « chacun pour soi ». Il

a été aisé de constater, au cours de cette période, le décalage croissant au cours de cette crise entre les États méditerranéens et l'Allemagne. La France, pour sa part, s'efforce d'éviter une fracture qui serait préjudiciable à tous les États européens.

Or, la question de la solidarité européenne est essentielle. Elle implique un travail nécessaire pour renforcer cette prise de conscience de la solidarité et des valeurs communes européennes au-delà des grandes proclamations du traité sur l'Union européenne dont l'article 2 stipule : « L'Union est fondée sur les valeurs de respect de la dignité humaine, de liberté, de démocratie, d'égalité, de l'État de droit, ainsi que de respect des droits de l'homme, y compris des droits des personnes appartenant à des minorités. Ces valeurs sont communes aux États membres dans une société caractérisée par le pluralisme, la non-discrimination, la tolérance, la justice, la solidarité et l'égalité entre les femmes et les hommes ». Ces valeurs sont bien entendu essentielles, mais elles ne suffisent pas en elles-mêmes à caractériser ce qui fonde et caractérise le projet européen. En effet, elles sont partagées par d'autres ensembles géopolitiques ou entités étatiques en Amérique ou ailleurs. Elles ne peuvent à elles seules définir ce qui doit fonder le projet européen. De ce point de vue, il est essentiel que l'Europe puisse approfondir son rapport à son histoire ou à sa mémoire et répondre à la question que lui lançait le pape François, le 25 novembre 2014, au Conseil de l'Europe : « À l'Europe, nous pouvons demander : où est ta vigueur ?

6. Margherita Movarelli, « *Populisme en Europe, la pointe émergée de l'iceberg* », *Rapport Schuman sur l'Europe*, L'état de l'Union 2018, Fondation Robert Schuman, p. 73-74.

7. Jean-Luc Mélançon, *Le Hareng de Bismarck* (le poison allemand), Paris, Plon, mai 2015.

Où est cette tension vers un idéal qui a animé ton histoire et l'a rendue grande ? Où est ton esprit d'entreprise et de curiosité ? Où est ta soif de vérité, que jusqu'à présent tu as communiquée au monde avec passion ? (citation reprise sur le site du Vatican).

Comment tenter de redonner une perspective et renouer avec un certain « optimisme européen » ?

Les éléments évoqués ci-après posent inéluctablement le sujet de la nature et de l'identité de l'Europe et du projet européen. Pour rester un modèle d'avenir, le projet européen ne doit pas céder aux illusions d'une philosophie progressiste de l'histoire en vertu de laquelle les États-nations comme les héritages culturels et historiques des sociétés européennes seraient dépassés au profit d'une superstructure anationale qui seule correspondrait aux attentes de la modernité politique. Le risque, c'est que le projet européen, en se ralliant à cette philosophie radicale du progrès, se condamne à disparaître, car se coupant des peuples et des nations qui forment l'Europe.

Pour prolonger cette idée, nous suggérons trois pistes⁸ :

- la première est celle d'une « politique de civilisation » (Edgar Morin) pour fonder l'Union européenne et

l'enraciner dans des réalités culturelles et historiques ;

- la deuxième est celle de l'incarnation du projet politique européen ;
- la troisième est la revitalisation démocratique qui implique de prendre des décisions radicales de subsidiarité.

a) La première piste est issue de la lecture de l'ouvrage de Jacques Dewitte sur *L'exception européenne : ces mérites qui nous distinguent* (Michalon essais, 2008). Relisons le texte de présentation du livre :

« En partant d'un tableau du Hollandais Jan Mostaert, Épisode de la conquête de l'Amérique, peint vers 1520-1540, Jacques Dewitte nous invite à réfléchir aux sources de l'identité européenne. À circonscrire ce lieu, l'Europe, perçu aujourd'hui comme exclusivement géographique alors que c'est avant tout une tournure d'esprit. Que dit ce tableau ? Il est le témoignage pictural, muet et pourtant parfaitement éloquent de ce que la défense des peuples envahis et massacrés remonte aux débuts mêmes de la colonisation. Cette représentation révèle ce trait typique de l'esprit européen : la disposition à reconnaître sa propre culpabilité, à se confronter à son passé, à s'intéresser aux moeurs des autres peuples, à s'interroger sur la validité absolue de ses valeurs et de ses évidences. Et cette disposition est unique : l'Europe est la seule à avoir adopté une telle attitude critique, de sorte qu'il lui revient, par là même, un statut d'exception. C'est de cette civilisation de la curiosité, du doute et de l'interrogation (...), une réflexion en forme de cheminement, mêlant littérature et philosophie, intuitions, idées et

8. Nous avons par ailleurs esquissé deux d'entre elles dans un article "Perspectives sur le projet européen" publié à la revue *Études diplomatiques et stratégiques*, revue du CEDS, Paris, Les points sur le i Éditeurs, Point de repère, 2019, p 105 et ss. Les quelques lignes qui suivent ont été publiées dans cette revue. Nous avons obtenu l'autorisation de les reproduire.

imaginaire, en compagnie d'Hérodote, Montaigne, Kolakowski, Castoriadis, Levinas, Husserl, Octavio Paz, Simon Leys, Camus et Naipaul».

L'étude souligne le statut d'exception de l'Europe qui se définirait par cette aptitude à l'auto-critique et « *cette civilisation de la curiosité, du doute et de l'interrogation...* ».

De ce statut particulier au dénigrement systématique et à la culture de la repentance permanente, il n'y a qu'un pas à franchir... Pas que nos « élites politiques » franchissent souvent allègrement. Mais, comment peut-on fonder un projet politique mobilisateur et rassembleur sur un tel postulat philosophique et critique ?

A contrario, l'Europe doit prendre conscience de sa singularité, singularité qui se fonde sur la multiplicité de ses héritages historiques, philosophiques et même religieux. Elle ne peut se définir exclusivement par son simple rapport à l'Autre, rapport souvent fondé sur une mauvaise conscience issue de l'époque des croisades, des colonies ou des guerres mondiales... Cette dimension avait été bien perçue par Cornélius Castoriadis dans *La montée de l'insignifiance : les carrefours du labyrinthe*, paru en 1996⁹. Or, actuellement, le projet européen ne se définit qu'en rapport à des principes abstraits et formels. Il suffit de se reporter à l'énoncé des valeurs de l'Union prévu par l'article 2 du Traité sur l'Union européenne. Ce n'est pas ainsi que l'Union européenne suscitera

l'adhésion de ses citoyens. Seule une identification du « patrimoine immatériel de l'Union européenne » permettra aux Européens de se réintéresser à la construction du projet européen et de se sortir des impasses du « populisme identitaire »¹⁰.

Le projet européen doit se définir par des valeurs positives d'affirmation de sa singularité et de protection de son histoire et de sa culture. Osons même une proposition quelque peu iconoclaste. Pourquoi ne pas envisager, à la suite de Julien Benda dans son *Discours à la nation européenne*, le recours à une langue commune à l'ensemble des européens ? Cette langue ne peut certainement pas être l'anglais, langue du Royaume-Uni qui est sorti de l'Union européenne. Plus grave encore ce qu'est l'anglais parlé au sein des instances européennes. Relisons l'ouvrage de Jean Quatremer¹¹ (p. 153) : « *Le globish ou le triomphe de la pensée médiocre* ». Dans la bulle européenne, « *ne pas accepter la soumission à l'anglais est ringard et suspect de nationalisme, un crime de lèse-Europe* ». « *Ce globish, au vocabulaire dégradé et à la grammaire simpliste, accouche logiquement d'une pensée elle-même simplifiée à l'extrême. Être subtil dans une langue qui n'est pas la sienne n'est pas à la portée du premier venu, mais être subtil en globish relève de l'exploit. Ce choix du globish se traduit par un effondrement*

9. C. Castoriadis, *La montée de l'insignifiance*, Paris, Seuil, 1996, 341 pages.

10. D. Reynié, *Populismes : la pente fatale*, Paris, Plon, coll. « Tribune libre », 2011.

11. Jean Quatremer, *Les salauds de l'Europe*, Calmann-Lévy, Paris, 2017.

de la qualité des textes juridiques européens».

Afin de rompre avec ce modèle, il importe de restaurer le caractère officiel des quatre langues les plus parlées au sein de l'Union européenne (allemand, anglais, français et italien) et de fonctionner sur le modèle d'un plurilinguisme limité en attendant, peut-être, un jour, le retour d'une langue commune à l'ensemble des Européens. Ce patrimoine linguistique commun serait un facteur de rapprochement évident entre les Européens qui, outre, leur langue maternelle devraient, en leur qualité de citoyens européens, maîtriser, pourquoi pas..., l'espéranto qui constituerait la langue d'échange de l'ensemble des citoyens européens.

Certes, un tel projet revêt une dimension quelque peu utopique. Mais, est-ce un mal en tant que tel... N'est-il pas temps de réveiller cette conscience européenne endormie ? Pour avancer, il importe que l'Europe se fonde sur un socle de valeurs communes partagées susceptibles de s'exprimer dans une langue qui ne serait pas le *globish*.

b) En deuxième lieu, nous avons la conviction que la crise européenne est au premier chef une crise du leadership politique. Depuis l'époque riche des grands constructeurs visionnaires européens, Helmut Kohl, Jacques Delors..., l'Europe souffre d'être aux mains de professionnels de la politique sans vision claire de son avenir. L'actualité offre de nombreux exemples cruels. Il suffit de se reporter aux savoureux passages de l'ouvrage précité de Jean Quatremer

pour mesurer à quel point l'Europe est aux mains d'adeptes de solutions bien souvent très court-termistes. On ne peut que songer à la formule imputée à François Mitterrand selon laquelle, après lui, il n'y aura « *plus que des financiers et des comptables* ».

Jean Quatremer note ainsi (p. 199) : « *Depuis le départ du « triangle magique » François Mitterrand, Helmut Kohl et Jacques Delors, l'Union est orpheline de dirigeants d'envergure qui non seulement connaissent l'histoire de l'Europe et ce qu'ils lui doivent, mais sont capables de voir loin, ceux « qui gardent le sens d'une tâche grandiose à travers les médiocrités quotidiennes* ». Face à ce constat, quelle solution pourrait être envisagée ?

Une réflexion nous est survenue à la suite de la lecture de l'ouvrage de Jean-Claude Monod : « *Qu'est-ce qu'un chef en démocratie ?* », ouvrage paru au Seuil en 2012. L'auteur s'interroge longuement sur l'articulation entre l'égalité démocratique et l'émergence de la figure d'un Chef. Le chef est nécessaire. Pourquoi ? « *À rebours des confusions qui veulent faire du dirigeant un Père, un maître ou un savant, J-C. Monod imagine une forme originale de charisme progressiste que seule la démocratie permet de concevoir* »¹².

L'auteur explique pourquoi les modèles démocratiques ont besoin de chef. L'auteur en voit deux causes essentielles : « *l'Histoire n'est jamais complètement faite par des forces impersonnelles et l'exercice d'une volonté politique est peut-être le seul moyen en régime libéral de faire face*

12. Jean-Claude Monod, *Qu'est-ce qu'un chef en démocratie ?*, Seuil, 2012. www.seuil.com.

au pouvoir économique». Les notions de « Chef » et de « gouvernement » doivent être réhabilitées dans le cadre du modèle institutionnel de l'Union européenne. L'Union européenne doit revêtir le visage d'un Chef auquel peuvent être imputées les politiques conduites au sein de l'Union européenne. Or, cette approche « décisionniste » qui réhabilite la notion de « responsabilité politique » décline au profit de la notion européenne de gouvernance dont on sait les insuffisances et les complexités inutiles. Cette dernière dilue la notion de « responsabilité ».

Dans le prolongement des analyses de Jean-Claude Monod sur la nécessité de faire émerger un « charisme progressiste » en démocratie, il paraît indispensable de refondre l'architecture institutionnelle européenne autour de la figure d'un Président du Conseil européen qui serait élu au suffrage universel direct le même jour par l'ensemble des citoyens des États-membres¹³.

Dans la nouvelle mouture institutionnelle, le Président du Conseil européen chapeauterait une équipe qui comprendrait, notamment, un responsable économique européen et la Haute représentante de l'Union

pour la politique étrangère et de sécurité. Il proposerait un nom pour la Présidence de la Commission européenne qui devrait être approuvé dans un premier temps par le Conseil européen des Chefs d'États et de gouvernements, puis par le Parlement européen. Dans ce schéma, la mission de la Commission redeviendrait strictement administrative.

Il disposerait de la faculté de soumettre à référendum toute question relevant d'un domaine de l'Union européenne. Tous les citoyens de l'Union européenne seraient amenés à se prononcer le même jour. Un tel élément institutionnel serait de nature à faire émerger cet « espace public européen » si nécessaire à l'émergence d'une vie démocratique au niveau européen.

Le chantier institutionnel a vocation à être réouvert. Ce n'est cependant pas la seule piste de nature à combler le fossé se creusant entre l'Union européenne et les peuples européens.

c) Il paraît fondamental de prendre des **décisions radicales de subsidiarité**. Ceci signifie que la Commission doit cesser d'interpréter le traité européen dans un sens de surenchère permanente. Il faut « *casser la connivence entre la Commission, le Parlement et la Cour de justice* » (Hubert Védrine). Certes, cela est juridiquement compliqué, car impliquant une révision des traités. Mais si on retarde l'échéance, la rupture entre l'Union européenne et les peuples sera consommée. À cet égard, l'expression d'Enrico Letta de « *débruxellisation* » paraît intéressante, car elle casse « *le mythe d'un super État européen en formation* ». À la page 169 de l'ouvrage précité, l'auteur

13. Celui-ci est actuellement élu par le Conseil européen pour une durée de deux ans et demi renouvelable une fois, voir la décision CE du 1^{er} décembre 2009 qui fixe les conditions d'emploi du nouveau président du Conseil européen, *JOUE* 9 décembre 2009, p. 35. Rappelons que le Conseil européen est composé des chefs d'États et de gouvernements, ainsi que du Président de la Commission. On trouve ses fonctions énoncées à l'article 15-1 du Traité sur l'Union européenne. L'actuel titulaire de la fonction est le belge Charles Michel.

écrit: «*Bruxelles incarne la somme de toutes les bureaucraties. Elle est devenue un symbole négatif...*» Cette logique de «*débruxellisation*» doit s'accompagner d'une réflexion sur le progrès de la démocratie de l'Union européenne. Sur la démocratie, Pierre Teilhard de Chardin ouvre des pistes de réflexion qui s'appliquent parfaitement au projet européen: «*deux conditions générales doivent être absolument respectées par tout projet d'inspiration démocratique. La première, c'est de laisser à l'individu un angle maximum d'orientation libre à l'intérieur duquel développer son originalité (...) et la seconde – compensatrice de la première – c'est d'assurer et de favoriser l'établissement des courants de convergence (organisations collectives) au sein desquels seules, en définitive, en vertu des lois mêmes de l'Anthropogénèse, les initiatives individuelles peuvent trouver leur achèvement et leur constance. Judicieux mélange de laisser-faire et de fermeté. Problème de mesure, de tact, d'«art», pour la solution duquel on ne saurait donner de règles absolues, mais dont, en chaque cas particulier, chaque peuple est parfaitement capable de se tirer pour son propre compte, – pourvu qu'en lui l'instinct de progrès et de «sur-humanisation» soit suffisamment développé*» (p. 314 de *L'avenir de l'Homme* précité). Pierre Teilhard de Chardin ajoute que c'est seulement par «*essais et*

tâtonnements que l'idéal démocratique peut réussir à se formuler et bien plus encore à se matérialiser». C'est le chemin normal de l'Évolution. L'Union européenne ne déroge pas à la règle et ses échecs et autres insuffisances ne doivent pas nous décourager et renoncer à voir l'avenir de l'Union européenne qui reste une idée de progrès. Nous reprendrons le mot de Pierre Teilhard de Chardin en guise de conclusion: «*Et seule, surtout, elle peut, dans l'assemblage ainsi constitué, faire régner l'atmosphère de non-coercition, c'est-à-dire d'unanimité, en quoi consiste l'ultime et fuyante essence de la démocratie*»¹⁴.

Pour renouer avec l'idée de progrès, l'Union européenne ne doit pas succomber aux sirènes de la conception progressiste de l'histoire, mais plutôt s'inscrire dans une évolution qui implique un enracinement dans son héritage culturel et historique, une incarnation politique et une revitalisation démocratique. C'est à ce prix-là que le projet européen pourra repartir sur de bonnes bases.



https://www.teilhard.fr/economie_et_societe

14. *Op. cit.* p. 315.

Dante et Teilhard de Chardin, poètes chrétiens

(suite et fin)²⁷

Remo Vescia

Depuis le début de son « voyage », Dante avance et progresse dans son expérience personnelle à la recherche de Dieu par l'amour, véritable fil rouge de cette passionnante aventure à laquelle il nous convie. Sa relation avec sa Dame, Béatrice, fait naître en lui une humanité nouvelle, fascinante, au fur et à mesure qu'il traverse ces lieux emblématiques, du manque d'amour définitif de l'**Enfer**, au début de son voyage, jusqu'à celui de l'amour parfait en Dieu au **Paradis**, en passant par celui, imaginé par Dante, le **Purgatoire**, transitoire et transformateur afin d'arriver, après un certain laps de temps, au bonheur de l'amour total. Le poète suit Béatrice de ciel en ciel en s'offrant à elle, en s'ouvrant à la réalité à laquelle elle l'introduit de toutes les forces de son intelligence et de son cœur, et son regard se fait plus pénétrant, continuellement appelé à croître au-delà de lui-même par son doux guide. Il la voit toujours plus resplendissante au fur et à mesure qu'il monte et affronte de nouvelles « vérités ».

Ce qui nous séduit au **Purgatoire** c'est qu'il nous fait irrésistiblement penser

1. Suite de l'article paru dans Noosphère N° 9.

à notre propre passage sur Terre, avec ses difficultés, ses rythmes, ses rêves et la conscience que Dante semble prendre de plus en plus de ses avancées plus ou moins rapides, de son attente, de son impatience même, tout humaine, de parvenir au Paradis. Car ici Dante utilise sa hâte subjective pour mieux imaginer qu'il y reviendra, personnellement après sa mort. Il sait déjà qu'il s'y retrouvera, avec les orgueilleux, dont il sait qu'il fait partie. Ce lieu le concerne. Et il nous concerne également car il est celui dont nous nous sentons les plus proches non seulement pour les occurrences chronologiques avec les dates biographiques de Teilhard, évoquées dans l'introduction de cet article, mais également à cause de sa ressemblance avec ces caractéristiques de transformation, de transition, de désir et de purification, et surtout d'espérance que nous éprouvons quant à notre passage sur Terre. L'écrivain Dante révèle sans difficultés à quel point il se joue des programmes, des limitations, des orientations religieuses et idéologiques qu'il a rencontrées. Cela n'est pas sans nous rappeler les difficultés rencontrées par Teilhard et ses autorités hiérarchiques si ce n'est

romaines... Des freins interviennent dans ce parcours où la passion de ce qui est terrestre prend presque des allures nostalgiques. L'Art et son pouvoir de rédemption ainsi que le besoin de prières de ceux qui sont encore «là-bas», rejoignant ainsi les propos poétiques des *Écrits du temps de la guerre* et du *Milieu divin* de Teilhard de Chardin. Si ce n'est l'inverse!

Ce rapprochement des cheminement spirituels entre Dante et Teilhard n'est pas une simple vue de mon esprit. D'autres commentateurs de Dante, aussi bien pour une traduction de la *Divine Comédie* en anglais, comme Barbara Reynolds²; que français, comme André Dervaux,³ notamment, ou qu'italiens comme les exclamations du P. Gabriele Allegra dans ses *Dialogues avec Teilhard*, ont tracé le parallèle de ces rencontres entre nos deux poètes.⁴

Après la descente dans l'*Enfer* et la montée dans le *Purgatoire* guidé par Virgile, (dont la fonction a été l'*amanar, c. à d. l'aller vers l'amour*), Dante vole à travers l'Empyrée guidé par Béatrice, en faisant l'expérience du *transamannar, l'aller au-delà de l'amour vers le suprême Amour*. Nous sommes au cœur du thème essentiel du Paradis. Et parvenir au *Paradis* n'est pas seulement le but ultime de cet extraordinaire voyage, il en est la véritable

motivation et recherche, dès l'origine. C'est l'apex, l'expérience par laquelle le pèlerin devient, par participation à la vie divine, humain d'abord, appelé à la sainteté ensuite, pour y accéder.

Ce qui semble échapper aux lecteurs du *Paradis*, beaucoup trop fascinés par l'*Enfer* où ils ont eu tendance à s'attarder, pour d'évidentes raisons dues à la fascination qu'exerce le spectacle du mal. C'est que le passage sera un événement, au sens le plus profond du terme: le Paradis a pour essence d'être la vibration, l'émotion profonde, la stupeur joyeuse, l'intelligence lumineuse que provoque la rencontre avec une réalité évoquant quelque chose *qui l'emporte sur soi*, une mystérieuse Présence qui correspond enfin au foyer profond du cœur. C'est le Christ ressuscité qui se propose au pèlerin, qui a désormais acquis les yeux de la foi, comme présent au cœur même de la réalité.

Pour comprendre l'expérience de Dante et, par là, le sens de son poème, on ne peut faire l'économie de la vision culturelle du poète: guidé, non plus par Virgile, en Enfer, symbolique de la raison, mais par Béatrice, symbolique de l'intelligence du cœur, Dante parvient au Paradis, ce lieu de béatitude éternelle pour les âmes justes, siège de Dieu et des anges. Voilà pourquoi le Paradis, pour Dante, n'est pas seulement un lieu où l'on parvient, il est aussi l'assemblée des anges et des bienheureux, c'est l'état et le lieu de la béatitude céleste, état de félicité, de complétude, de perfection spirituelle illuminée par la béatifiante vision de Dieu. Le Paradis n'est pas plus un lieu qu'un état, c'est une manière d'être en une Présence, un *esse in aeternitatem*.

2. Dante: The divine comedy Paradise translated by Barbara Reynolds. Penguin Classics. 1962.

3. André A. Devaux sur Dante et Teilhard. M. J. Coutagne / L'Éternel Féminin chez Teilhard.

4. Voir la traduction française: « Mes dialogues avec P. Teilhard de Chardin sur la Primauté du Christ » publiée aux éditions Saint-Léger, 2018.

Aussi, la parole, le Verbe, dans le **Paradis**, est la mémoire d'une « rencontre décisive » pour la vie de Dante, et de tant d'autres rencontres salvatrices que cette lecture a rendues possibles depuis des siècles. Le poète fait l'expérience de la présence divine lorsqu'il regarde Béatrice, et lorsque, guidé par elle, il rencontre quelques saints. Mais aussi lorsqu'il regarde la nature, pleine de symboles de la réalité divine, lorsqu'il se pose des questions d'astronomie, de philosophie, de politique, de théologie, lorsqu'il évoque des mythes antiques vus comme des *ombres préparatoires* des vérités que le christianisme a portées à la pleine lumière (Par. 30,78). Dante, comme le fera Teilhard plus de sept siècles plus tard, sait jouir d'un rayon de soleil qui illumine à l'improviste un pré fleuri, mais le poète qui est en eux en jouit davantage parce qu'il sait voir au-delà, vers l'infini, une allusion à Quelque Chose d'incomparable, plus grande et plus belle. La force poétique des splendides images de lumière, de danse, de chant, la force de si nombreuses similitudes, du sourire même de Béatrice, se situe essentiellement dans le pressentiment et la révélation d'un monde qui est « autre » et qui est pourtant là, et de ce monde-ci, en même temps, ce qui met suprêmement en valeur son dynamisme naturel. En cette rencontre dans le regard sur le monde dans lequel nous évoluons, Dante et Teilhard sont proches et nous touchent.

Ce voyage nous élève dans un parcours éminemment poétique parce que Dante n'est plus simplement un voyageur, mais un témoin qui décrit diverses attitudes, rencontres,

situations. La poétique de la lumière est donnée dans cette traversée comme éclairage de Dieu, comme son émanation éternelle. Les figurations éclairantes, souvent symboliques, que Dante rapporte, font certes partie de la tradition du Moyen Âge et de la tradition mystique en vigueur, parce que c'est la forme de connaissance la plus élevée que l'on pouvait avoir en son temps. Mais au-delà des apparitions lumineuses, mélangées aux rêves, sa vision aboutit à des métamorphoses d'images. Ainsi Dante, dans les visions qu'il nous donne, montre des fleuves qui deviennent des lacs, des langages qui deviennent des anges, des fleurs qui se transforment en bienheureux. Au **Paradis**, Dante a voulu nous faire rencontrer Dieu, Quelque Chose d'impensable rationnellement, d'ineffable, d'indicible. Aussi il a recours aux modes d'expressions des mystiques, en poussant au maximum les capacités de l'esprit à percevoir des sensations impossibles à rapporter.

Avec le **Paradis**, il nous fait don de son *Cantique* le plus ambitieux, peut-être aussi le plus mystérieux, sans doute enfin le modèle inégalé d'écriture poétique pour dire magnifiquement ce qu'il est impossible de dire avec des mots simples. Le *Cantique du Paradis* est complexe mais on peut l'exprimer de façon globale et simple ainsi : le poète, homme véritable et chrétien véritable, – Dante était clerc – se fait une image adéquate de ce que Dieu est pour l'homme, et de ce que l'homme est pour Dieu et il y est amené grâce à la connaissance particulière que l'Amour de la femme dont il est amoureux peut seul donner.

L'Amour est La Voie qui permet d'atteindre Dieu.

Reportons-nous à l'Introduction de **Le Cœur de la Matière**, l'ouvrage testament de Teilhard, (Paris, 1950), il nous dit: «*Ce que je me propose, c'est tout simplement de montrer comment, à partir d'un point d'ignition initial – congénital – le Monde, au cours de toute ma vie, par toute ma vie, s'est peu à peu allumé, enflammé à mes yeux, jusqu'à devenir, autour de moi, entièrement lumineux par le dedans.*

Progressive expansion, au sein de tout être et de tout événement, d'une mystérieuse clarté interne qui les transfigurait.

Mais, plus encore, variation graduelle d'éclat et de teinte liée au jeu compliqué de trois composantes universelles: le Cosmique, l'Humain et le Christique, – explicitement présentes en moi dès les premiers instants de mon existence, mais dont il m'a fallu plus de soixante années d'effort passionné pour découvrir qu'elles n'étaient que les approches ou approximations successives d'une même réalité de fond...

Pourpres lueurs de la Matière, virant insensiblement à l'or de l'Esprit, pour se muer enfin en l'incandescence d'un Universel-Personnel; – tout ceci traversé, animé, embaumé par un souffle d'Union, – et de Féminin.

Telle que je l'ai expérimentée au contact de la Terre, la Diaphanie du Divin au cœur d'un Univers ardent. – Le Divin rayonnant des profondeurs d'une Matière en feu:

Voilà ce que je vais essayer de faire entrevoir et de faire partager ici.»

Dieu est Créateur et Rédempteur, présent partout avec une intensité

diverse selon la capacité et la dignité des créatures, Dante l'exprime au **Paradis**, dans le dernier chant de la Divine Comédie:

La gloria di colui che tutto move / per l'universo penetra, e risplende / in una parte più o meno altrove.

La gloire de celui qui meut tout / pénètre l'univers, et resplendit plus en un point et moins ailleurs (Par. 1,1-3)

L'univers est la gloire de Dieu, et Dieu resplendit en toutes choses, dans l'harmonie et la cohérence de leur admirable ordre réciproque, avec le même caractère naturel par lequel existent et brillent les étoiles dans le ciel, soit que les yeux de l'homme les voient, soit que, «*enténébré*» par le péché, il ne les voie pas.

Mais Dieu est avant tout présent en l'homme, la créature intelligente et libre, à son image et à sa ressemblance, doté de la parole, du Verbe. Dieu est le bien suprême par qui et pour qui l'homme est créé.

ma vostra vita senza mezzo spira / la somma beninanza, e la innamora / di sé si che poi sempre la disira

mais votre vie, c'est la bienveillance suprême qui l'insuffle directement et qui l'enamoure de soi tant qu'elle la désire toujours. ... (Par. 7, 142-144).

Pour cela Il est l'évidence première du cœur de l'homme, l'objet de son désir le plus profond, le terme vers lequel tend sa recherche permanente. La créature humaine naît donc orientée vers Dieu. Toutefois elle est libre et peut s'en détourner attiré par des biens éphémères, *ainsi poussée, elle peut plier d'un autre côté (Par. 1 132)*. Mais si elle choisit de se tourner plutôt

vers Dieu, elle accomplit l'acte le plus naturel, le plus humain, celui qui répond le plus à la vocation suprême de son être. Cela n'est pas facile, pour autant. Il y a en effet un reste de confusion, de faiblesse, dans le cœur humain qui l'incline à se perdre au cours de son cheminement dans l'existence sur Terre. Avec réalisme, le poète a toujours en vue cette fragilité qui empêche continuellement l'homme d'atteindre sa fin :

*La carne dei mortali é tanto blanda/,
che giù non basta buon cominciam-
mento/dal nascer della quercia al far
la ghianda. (Par. 22, 85-87)⁵*

*La chair des mortels est si vulnérable
qu'un bon début chez vous ne suffit pas
pour que viennent des glands dès la
naissance du chêne.*

C'est bien l'objet de l'étude qui a occupé Teilhard toute sa vie. Il a passé sa vie à étudier **Le Phénomène Humain**. *Rien que le phénomène, mais tout le phénomène. Avec ses activités et ses passivités.*

C'est pour libérer l'homme du péché de l'origine, de cette mystérieuse blessure qui lui a été infligée à l'aurore de l'histoire, par son orgueil, et qui fait que son désir de bonheur se transfère sur des biens limités, que le Verbe s'est fait chair dans le corps vierge d'une femme, Marie, pour devenir l'un de nous. Par l'œuvre de Rédemption, Dieu a manifesté son amour infini pour l'homme. Il est mort pour lui ; il

a voulu demeurer pour toujours avec lui, une fois ressuscité. (*Et moi, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin des temps (Mathieu, 28,20)*). L'Église engendrée par l'Esprit, est le lieu où l'homme peut le rencontrer et réaliser son humanité, en découvrant la profondeur de son désir et, en même temps la réponse à un tel désir, c'est le Christ. Dante le déclare explicitement dès le début du **Purgatoire**: *La soif naturelle qui jamais ne s'éteint, sinon par l'eau dont l'humble femme samaritaine demanda la grâce* (Pur. 21, 1-3).

C'est dans cette perspective christologique, ecclésiale, que l'on comprend la présence illuminatrice de Béatrice auprès de Dante, pour le conduire au Paradis. Le salut est « véhiculé » pourrait-on dire, par une rencontre humaine qui fait découvrir, avec stupeur et joie, la mystérieuse Présence. La vérité de l'homme se réalise dans cette rencontre, elle coïncide avec la suite donnée à cette merveilleuse rencontre. Telle est la méthode choisie par Dieu, et méthode choisie par Dante pour écrire sa Comédie, méthode correspondant profondément à la nature de l'homme : son irrésistible besoin d'amour et son inévitable besoin de partage de sa co-naissance, pour reprendre la géniale invention de Paul Claudel !

L'importance de ce qui est sensible est grande pour Dante. Pour lui la connaissance passe par les sens et permet une re-naissance.

*Così parlar conviensi al vostro
ingegno/, pero che solo da sensato
apprende: ciò che fa poscia d'intelletto
degno.*

5. Toutes les citations de la Divine Comédie en italien et en français sont tirées de l'édition bilingue GF. Flammarion traduction Jacqueline Risset. 1992.

En effet, *ainsi doit-on parler à votre esprit, car il apprend seul du sensible ce qu'ensuite il rend digne de l'intellect.* (Par. 4, 40-42).

Il est pourtant vrai que, tout en parlant des sens, la raison doit ensuite les transcender, puisque *la raison, volant après les sens,... a l'aile courte* (Par. 2, 56-57) et, enfin, la foi c'est-à-dire la confiance accordée à plus grand que soi est nécessaire pour reconnaître véritablement ce dont la réalité sensible est le signe.

Nous réalisons ainsi que la Vérité est de l'ordre du discours ou encore de la représentation – elle est de l'ordre de la parole vivante : elle doit être recherchée – elle n'est ni un fait, ni un acquis – et ses conditions d'accès, comme ses critères de jugement vrai, sont fondamentaux. La vérité se définit comme correspondance ou adéquation : adéquation entre l'intelligence qui conçoit, – l'esprit – et la réalité.

Humblement Dante, pour cheminer à la recherche de La Vérité, fait appel à plusieurs guides pour progresser vers toujours plus de Lumière. On peut penser que ces guides sont en même temps, symboliques des trois étapes de la démarche intellectuelle nécessaires pour connaître la Vérité : le Vrai, le Beau et le Bien. Dieu, dans la splendeur de sa gloire, comme il est dit dans les admirables premiers vers du Paradis – « *La gloria di Colui che tutto muove... La gloire de Celui qui met tout en mouvement* ».

Teilhard, dans le second de ses « **Écrits du temps de la Guerre** », intitulé **Le Milieu Mystique** (1917) fait référence à saint François d'Assise et à la

bienheureuse Angèle de Foligno, pour trouver la clé en langage dantesque de l'authentique vie mystique : « *Tous ceux qui sont admis à la vision de Jésus ne parcourent évidemment pas dans leur ordre les phases que j'ai comptées. Mais s'ils analysent leur passion du Divin, ils verront qu'ils ont franchi les Cercles, et que leur amour est au centre. Ils reconnaîtront notamment le rôle de l'Objet sensibilisateur, qui chauffe pour la Charité, et les vastes Réalités cosmiques, qui donnent à Dieu son être tangible et palpable ici-bas. Nul ne comprendra, je pense, ni saint François, ni la Bienheureuse Angèle, ni les autres, s'il n'a profondément compris que JÉSUS DOIT S'AIMER COMME UN MONDE.*

Dante, rappelons-le une fois encore, s'est donné successivement, trois guides réels et symboliques à la fois, pour son voyage dans l'au-delà, pour son parcours : Virgile pour l'Enfer – symbolique de la Raison ; Béatrice pour le Purgatoire et pour l'entrée au Paradis – symbolique de la Connaissance par le cœur et l'Amour, et pour le Paradis, saint Bernard de Clairvaux, symbolique de la Sainteté, pour contempler l'ineffable splendeur de Dieu. On comprend que Vérité et Beauté/Bonté vont de pair. Platon n'avait-il pas dit que la Beauté est la Splendeur du Vrai ? Beauté/Bonté et Vérité ne font qu'un en Dieu, nous dit Dante. Pour illustrer cette affirmation, citons la magnifique prière que saint Bernard adresse à la Vierge Marie à l'entrée du Paradis (on peut en retrouver la citation sur des murs de la ville de Florence, ainsi que d'autres rappels de **La Divine Comédie**). Ce regard porté

un ouvrage ravissant de sa vingt-cinquième année, – **La Vita Nuova** – et puis, sous sa forme monumentale, vingt ans après, dans la majesté de ses proportions et de son achèvement – **La Comédie**, grandiose chef-d'œuvre de la littérature mondiale. Tous les autres écrits de Dante, produits dans l'intervalle, ne sont que des brouillons, des exercices, des essais, des notes prises en marge du grand œuvre. Toute une existence de poète construite sur un seul thème, ayant pour centre une seule idée et un seul événement, le même à son point d'arrivée qu'à son point de départ.

N'est-ce pas précisément ce qui est arrivé à Teilhard qui entre ses tout premiers écrits : **La vie cosmique**, le 1^{er} de ses **écrits du temps de la guerre**, puis : **Le Milieu divin**, son premier ouvrage écrit en Chine en 1927, et son tout dernier écrit, à la veille de sa mort, **Le Christique** (1955), a exprimé dans plus de deux cents essais et plus de deux mille lettres, pendant près de soixante ans **Le Cœur de la Matière**, qui ne finit pas de nous éclairer, de nous éblouir, de nous inspirer où il reprend son magnifique **Hymne à la Matière**.

Sentant la fin de sa vie venir, après trois crises cardiaques, Teilhard annonce à Jeanne Mortier, sa légataire testamentaire, en septembre 1954, son projet *d'écrire quelque chose de "confidentiel" sur le Christique : une sorte de quintessence du Milieu divin, de La Messe sur le Monde, et du Cœur de la Matière. Évocation de la formidable "intégration" psychologique en cours de réalisation par la rencontre entre le Christ-plérômisant de la Révélation*

et l'Évolutif convergent de la Science. Tout l'Univers qui s'amorise, de l'infime à l'immense, sur toute la Durée... Priez, lui demande-t-il en terminant son courrier, pour que je fasse le mieux, – pour que « Son » règne arrive.

Et c'est ainsi qu'en mars 1955, un mois avant sa mort, Teilhard exilé une fois de plus, cette fois non plus dans les déserts d'Asie mais à New York, écrit **Le Christique**, texte extraordinaire qui chante *son émerveillement qui n'a pas fini de grandir*. Reportons-nous pour terminer là encore, au dernier paragraphe afin de retrouver la merveille de ce texte, (volume 13 des Œuvres Complètes, aux éditions du Seuil, par sa légataire testamentaire, Jeanne Mortier, entre 1955 et 1976), publié à la fin de son livre testament **Le Cœur de la Matière** :

« Partout sur la Terre, en ce moment, au sein de la nouvelle atmosphère spirituelle créée par l'apparition de l'idée d'Évolution, flottent, à un état de sensibilisation mutuelle extrême, l'amour de Dieu et la foi au Monde : les deux composantes essentielles de l'Ultra-Humain. Ces deux composantes sont partout « dans l'air » : mais généralement pas assez fortes, toutes les deux à la fois, pour se combiner l'une avec l'autre, dans un même sujet. En moi, par pure chance, (tempérament, éducation, milieu...), la proportion de l'une et de l'autre se trouvant favorable, la fusion s'est opérée spontanément, – trop faible encore pour se propager explosivement – mais suffisante toutefois pour établir que la réaction est possible, et que, un jour ou l'autre, la chaîne s'établira.

Preuve nouvelle qu'il suffit, pour la Vérité, d'apparaître une seule fois, dans

un seul esprit, pour que rien ne puisse, jamais plus, l'empêcher de tout envahir et de tout enflammer. »

Les thèmes majeurs mis en relief dans **Le Cœur de la Matière** – le Cosmique ou l'Évolutif, l'Humain ou le Convergent, sont subsumés par un thème qui les contient : le Christique ou le Centrique. Au terme de son ascension, Teilhard n'a plus d'échange qu'avec Dieu. Il écrit alors **la Prière au Christ toujours plus grand**. Prière inégalée jusqu'à ce jour, à la fois dans sa profondeur mystique, l'étendue de la science qu'elle implique, et la beauté de l'expression :

« Seigneur, parce que, de tout l'instinct et par toutes les chances, de ma vie, je n'ai jamais cessé de vous chercher et de vous placer au cœur de la Matière universelle, c'est dans l'éblouissement d'une Transparence et d'un universel Embrassement que j'aurai la joie de fermer les yeux... »

Comme si d'avoir rapproché et mis en contact les deux pôles, tangible et intangible, externe et interne, du Monde qui nous emporte avait tout enflammé, et tout déchaîné...

Sous la forme d'un « tout petit », entre les bras de sa Mère, – conformément à la grande Loi de Naissance –, vous avez pris pied dans mon âme d'enfant, – Jésus. Et voici que, répétant et prolongeant en moi le cercle de votre

croissance à travers l'Église, – voici que votre humanité palestinienne s'est peu à peu épanchée de toutes parts, comme un iris innombrable où votre Présence, sans rien détruire, pénètre, en la sur-animant, n'importe quelle autre présence autour de moi...

Tout cela parce que dans un Univers qui se découvrait à moi en état de convergence, vous aviez pris, par droits de Résurrection, la position maîtresse du Centre total en qui tout se rassemble!

.....

Seigneur de la Consistance et de l'Union, Vous dont la marque de reconnaissance et l'essence sont de pouvoir croître indéfiniment, sans déformation ni rupture, à la mesure de la mystérieuse Matière dont vous occupez le Cœur et contrôlez en dernier ressort tous les mouvements, – Seigneur de mon enfance et Seigneur de ma fin, – Dieu achevé pour soi, et cependant, pour nous, jamais fini de naître, – Dieu qui pour vous présenter à notre adoration comme « évoluteur et évolutif », êtes désormais le seul à pouvoir nous satisfaire, – écarterez enfin tous les nuages qui vous cachent encore, – aussi bien ceux des préjugés hostiles que ceux des fausses croyances.

Et que, par Diaphanie et Incendie à la fois, jaillisse votre universelle Présence.

Ô Christ toujours plus grand! »



https://www.teilhard.fr/economie_et_societe



Version sonore de l'article

VIENT DE PARAÎTRE
HORS SÉRIE N° 1

NOOSPHERE[®]
«Savoir plus... pour être plus» • Pierre Teilhard de Chardin

HORS-SÉRIE
**REPENSER
LA CONSCIENCE**

| | | |
|--|---|--|
| DÉFINIR LA CONSCIENCE Bertrand Vergely Norin Chai Jean-François Petit a.a. Dominique Vibrac | LA CONSCIENCE FACE AUX SCIENCES Michel Bitbol P. Thierry Magnin Emmanuel Ransford | LA CONSCIENCE DANS LE SILLAGE DE TEILHARD Diane d'Audiffret François Euvé s.j. Chantal Amouroux Hilaire Giron |
|--|---|--|

MAI 2020
www.teilhارد.fr
SAINT-LÉGER ÉDITIONS | MAI 2020 | HS 1 | 14€

Ouvrage disponible à l'Association.
Prix 14 euros / 250 pages

Spiritualité et religions

Paul Florensky (1882-1937) Théologien, mathématicien, philosophe et martyr

Le Pascal du xx^e siècle

Marina Copsidas

« **T**eilhard et Florensky sont deux pionniers d'une conception synthétique du monde...

Leur mysticisme influence leur vision du monde, opérant continuellement le passage du visible à l'invisible... Teilhard observe de préférence la matière dans son évolution, Florensky dans sa transcendance, ici et maintenant. Le premier montre le chemin qui conduit vers le point Oméga, le second dirige notre regard vers la contemplation du monde... La plus haute leçon que nous puissions retenir est la suivante : les œuvres de Teilhard de Chardin et de Pavel Florensky nous font découvrir l'amour et la présence de Dieu dans le tissu de l'Univers. » (Fabio Mantovani)¹

« De fait, Florensky fait preuve de talents scientifiques exceptionnels. Ses travaux pionniers sur les algues,

réalisés au pied levé dans les pires conditions, mais aussi son étonnante maîtrise de la physique du solide ne peuvent que susciter l'admiration. Son érudition variée qui embrasse tout ensemble mathématique, physique, biologie, philosophie et littérature, lui permet de citer Gauss et Dante avec la même aisance, en un grand souffle épique. » (Cédric Villani)²

QUI EST PAUL FLORENSKY ?

Les éloges prononcés par Fabio Mantovani et Cédric Villani nous incitent à partir à la découverte de la personnalité et de l'œuvre de Paul Florensky, contemporain de Teilhard de Chardin, un scientifique-théologien russe, mort au goulag parce qu'il était prêtre. Cet article a pour but de faire apprécier Florensky pour sa vocation, avec l'une de ses œuvres majeures : *La perspective inversée*. Les deux autres

1. F. Mantovani, Pierre Teilhard de Chardin et Pavel Florensky, Revue Choisir, Suisse, avril 2005, p. 32-36.

Traducteur Italien de nombreux ouvrages de Teilhard de Chardin.

2. C. Villani, Homme politique et mathématicien, a obtenu la médaille Fields en 2010.

œuvres marquantes, dont il avait jeté les bases dans sa jeunesse, sont : *La colonne et le fondement de la vérité* ; *Les Imaginaires en géométrie*.

Paul Florensky, appelé le Pascal du xx^e siècle³, est un inconnu. Il doit son surnom au fait qu'il était un génie en mathématiques, en physique, en sciences, tout en étant prêtre et théologien. Certains le comparent aussi à Léonard de Vinci pour son immense culture tant scientifique que philosophique, littéraire ou artistique, car dès qu'il possédait un sujet il se tournait vers d'autres horizons, tel un explorateur : « *Le Temps qui fuit vers l'extérieur érode et détruit. Mais lorsqu'on l'assimile, il nous vivifie et pousse à agir. Et dire « oui » à la Vie, c'est faire du Temps et de la Vie sa méthode. Alors les membres engourdis s'étirent, la pensée déplie ses ailes, et aidée par le souffle du Temps, elle s'envole au-dessus du vaste monde. Socrate fut le premier à se tourner consciemment vers cette méthode.* »⁴

Le 22 juin 1920, Paul Florensky, grand admirateur de la France dont il parlait parfaitement la langue, écrivait à propos dans ses souvenirs d'enfance : « **La France me semblait le sommet du raffinement et de la culture. Elle est toute d'élégance et de réserve : rien ne peut surpasser la langue française... Il est vrai que je connaissais dès mon plus jeune âge et que je pouvais réciter les yeux fermés Faust dans la**

traduction de Vrontchenko... Mais, la culture, c'était la France. »⁵

Sachant qu'on attribue à Paul Florensky un millier d'écrits, livres, essais ou articles scientifiques, philosophiques ou théologiques dont une partie seulement a été publiée⁶, il peut paraître légitimement illusoire de vouloir présenter un tel auteur dans un trop bref article.⁷

Un génie précoce

Paul Florensky est né en Azerbaïdjan en 1882 dans une famille cultivée, d'un père russe ingénieur des ponts et chaussées et d'une mère issue de la noblesse arménienne. Ses parents ne lui ont pas transmis la foi, mais un goût pour la nature, les arts et les sciences. Une enfance heureuse dans le Caucase, « *Mes parents voulaient reconstituer le paradis dans la famille* », va orienter sa personnalité vers la mystique et sa vocation pour les sciences, la nature, les arts. Dans ses mémoires écrites entre 1920 et 1924 pour ses enfants, il livre quelques clefs pour comprendre ses dons exceptionnels : « *Doué d'une mémoire presque absolue, je retenais du premier coup avec une précision presque totale tout ce qui m'attirait, en particulier les poèmes. Je pouvais réciter par cœur des heures entières les contes de Pouchkine.* »⁸ En outre, il semble déjà

3. F. Damour, Pascal au goulag, Études 2011, p. 341-350.

4. P. Florensky, Stupeur et dialectique, éd. Rivages 2012, p. 42.

5. P. Florensky, Souvenirs d'une enfance au Caucase, éd. L'Âge d'homme 2007, p. 50.

6. P. Florensky, Stupeur et dialectique, éd. Rivages 2012, introduction N. Valentini p. 7.

7. Association des Amis de Teilhard de Chardin : article en ligne plus complet.

8. P. Florensky, Souvenirs d'une enfance au Caucase, éd. L'Âge d'Homme, 2007, p. 80.

familier avec les théories des célèbres mathématiciens Joseph Fourier et Ernst Chladni; il est polyglotte et lit le latin aussi bien que le grec. Ses dons pour les mathématiques sont reconnus dès son plus jeune âge au lycée, où il reçoit la médaille d'or. Il poursuit ses études en mathématiques et en philosophie à l'Université de Moscou. Son mémoire de maîtrise porte *Sur les singularités des courbes algébriques*.

Toutefois, ce n'est pas seulement avec des capacités intellectuelles exceptionnelles, mais au prix d'une ascèse exigeante qu'il parviendra à réaliser une œuvre phénoménale à tous égards: «*D'apparence frêle et délicate, il était endurant et avait développé par un entraînement ascétique sévère une prodigieuse puissance de travail. Il avait coutume de passer les nuits au travail, pour ne se coucher que vers trois ou quatre heures du matin, et n'en gardait pas moins toute sa fraîcheur d'esprit pendant la journée; il se contentait d'une nourriture frugale.*»

En quête de transcendance

Paul Florensky n'a reçu aucune instruction religieuse de ses parents, qui l'ont toutefois fait baptiser. En 1899, à l'âge de dix-sept ans il traverse une crise spirituelle et encore adolescent il commence une correspondance avec Léon Tolstoï qui, à la cinquantaine en pleine gloire mais suicidaire, se pose la question du sens à donner à sa vie. Toutefois, leurs chemins spirituels se sépareront, car Tolstoï voudra justifier la foi par la raison, ce que Florensky critique vigoureusement: «*Mais la foi que l'on appelle "rationnelle",*

c'est-à-dire nantie des "preuves de la raison", la foi selon la formule de Tolstoï: "Je veux comprendre de façon à ce que tout élément inexplicable m'apparaisse comme une nécessité de la raison", une telle foi est une tumeur maligne, dure, pétrifiée qui croît dans le cœur et l'empêche d'accéder à Dieu.»⁹

En 1923, il livrera la clé de l'expérience mystique qu'il avait vécue quelques années auparavant: «*Je sentais le désespoir absolu m'envahir, je me sentais prisonnier à jamais, coupé du monde visible. Dans cet instant un rayon ténu, qui était peut-être une lumière invisible ou un son inaudible apporta un nom, celui de DIEU. Ce n'était encore ni une illumination ni une renaissance, mais seulement la nouvelle d'une lumière possible. Une nouvelle porteuse d'espoir et avec elle la conscience tumultueuse et soudaine que c'était ou la mort, ou le salut par ce nom et par aucun autre.*»¹⁰

Peu après la crise métaphysique de 1899, Florensky rencontre le père Isidore, starets¹¹ au célèbre monastère de la Trinité Saint Serge créé en 1345 à Sergueï Possad. Celui qu'on a pu comparer à saint Séraphin de Sarov encouragera Florensky, par son témoignage, à trouver la foi et sa vocation de prêtre; il devient son père spirituel jusqu'à sa mort en 1908. Florensky écrit aussitôt son hagiographie dans laquelle il souligne la

9. P. Florensky, *La colonne et le fondement de la Vérité*, éd. L'Âge d'Homme, 2005, p. 48.

10. P. Florensky, *Le sel de la terre*, éd. L'Âge d'homme, 2002.

11. Starets: Moine et ascète doué d'une expérience spirituelle reconnue et parfois aussi de clairvoyance.

grande humilité et l'amour du prochain qui émanaient du père Isidore: *Le sel de la terre*, titre emprunté au verset Mt 5,13.

Plus tard il déclarera que son but n'était pas tant de devenir mathématicien, mais de réaliser une synthèse entre les mondes séculier et spirituel; il voulait révéler le *mystère* caché sous les phénomènes naturels: «*Florensky considérait comme sa tâche la plus importante – non pas seulement sa tâche personnelle mais celle de son époque – une science religieuse et une religion scientifique, une sorte de synthèse de l'Église et du monde. Il s'agissait d'ouvrir la voie d'une vision future, globale du monde*»¹²

Florensky est un subtil observateur du monde politique sous le règne de Nicolas II, avant la révolution de 1917. Ce contexte politique lui avait inspiré dès la première révolution de 1905 un essai sur «Hamlet», dont il partageait la crise de conscience: «*Ne sentons-nous pas, en l'écoutant, qu'il n'y a pas de distance temporelle entre lui et nous, que c'est notre frère authentique, qui nous parle face à face? Se peut-il que nous puissions refuser à tous les Hamlet qui ont vécu et qui vivent encore, ce don unique qui est en notre pouvoir: la prière?*»¹³

En 1906 il est condamné à trois mois de prison par le régime tsariste, puis libéré, pour s'être prononcé contre la peine capitale.

En 1911, Paul Florensky est ordonné prêtre orthodoxe; un an après on

célèbre son mariage avec Anna Giatsintova, dont il aura cinq enfants. Il choisit alors de résider à Sergueï Possad, non loin du monastère, *le cœur de la Russie*. Désormais il portera toujours une soutane blanche jusqu'à sa mort, malgré les menaces des soviétiques. Ayant renoncé à la chaire de mathématiques qui lui était offerte à l'Université de Moscou en 1904, Florensky préféra suivre une formation à l'Académie de théologie de la Trinité-Saint-Serge. C'est alors qu'il a commencé sa thèse de doctorat: «*La colonne et le fondement de la vérité: un essai sur la théodicée orthodoxe en douze lettres*», son œuvre majeure de théologie et de philosophie publiée en 1914.

De 1912 à 1917, il est le rédacteur en chef de la célèbre revue le *Messageur Théologique*, qui publiera un certain nombre de ses essais, jusqu'à la révolution qui cause la disparition de la revue.

Un Scientifique, prêtre, au service de l'État bolchevique

Après la révolution de 1917, Paul Florensky décide de continuer à servir son pays la Russie, malgré les lourdes menaces qui planent désormais à l'encontre des intellectuels et des chrétiens: «*J'adhère à une vision philosophique et scientifique du monde que j'ai développée, qui contredit l'interprétation vulgaire du communisme... mais cela ne m'empêche pas de travailler honnêtement au service de L'État.*» Les autorités soviétiques, à l'initiative de Trotski, reconnaissent les capacités exceptionnelles de Florensky comme

12. P. Florensky, *Le sel de la terre*, Postface, éd. L'Âge d'homme 2002, p. 134.

13. P. Florensky, *Hamlet*, éd. Allia 2006, p. 88.

mathématicien, ingénieur ou critique d'art et sauront les utiliser jusqu'en 1933, année de son arrestation et de sa condamnation au goulag.

Dès 1918, il travaille comme secrétaire scientifique pour la Commission créée pour la sauvegarde des chefs-d'œuvre artistiques du monastère de la Trinité Saint Serge, qui sera ni détruit, ni profané mais fermé par les autorités soviétiques.

En 1920, il travaille pour le Plan d'État pour l'Électrification de la Russie, puis comme directeur de l'usine Carbolite à Moscou, qui fabrique de la bakélite. Il enseigne également les mathématiques et la physique à l'institut de Zagorsk, tout en poursuivant clandestinement son enseignement de la théologie, car l'Académie de Théologie a été fermée en 1919.

En 1921 Florensky travaille à l'Institut électrotechnique d'État, placé sous la tutelle de Trotski et contribue ainsi comme ingénieur à l'électrification de la Russie.

En 1922, il publie son œuvre majeure en sciences : *Les imaginaires en géométrie*, qui ont pour objet d'unifier les mondes physique et spirituel, en abordant la théorie de la relativité générale d'Einstein. Florensky précise dans l'introduction que les sept premiers chapitres, sur les huit de l'ouvrage, ont été rédigés alors qu'il était encore étudiant en 1902. Dès sa publication, cet ouvrage suscite de nombreuses oppositions des autorités soviétiques pour son caractère mystique et justifiera sa condamnation au goulag en 1933.

De 1925 jusqu'à son arrestation en 1933, il est directeur à l'Institut de Recherche National pour

l'Électronique et un des rédacteurs de *l'Encyclopédie technique*, à laquelle il contribue avec plus de cent articles. Au cours de toutes ces années, Florensky publie en outre de nombreux articles ou ouvrages scientifiques et dépose des brevets.

En chemin vers le martyre

Dès 1928 Paul Florensky avait été inquiété par le pouvoir communiste à l'occasion d'un attentat intervenu dans sa ville et il avait été assigné à résidence à Nijni-Novgorod pour trois ans, mais il avait pu être libéré rapidement, grâce à l'intervention de l'épouse de Maxime Gorki.

En 1933, Florensky est arrêté et condamné au goulag pour dix ans, comme « *pope-professeur aux convictions monarchistes d'extrême droite* » et pour de prétendues activités anti-soviétiques et écrits antisoviétiques ; on lui reprochait évidemment ses convictions religieuses qu'il défendait courageusement. Il ne faut pas oublier que Lénine en imposant la déchristianisation de la Russie écrivait en 1919 : « *Plus nous fusillerons de clercs, mieux ce sera.* » Sur cinquante mille évêques, prêtres ou diacres en fonction en 1917, seuls cinq cents étaient en liberté vingt ans après.¹⁴

Florensky avait pu momentanément rester à l'abri des persécutions, en raison de son immense savoir et des diverses missions d'ingénieur qu'il réalisait avec succès, si utiles pour le pouvoir communiste en place, et ce

14. P. Florensky, *Le sel de la terre*, ibidem p. 145.

bien qu'il ne renonce jamais à sa foi chrétienne et à sa vocation sacerdotale. Il aurait pu choisir l'exil quelques années auparavant, comme les philosophes Nicolas Berdaïev qui rencontrera Teilhard de Chardin¹⁵ et Serge Boulgakov ami proche de Florensky, partis en 1921 sur «Le bateau des philosophes»¹⁶ Mais, son attachement à son pays la Russie et à son œuvre étaient plus forts que la peur.

En 1934 il apprend que les services secrets se sont emparé après son arrestation de toute sa bibliothèque et de tous ses manuscrits. Florensky vivra ce drame avec une immense douleur : «*L'anéantissement du travail de toute ma vie est une punition bien plus cruelle que la mort physique.*».

En 1935 il est informé qu'il pourrait quitter la Russie pour la Tchécoslovaquie où le président voudrait l'accueillir, mais il refuse la liberté parce qu'il ne veut pas quitter ses compagnons de détresse au goulag. Il est envoyé d'abord dans le camp Svobodny, au bord du fleuve Amour, créé pour réaliser l'extension du Transsibérien, où il dirige le département de recherche scientifique du camp. Puis, il est transféré dans le plus effroyable des goulags, l'île Solovki où les condamnés souffrent du froid, de la faim et des tortures¹⁷. Cependant, il réussira à effectuer des recherches sur l'iode des algues et sur le permagel¹⁸,

et il construira une usine de fortune sur place pour son extraction. Ses souvenirs du goulag, consignés dans les nombreuses lettres qu'il réussit à envoyer à sa famille et à ses amis ont été publiés sous le titre «*Lettres de Solovki (1934-1937)*»¹⁹

En 1937, alors que le camp doit être libéré, Florensky part avec un convoi de plusieurs centaines de prisonniers vers le continent. Fusillé le 8 décembre 1937, il est enseveli dans une fosse commune dans la région de Saint-Petersbourg.

En 1958 le pouvoir soviétique reconnaîtra son crime, puisque Paul Florensky est alors réhabilité. L'arrêt de réhabilitation, retrouvé dans les archives de la Loubianka, stipule : «*L'arrestation de P. Florensky n'est fondée sur aucun élément de dossier. Les personnes qui ont participé à l'instruction du dossier ont été condamnées pour faux et usage de faux. P. Florensky fut condamné injustement en absence de preuves de sa culpabilité.*»²⁰

Dans son testament daté d'avril 1917, Paul Florensky écrivait pour ses enfants

«*Mais souvenez-vous du Seigneur et marchez devant sa Face. En disant cela, je dis tout ce que je dois vous dire... Ne cherchez pas le pouvoir, la richesse, l'influence. Tout cela n'est pas pour nous. Pour une petite part, cela viendra seul, dans la mesure du nécessaire. Mais autrement, vous trouverez la vie ennuyeuse et pénible*»²¹

15. M. Copsidas Noosphère N° 6 : Teilhard de Chardin prophète de l'œcuménisme p. 57.

16. A. Soljenitsyne, L'archipel du goulag, Fayard 2014, p. 223.

17. Idem L'extermination par le travail, p. 347-467.

18. Permagel ou permafrost : sol des régions arctiques, gelé en permanence.

19. P. Florensky, Lettres de Solovki (1934-1937), éd. L'Âge d'Homme (épuisé).

20. V. Chentalinski : *Dans les archives littéraires du KGB*, éd. R. Laffont, 1994.

21. P. Florensky, Souvenirs d'une enfance au Caucase, éd. L'Âge d'Homme, 2005, p. 273. 275.

LA PERSPECTIVE INVERSÉE

Paul Florensky a présenté en 1919, devant l'Institut de Recherche en Histoire de la Peinture et de Muséologie de Moscou un exposé qui sera publié sous le nom de *La perspective inversée*.

Partant du domaine des icônes, l'auteur constate que leur rapport à la perspective est inhabituelle et surprenante, puisqu'elle est *inversée*, en opposition formelle avec les règles traditionnelles de la peinture. La question se pose alors de savoir si cette inversion de la perspective est due à l'incompétence d'iconographes *analphabètes* ou pour un tout autre motif ?

En effet, il semble que la beauté des icônes est une antinomie explicite des règles de la perspective ; aussi, l'auteur va s'efforcer de répondre à cette question cruciale. Pour étayer son propos, Florensky cite ou se réfère à une quarantaine de grands esprits : artistes, philosophes, mathématiciens...

Il traite le sujet en deux parties : la première historique et la seconde théorique, en lien avec la géométrie euclidienne.

Sur le plan historique, Florensky convoque d'abord une ancienne civilisation, l'Égypte, pour constater que toutes les fresques ont été réalisées en totale autonomie par rapport aux contraintes de la perspective, pour quel motif ? *« L'absence de perspective directe chez les Égyptiens, comme chez les Chinois, témoigne bien plus d'une maturité précoce que d'une inexpérience juvénile ; elle témoigne d'un affranchissement de la perspective*

*et de son pouvoir caractérisé par le subjectivisme et l'illusionnisme, au nom d'une objectivité religieuse et d'une métaphysique transcendant l'individu. »*²²

On peut augurer que les Égyptiens, capables de construire les pyramides, avaient nécessairement des notions de mathématiques et de géométrie. L'auteur nous apprend que c'est à Anaxagore²³, que Vitruve²⁴ attribue l'invention de la perspective utilisée alors pour créer l'illusion avec les décors du théâtre antique d'Eschyle. Anaxagore, un philosophe présocratique, fut le premier à introduire la notion de « *noûs* » ou Esprit.

Florensky dénonce cet artifice de la perspective comme une tromperie, puisque son origine se fonde sur le théâtre, privé du sens de la Réalité ! Puis, il prend pour exemple les fresques de Pompéi, héritage du « *monde baroque parvenu à Rome depuis Alexandrie* », peintures qu'il considère tout à la fois comme sophistiquées et stériles, parce qu'elles ne sont que pures illusions. Florensky en conclut que la perspective ne serait pas l'apanage d'un art pur, mais elle serait du ressort des arts décoratifs.

Florensky reconnaît la supériorité de l'art du Moyen Âge, si décrié ensuite par les thuriféraires inconditionnels

22. P. Florensky, *La perspective inversée*, éd. Allia, 2013, p. 17.

23. Anaxagore (500-428 av. J.-C.) Philosophe présocratique grec enseignait la physique, la géométrie, l'astronomie.

24. Vitruve, architecte Romain, 1^{er} siècle av. J.-C., a écrit « *De Architectura* » somme des connaissances sur les techniques de construction de l'Antiquité classique.

de la Renaissance, la nouvelle civilisation européenne dont il critique le caractère chimérique. Il dénonce l'influence des historiens qui ont inventé « *des épouvantails, propres à nous rendre le Moyen Âge épouvantable* ». À la passion de l'homme du Moyen Âge pour la Réalité, il oppose l'illusionnisme et le subjectivisme de l'homme nouveau de la Renaissance :

« *Au Moyen Âge, coule le fleuve riche et puissant de la vraie culture, avec sa propre science, son propre art, ses propres structures étatiques, et qui plus est continue à la vérité de l'Antiquité...*

La passion de l'homme antique comme celle de l'homme du Moyen Âge, c'est l'accueil, l'acceptation reconnaissante et l'affirmation de toute la Réalité comme un bien... ce qui l'amène à être profondément Réaliste et à avoir les pieds sur terre. »²⁵

Ainsi, dans la peinture du Moyen Âge les transgressions à la perspective apparaissent comme une méthode traditionnelle puisque l'on constate que « *les lignes parallèles divergent en fuyant vers l'horizon* ». Florensky considère, comme beaucoup d'autres, que Giotto est le père de la peinture moderne ; il lui attribue un génie joyeux et une forme d'épicurisme, à l'opposé de la personnalité de son ami Dante : « *Là où Dante est rempli d'une sainte fureur, Giotto ricane et blâme, non pas les transgressions de l'idéal, mais l'idéal lui-même.* »²⁶

L'auteur regrette que « *le caractère absolu du théocentrisme* » ait été corrompu et que la théurgie ait donné naissance à un art de l'illusion ; ainsi, l'action divine est remplacée par le théâtre !

« *À mesure que se sécularise la vision du monde propre au Moyen Âge, les actes religieux dégèrent sous la forme semi-théâtrale des « Mystères » et les icônes deviennent de la peinture religieuse, où le sujet religieux sert de plus en plus de prétexte à représenter des corps et des paysages.* »²⁷

Sur le plan scientifique, Florensky cite les noms d'une dizaine d'éminents mathématiciens qui se sont intéressés au développement théorique de la perspective et à la géométrie prospective ; parmi ceux-ci il cite trois Français : Jean-Henri Lambert, Michel Chasles, Jean-Victor Poncelet. Dans la suite de son exposé sur la peinture Florensky présente et analyse, toujours en référence à la perspective, douze tableaux parmi ceux des peintres de la Renaissance les plus célèbres, citant tour à tour Giotto, Léonard de Vinci, Raphaël, Michel Ange, le Greco, Tintoret ou Véronèse. Il étudie aussi quatre gravures de Dürer, car celui-ci se serait « *précipité à Bologne en 1506 pour apprendre l'art secret de la perspective.* ». Sur les seize œuvres décrites et commentées par l'auteur, nous n'en retiendrons que deux : la Cène de Léonard de Vinci et le Jugement de Michel Ange dans la chapelle Sixtine.

25. P. Florensky, *ibidem* p. 29, 30.

26. P. Florensky, *La perspective inversée*, éd. Allia, 2013, p. 34.

27. *Ibidem* p. 39.

Selon Florensky, Léonard de Vinci est un parfait perspectiviste car il réussit dans la Cène à effacer la frontière entre le monde évangélique et le monde familial, ce qui amène à contempler le tableau plutôt avec curiosité et indifférence qu'avec vénération et piété. Mais, en ce qui concerne Michel-Ange, P. Florensky se montre très élogieux car il lui reconnaît le talent de mettre en pratique la perspective inversée, c'est-à-dire que plus l'objet est loin, plus il est représenté de grande taille et paraît plus proche et inversement : « *Michel Ange a vécu à l'époque baroque, et pourtant il appartenait à la fois au passé et à l'avenir du Moyen Âge.* »²⁸

Pour les prémisses théoriques, c'est-à-dire les mathématiques, la géométrie et l'optique qu'il applique au service de la représentation, Florensky se réfère aux travaux de scientifiques célèbres.

Il cite Ernst Mach physicien et philosophe, connu pour ses travaux sur la psychologie de la perception et sur la vitesse supersonique, ainsi que Georg Cantor célèbre mathématicien qui a créé la théorie des ensembles. Ses nombreuses références philosophiques et scientifiques l'amènent à une conclusion qui peut surprendre mais qui appelle néanmoins à la réflexion et au débat :

« *Le peintre perspectiviste croit que les rayons qui vont en faisceau de l'œil au contour de l'objet sont rectilignes, une idée qui remonte à la conception*

28. Ibidem p. 51.

antique selon laquelle la lumière va non pas de l'objet à l'œil, mais de l'œil à l'objet. Il croit également que la règle à mesurer est immuable, quels que soient les déplacements et les manipulations qu'on lui impose. Bref, il croit à une ordonnance euclidienne du monde et à une perception kantienne de ce monde. »²⁹

En guise d'épilogue sur la *Perspective inversée*, nous retiendrons le point de vue du traducteur de l'ouvrage, Olivier Kachler, Directeur du Collège Universitaire Français de Moscou :

« *L'idée selon laquelle la supériorité artistique des icônes conduit Florensky à reconsidérer toute la peinture comme une dynamique de forces plus qu'un jeu de formes, constitue sans doute l'aspect le plus moderne de sa pensée. C'est ce point de vue qui rattache Florensky à son époque et constitue tout l'intérêt de le relire aujourd'hui. Rompre avec la mimesis platonicienne a de toute évidence constitué le programme même, théorique autant que pratique, de l'avant garde russe...*

*La modernité critique de Florensky revient finalement à penser comment l'art ouvre la porte à l'inconnu qu'il invente. Toute l'aventure de sa liberté se tient là : « Mais c'est alors que s'ouvre la peinture considérée en principe, comme un champ illimité des possibles. »*³⁰

Philippe Sers, philosophe et spécialiste de l'art, a consacré un ouvrage à

29. P. Florensky, *La perspective inversée*, éd. L'Âge d'Homme 1992, p. 111.

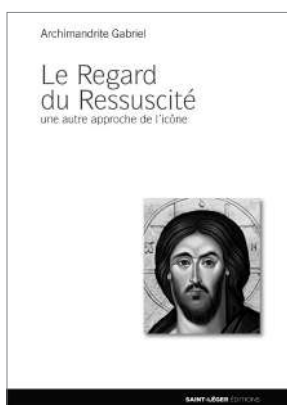
30. Conclusion de O. Kachler : *Modernité de l'icône*, p. 95. 101.

l'icône. Il dissocie comme Florensky un art de la transcendance d'un art de la délectation, apparu après le Moyen Âge :

« C'est ce sens de délectation par l'image qui va dominer la pensée durant des générations et conduire à un hédonisme du visuel dont les artistes de l'avant-garde radicale du xx^e siècle ont dénoncé les ravages... Le champ de la représentation est donc naturellement celui de la transcendance. La représentation de la transcendance possède le caractère kénotique de l'absolu qui se soumet à mon jugement. Elle est donc le plus grand défi qui puisse être offert au concept. »³¹

Pierre Soulages, artiste contemporain centenaire célèbre, donne le mot de la fin :

« En art, tout est métaphysique, c'est-à-dire au-delà de la physique. Même dans les arts de distraction, il y a quelque chose d'important qui touche à plus loin que le jeu. »³²



31. P. Sers, Icônes et saintes images, éd. Les Belles Lettres 2002, p. 11. 272.

32. P. Soulages, La Croix N° 41 577, 07/12/2019.

CONCLUSION

« De tous mes contemporains qu'il m'a été donné de rencontrer au cours de ma longue vie, c'est lui le plus grand, et c'est le plus grand crime qu'ont commis ceux qui ont levé la main contre lui et qui l'ont condamné à pire que l'exécution : la torture d'un long exil et la mort lente. Il s'en est allé rayonnant de l'auréole du martyr, et plus encore, de confesseur du nom du Christ dans la persécution contre le Christ... »

C'est pourquoi cette mort est aussi le triomphe spirituel de ceux dont le visionnaire de l'Apocalypse dit : « Heureux dès à présent ceux qui sont morts dans le Seigneur ! Oui, dit l'Esprit, qu'ils reposent de leurs labeurs, car leurs œuvres les suivent (Ap 14,13) »³³



https://www.teilhard.fr/spiritualites_et_religions

À lire

Le Regard du Ressuscité

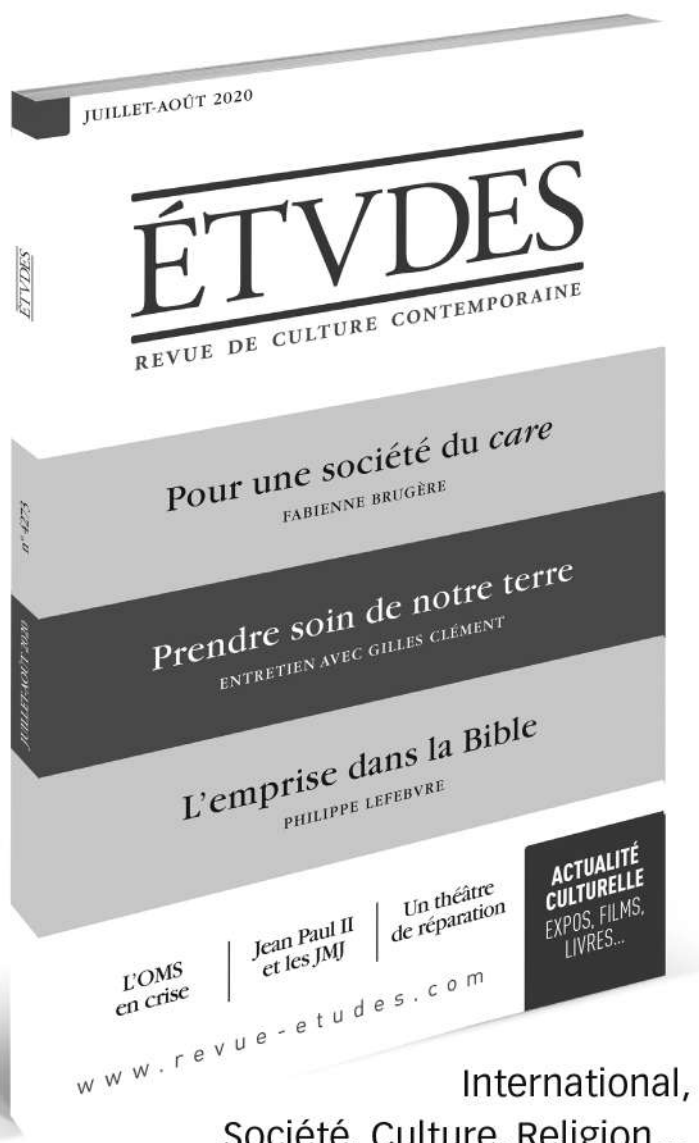
33. S. Boulgakov, La perspective inversée, éd. L'Age d'Homme 1992, p. 20.

DÉCOUVREZ LA REVUE

ÉTUVDES

REVUE DE CULTURE CONTEMPORAINE

Revue mensuelle
fondée en 1856
par les Jésuites
et dont l'audience
et l'influence
dépassent largement
les cercles
catholiques,
ÉTUDES mérite
d'être connue plus
que de nom !



International,
Société, Culture, Religion...
Les grands sujets d'aujourd'hui
et de demain sont chaque mois dans **ÉTUDES**

Retrouvez-nous en librairie ou sur www.revue-etudes.com



Abonnez-vous sur le site en scannant ce QrCode
www.revue-etudes.com/s-abonner ou par courrier
à *Études* – 14, rue d'Assas – 75006 Paris – Tél. : 01 44 39 48 04

Comment le christianisme est sorti du judaïsme

Maxime Pouvelle

Docteur en médecine, Diplômé de Sciences-Po

Dans son livre *Le Phénomène humain*, Pierre Teilhard de Chardin s'efforce de comprendre l'évolution de l'Univers et tire de son observation deux lois empiriques à caractère général. La première concerne l'évolution de la matière et de la vie, conçue comme un processus continu de complexification à la fois croissante et buissonnante. La complexification donne son orientation ultime à l'évolution; l'aspect buissonnant renvoie au contraire à un processus explorant toutes les voies offertes par l'environnement. Cette première loi se prolonge par une seconde liant cette complexité croissante à l'apparition de psychismes de plus en plus riches, eux-mêmes porteurs de conscience.

Pour Teilhard, ces deux grandes lois ne concernent pas seulement la matière inerte et les systèmes vivants; ils s'appliquent aussi à l'humain, à la pensée, aux sociétés humaines et à la culture. Le phénomène religieux fait donc partie de ce processus évolutif et on doit pouvoir lui appliquer, au moins analogiquement, les concepts de *phylum*, embranchement, bifurcation, complexité, etc. transposés de l'observation du vivant.

Notons que saint Paul lui-même, dans sa lettre aux Romains, n'a pas

hésité à utiliser cette métaphore, parlant de la greffe du rameau chrétien sur l'olivier franc du Judaïsme¹. Il souhaitait ainsi faire comprendre aux nouveaux convertis venus du paganisme l'importance du peuple juif dans l'histoire du salut, peuple précurseur de la révélation chrétienne. L'alliance de Dieu avec le peuple juif restait donc pour lui toujours valable et était même le modèle pour les chrétiens. Simplement, cette alliance conclue initialement au bénéfice des seuls juifs avait pour vocation, comme l'annonçait déjà le prophète Isaïe, de s'appliquer aussi aux nations païennes,

Alors que les circonstances historiques de la séparation entre le christianisme et le judaïsme au cours du 1^{er} siècle sont peu ou mal connues aujourd'hui chez les croyants juifs et chrétiens, il est important de rappeler ce qui s'est joué il y a 2000 ans. Par ce retour aux sources, on peut espérer une meilleure analyse de leur divergence et favoriser ainsi le

1. Rm 11, 24 : *Si toi, en effet, retranché de l'olivier sauvage auquel tu appartenais par nature, tu as été, contrairement à la nature, greffé sur l'olivier franc, combien plus ceux-ci seront-ils greffés sur leur propre olivier auquel ils appartiennent par nature.*

rapprochement déjà engagé entre ces deux traditions religieuses. En mettant en évidence le rôle complexe de l'environnement géopolitique sur les courants religieux, ceci sans nier l'importance de l'aspect théologique, cette recherche permet également de montrer la fécondité de l'approche teilhardienne concernant la transposition analogique des concepts entre les sciences.

LE CONTEXTE DE DÉPART

Avant d'entrer dans l'analyse détaillée du processus par lequel le christianisme se détacha de sa matrice juive, il est nécessaire de rappeler brièvement ce qu'était ce judaïsme au début du premier siècle de notre ère. D'où venait-il et sous quelles formes se présentait-il ? En Judée et Samarie d'abord, le territoire qui l'avait vu naître et restait avec Jérusalem son berceau historique. Mais aussi dans les autres provinces de l'Empire romain où existaient de nombreuses et florissantes communautés juives.

L'histoire commence à Sumer a pu écrire l'historien américain Samuel Kramer², Sumer où fut inventée l'écriture (vers 3500 ans avant J.-C.), où apparaissent les premières cités-États (vers 3000 ans avant J.-C.), où fut promulgué le premier code de lois de l'Humanité (code d'Hammourabi vers 1790 avant J.-C.). C'est vers cette même époque, si l'on en croit l'histoire d'Abraham telle que racontée dans la Bible, que des éleveurs nomades partis

2. SAMUEL KRAMER, *L'histoire commence à Sumer*, Flammarion 1994.

de la région de Sumer et riches des connaissances et des techniques déjà acquises dans cette région du monde, seraient venus planter leurs tentes en terre de Canaan (terre actuelle d'Israël et de Palestine). Ils deviendront les Hébreux, premiers ancêtres des israélites. Quelques siècles plus tard, des groupes d'Hébreux installés en Égypte quitteront ce pays vers 1200 avant J.-C. (la tentative avortée de réforme religieuse en faveur d'un Dieu unique du pharaon Aménophis IV est sans doute encore dans les mémoires) pour retourner vers l'Orient. Un de ces groupes, sous la conduite de Moïse et Aaron selon la Bible, s'installera sur la terre de Canaan se mélangeant peu à peu aux populations locales en y diffusant ses croyances. De ce brassage culturel et social résultera, au final, la formation du peuple d'Israël.

Ce peuple va alors profiter d'un affaiblissement temporaire de la Mésopotamie et de l'Égypte pour établir, vers 1000 avant J.-C., un royaume autour de Jérusalem. Selon la Bible, ce sera l'œuvre du roi David puis de son fils Salomon. Israël atteint alors sa plus grande extension territoriale et son rayonnement est au zénith. Mais très vite les choses vont se gâter car les israélites ne s'entendent pas entre eux et le royaume se divise en deux parties. Au nord la part la plus riche, le royaume d'Israël dont la capitale est Samarie ; au sud le petit royaume de Juda qui conserve Jérusalem pour capitale. Dans le même temps, les puissances assyrienne puis babylonienne se reconstituent. Les défaites s'accumulent : le royaume de Samarie disparaît en 722 avant J.-C. sous les

coups des Assyriens de Sargon II ; quant à celui de Juda, il est envahi en 587 avant J.-C. par les Babyloniens de Nabuchodonosor II. Jérusalem est détruite et toute l'élite juive est déportée à Babylone.

Les juifs y resteront 50 ans et seront libérés à l'occasion de l'apparition en Orient d'une nouvelle puissance, l'Empire perse, qui sous la conduite de Cyrus le Grand conquiert la Mésopotamie, l'Iran actuel en allant même jusqu'aux berges de l'Indus, la côte orientale de la Méditerranée, puis l'Égypte en remontant jusqu'au Soudan actuel. Par un décret de Cyrus en 538 avant J.-C., les juifs recouvrent alors leur liberté religieuse et obtiennent le droit de retour dans la province de Judée pour reconstruire Jérusalem et le Temple. C'est ce que vont faire un certain nombre d'entre eux, la fraction la plus religieuse, qui sous la direction de scribes et de grands prêtres va construire le second temple finalement inauguré en 515 avant J.-C. Mais le contact avec les populations israélites restées dans la province de Judée au moment de l'exil sera difficile. Et, les voisins Samaritains vont essayer d'empêcher la reconstruction du Temple ce qui va favoriser l'animosité entre juifs et samaritains. D'autres exilés juifs au contraire, qui se sont accommodés de la captivité à Babylone ou à Ninive, y resteront, devenant même des collaborateurs zélés des souverains perses ; ils fonderont de florissantes communautés juives dans tout l'empire, depuis la Sogdiane (Ouzbékistan actuel) jusqu'en haute Égypte. Mais la terre d'Israël est devenue une petite province de l'immense Empire perse, lequel va durer plus de deux siècles.

En 333 avant J.-C., un conquérant génial venu de l'Ouest, Alexandre le Grand, défait l'Empire perse. Ancien élève d'Aristote et représentant d'une nouvelle et grande civilisation apparue en Grèce, Alexandre va la répandre dans tout le Moyen-Orient. À sa mort en 323 avant J.-C., ses généraux partagent son empire en trois parties : la Macédoine et la Grèce au nord-ouest ; l'empire séleucide à l'est (Perse, Mésopotamie, Syrie) ; l'empire lagide au sud-ouest (Égypte, Méditerranée orientale). D'abord sous contrôle lagide dont les souverains (les Ptolémée) se montrent tolérants, la province de Judée passe en 200 avant J.-C. sous contrôle séleucide dont les souverains, en particulier Antiochus IV (175-164 avant J.-C.), veulent à toute force helléniser le pays et surtout s'appropriier les richesses du Temple de Jérusalem. Cette politique va se heurter à l'opposition des grands prêtres du Temple et aux juifs pieux et rigoristes (*hassidim*) et déclencher en 167 avant J.-C. la révolte de Mattathias et de ses fils racontée dans les deux premiers livres des Macchabées de la Bible. Ces derniers, vainqueurs des Séleucides, vont créer à partir de Jérusalem et du territoire de la Judée, un embryon d'État juif en faisant alliance en 161 avant J.-C. avec les Romains, nouvelle puissance impériale dont l'étoile vient de se lever en Europe. Les descendants de Mattathias fondent une nouvelle dynastie, celle des Asmonéens, dans laquelle le prince cumule les fonctions sacerdotales de grand prêtre du Temple de Jérusalem avec les fonctions politiques de roi du royaume asmonéen dont les frontières retrouvent peu à peu celles

du royaume de David. Pendant près d'un siècle, les juifs réussissent ainsi à retrouver une indépendance politique, à se donner les instruments de la souveraineté en battant monnaie, à développer une économie florissante participant aux échanges internationaux. Cette situation reste cependant très fragile car liée à l'affaiblissement ininterrompu des empires séleucide et lagide alors que monte à l'horizon la puissance romaine qui se verrait bien prendre la succession d'Alexandre le Grand. De plus, la dynastie asmonéenne est en permanence perturbée par des querelles de famille; elle finit par tomber dans un nationalisme étroit et se coupe de la frange religieuse du peuple qui avait été à l'origine de sa victoire.

En 63 avant J.-C., le général romain Pompée est appelé pour arbitrer une querelle de succession dans la dynastie asmonéenne; il en profite pour prendre le contrôle du royaume juif qui sera par la suite rattaché à la province romaine de Syrie. Les Romains favorisent ensuite les Nabatéens et les Iduméens (situés au sud du territoire d'Israël) qui sont leurs alliés au cours de cette colonisation. C'est donc à l'Iduméen Hérode que le Sénat romain va confier en 40 avant J.-C. la monarchie sur Israël devenu un protectorat de Rome. Toutefois, ce n'est qu'en 37 avant J.-C. qu'Hérode le Grand pourra prendre possession de son royaume toujours en proie à des troubles dynastiques et religieux. Il régnera alors jusqu'en - 4 avant J.-C., se révélant un roi constructeur, agrandissant et embellissant Jérusalem et le Temple, implantant de nouvelles villes et forteresses, mais détesté

des juifs qui le considéreront toujours comme un usurpateur étranger.

À l'aube de l'ère chrétienne, l'Empire romain se présente comme un immense territoire entourant la mer Méditerranée, territoire déjà largement unifié par l'empereur Auguste (29 avant J.-C. à 14 après J.-C.) à l'issue d'une interminable guerre civile faisant suite à l'assassinat de Jules César (en 44 avant J.-C.). Cet empire a alors presque atteint la dimension qui restera la sienne durant plusieurs siècles; mais sa composition territoriale est encore disparate car juxtaposant des provinces gouvernées par un préfet (ou un procureur) avec des protectorats gouvernés par un souverain disposant de l'agrément de Rome.

Ainsi, à la mort d'Hérode le Grand, son royaume est éclaté entre trois tétrarchies. Deux d'entre elles seront confiées à des descendants d'Hérode: Hérode Antipas³ (4 avant J.-C. à 39 après J.-C.) pour ce qui concerne la Galilée, Hérode Philippe (4 avant J.-C. à 34 après J.-C.) pour toute la région nord. En ce qui concerne les provinces de Judée et de Samarie, les plus turbulentes car sensibles au nationalisme juif, elles seront mises par Rome sous administration directe par la désignation d'un gouverneur, excepté au cours d'une brève période de trois ans (de 41 à 44 après J.-C.) où Rome mettra en place un monarque, Agrippa I^{er} petit-fils d'Hérode. Celui-ci mourra prématurément et sera théoriquement remplacé par son fils,

3. Hérode Antipas est cité dans les Évangiles pour avoir fait exécuter Jean Baptiste puis interrogé le Christ au moment de la Passion.

Agrippa II, auquel les Romains refuseront de confier les mêmes pouvoirs. De l'an 6 à 70 (où Jérusalem est détruit par les soldats de Titus), une douzaine de gouverneurs se succéderont à Jérusalem; de 26 à 36, il s'appellera Ponce Pilate.

Les Romains toutefois, pour maintenir la paix à Jérusalem et en Judée-Samarie, ne touchent pas au Temple de Jérusalem et au pouvoir religieux des grands prêtres. Ces derniers, en relation avec le pouvoir romain, participent même au maintien de l'ordre avec une troupe qu'ils commandent. Ils collectent les impôts pour l'occupant. Ils jouent un rôle important dans le gouvernement de la province à travers le Sanhédrin, une assemblée législative (environ 70 personnes) qui valide la loi juive et un tribunal qui juge au nom de cette loi, sans toutefois pouvoir condamner à la peine de mort (décision réservée au gouverneur romain). Enfin, ces grands prêtres dirigent le Temple de Jérusalem où ont lieu les sacrifices d'animaux et les offrandes, accompagnés pour cela d'une importante fonction de change et de banque. Disposant du monopole de l'abattage des animaux, le Temple est devenu une énorme puissance économique faisant la richesse des prêtres et surtout des grands prêtres.

Cette province de Judée sous occupation romaine est une véritable poudrière. Sa population est à la fois composite et divisée. Dans les nouvelles zones urbaines, par exemple à Césarée ou à Tibériade, l'hellénisation est très avancée; on parle grec et le mode de vie à la grecque s'impose parmi les élites. Les pratiques juives tombent peu à peu en désuétude dans

une partie du peuple. Dans la Samarie (actuelle Cisjordanie), il subsiste une population irrédentiste qui pratique un judaïsme d'avant l'Exil, tolérant vis-à-vis des pratiques païennes et qui supporte mal les leçons des rigoristes juifs revenus de Babylone. Aussi, juifs et samaritains se détestent-ils cordialement. Enfin, les juifs eux-mêmes sont divisés en de multiples sectes et courants. Passons-les brièvement en revue:

- les **sadducéens**, prêtres officiels du Temple de Jérusalem qui bénéficient de son énorme puissance économique. D'un savoir religieux limité, ils sont attachés aux pratiques du culte et au maintien formel des obligations de la loi juive. Et surtout, ils collaborent avec les Romains. Le grand prêtre est issu de leur rang.
- les **pharisiens** avec parmi eux de nombreux scribes, véritables lettrés du judaïsme, épris de rigueur morale et désireux d'appliquer intégralement la Loi. Ils ont beaucoup contribué au renouveau de la foi juive à travers le culte synagogal (la lecture de la Bible dans les synagogues de village) par opposition à la pratique des sacrifices au Temple de Jérusalem.
- les **esséniens**⁴, en rupture avec les sadducéens et les pharisiens. Très rigoristes, ils se sont exilés au désert à Qumran (près de la mer Morte) et vivent dans des monastères d'hommes et de femmes pratiquant le célibat.

4. Flavius Josèphe (37-100), Philon d'Alexandrie (12-v54) et Pline l'ancien citent le courant essénien avec des noms différents.

- les **zélotes** avec parmi eux une branche ultra-violente, les **sicaïres**. Ils attendent un messie politique, libérateur d'Israël contre l'occupant romain et restaurateur de la royauté davidique.
- les **baptistes** enfin, derniers apparus au temps de Jésus. Ils critiquent le formalisme des pharisiens, s'adressent au petit peuple et appellent à une conversion du cœur dont la purification par l'eau du baptême est le symbole. Ils attendent l'arrivée imminente du messie qui est pour eux synonyme de la fin des temps et du jugement de Dieu. C'est parmi eux que se recruteront surtout les disciples de Jésus appelés par la suite **judéo-chrétiens** par les historiens⁵.

Il reste à signaler enfin que dans la seconde moitié du 1^{er} siècle, se déclenche une terrible guerre d'indépendance menée par les zélotes contre l'occupant romain. Elle est racontée par l'historien juif Flavius Josèphe, se déroule de 66 à 74 et se termine par la prise par les Romains de la forteresse de Massada où se suicident les derniers combattants juifs. En 135 enfin, se déclenche sous la direction de Bar-Kokhba une nouvelle révolte qui verra l'écrasement des juifs par Titus, avec la destruction de Jérusalem et de son Temple, puis la dispersion de tous les juifs de Palestine dans le reste de l'Empire romain avec interdiction de

5. Ils sont cités dans les évangiles comme nazôréens par les autorités religieuses et romaines de l'époque: Jn 19,19 (*Jésus le Nazôréen*); Mt 2, 23 (*Il sera appelé le Nazôréen*); Actes 24, 5 (*un chef de file de la secte des Nazôréens*).

venir se réinstaller dans leur pays d'origine.

LES DIX ÉTAPES DE LA SÉPARATION ENTRE JUIFS ET CHRÉTIENS

Le processus de sortie du christianisme de sa matrice juive va s'échelonner sur un siècle et peut être schématisé en dix étapes⁶.

1. De 27 à 30 pendant la vie publique de Jésus: des débats entre courants du judaïsme n'excluant pas une lutte de pouvoir politique

Les causes de l'arrestation de Jésus sont discutées, mais la cause la plus probable est un conflit entre Jésus et les autorités religieuses, notamment les grands prêtres. Ce conflit est raconté dans les évangiles à travers quelques points marquants: Jésus a prononcé des paroles sur la destruction du Temple (Mc 14, 58; Jn 2, 19); il a provoqué des désordres dans l'enceinte de ce même Temple (Jn 2, 15-16; Mt 21, 12); il a donc menacé le pouvoir des grands prêtres. Si Jésus est le « Mashia'h » ou Messie, il est alors non seulement Prophète, mais aussi Roi d'un Royaume davidique qui doit être restauré. Il est clair que le personnage de Jésus ainsi présenté pouvait inquiéter le pouvoir des grands prêtres et menacer l'ordre public pour le procurateur romain.

L'instruction du procès est faite par quelques grands prêtres (Jn 2,19;

6. POUVELLE M., *L'Histoire: obstacle ou enrichissement pour la foi*, p. 108-127 et p. 130-277, Ouvrage à paraître.

Jn 10, 33; Jn 10, 24), mais seules les autorités romaines (c'est-à-dire Ponce Pilate) sont habilitées à condamner à mort Jésus. C'est donc Pilate qui prononce la condamnation à mort, mais sur demande et instruction des grands Prêtres. Le peuple juif n'a donc joué aucun rôle dans cette condamnation, fondée sur des raisons principalement politiques de maintien de la paix romaine et du pouvoir sadducéen. Les autorités d'occupation et les autorités locales jouent entre elles un jeu complexe de relations avec d'un côté le maintien de l'ordre public et la collecte de l'impôt, et de l'autre le pouvoir sur le peuple et la conservation d'une autonomie religieuse. À côté de cette situation politique compliquée, il existait certes des différends théologiques entre Jésus et certains pharisiens, mais ces divergences ne sont pas en lien avec sa condamnation. Jésus était un Rabbi juif⁷ qui suivait la loi juive du I^{er} siècle et qui débattait avec d'autres Rabbis⁸.

2. De 30 à 41, après la mort de Jésus, une phase de relative tolérance des autorités religieuses existe vis-à-vis des judéo-chrétiens, mais l'exil des hellénistes ou judéo-chrétiens de culture grecque témoigne des tensions avec ces mêmes autorités

Pour valider cette hypothèse, constatons que le courant nazôréen (ou

judéo-chrétien) ne quitte ni Jérusalem, ni la Judée après la mort de Jésus (Ac 2, 42-47). Il se développe au contraire en nombre et ses membres continuent à fréquenter le Temple et les synagogues. Le différend avec les autorités juives réapparaît lors de la condamnation d'Étienne vers 34 ou 36 (Ac 6); Étienne, un juif de culture grecque croyant au Messie Jésus et qui est accusé de blasphème contre la loi (Ac 6, 11). Son meurtre entraîne le départ des « hellénistes » (Ac 8, 1) de Jérusalem vers la Samarie, la Galilée puis Antioche (vers 37) où ils prendront le nom de « chrétiens » vers 44 (Ac 11, 26). Les judéo-chrétiens de tradition hébraïque en revanche restent à Jérusalem, essayant d'évangéliser les autres courants du judaïsme. La synagogue est alors un des lieux de rencontre et de discussion pour cela. Toutefois, la conversion à Jésus-Christ ne touchera qu'un nombre limité de ces juifs.

3. De 41 à 44, l'arrivée d'un nouveau roi amène le retour d'un judaïsme plus nationaliste

À la fin de cette période de calme relatif, Hérode Agrippa I^{er} devient roi de Judée avec tous les pouvoirs reçus de l'autorité romaine. Il avait été éduqué à Rome où il était devenu ami de Claude qui allait remplacer l'empereur Caligula en 41 et où il se passionna pour la spiritualité juive. En venant à Jérusalem, il a la volonté de redonner une place au judaïsme sadducéen. À partir de sa mort prématurée en 44, son fils Agrippa II va devenir roi de Judée, mais les Romains ne vont pas

7. Meier J. P.: « Un certain juif Jésus, les données de l'Histoire », édition du Cerf 2004-2009, Tome I à IV.

8. Rabbin P. Haddad, « Quand Jésus parlait à Israël, une lecture juive de paraboles de Jésus », p. 10-11, et p. 21, 2011, Copy Média.

lui donner les mêmes pouvoirs qu'à son père.

4. Une première étape de divergence théologique entre judaïsme et christianisme : l'Assemblée de Jérusalem (48-58)

Quelques années après l'arrivée de ce nouveau roi, le christianisme va connaître une étape interne majeure de développement. L'Église de Jérusalem va avoir à se prononcer sur les conditions de son expansion à la suite des voyages d'évangélisation de saint Paul en Syrie et en Grèce. Pour certains historiens⁹, cette assemblée semble s'être déroulée dans le temps au cours de plusieurs réunions. Le texte des Actes des apôtres en présente une synthèse plutôt d'ordre théologique qu'historique. Il distingue deux sessions, une en 48-49 (Ac 15, 1-12) et une autre en 52-58 (Ac 15, 13-21).

L'Assemblée va prendre deux décisions importantes :

- il acte l'élargissement de l'évangélisation au-delà des seuls juifs : « Pierre et Jacques s'occuperont des circoncis, et Paul des incirconcis ».
- les incirconcis ou païens n'auront pas la nécessité de se convertir au judaïsme pour devenir chrétiens.

En 58 Jacques, le frère de Jésus, prend la tête de l'Église majoritairement judéo-chrétienne de Jérusalem.

5. Une situation politique tendue entre Rome et la Judée (58-62) va mettre sous tension le judéo-christianisme en regard des autres courants du judaïsme et conduire à l'exil une partie des judéo-chrétiens

En parallèle à cette évolution théologique interne du christianisme naissant, des tensions politiques fortes émergent entre l'occupant romain et les nationalistes juifs. Les judéo-chrétiens sont écartelés entre leurs liens avec leurs frères juifs et ceux avec leurs frères chrétiens d'origine païenne. Ils sont sommés de choisir leur camp. La froideur de Jacques vis-à-vis de Paul lors de son retour à Jérusalem est le reflet du souci de Jacques de protéger sa communauté de judéo-chrétiens. La pression sur ceux-ci va donc monter de plus en plus au cours des années.

Par un coup de force en l'absence du procureur Romain, Agrippa II destitue le grand prêtre Joseph Qabi ben Simon et nomme un nouveau grand prêtre Hannan ben Hannan. En 62, ce nouveau grand prêtre fait lapider Jacques pour des raisons historiquement non clairement identifiées, mais probablement liées au fait qu'il jugeait la communauté judéo-chrétienne trop proche des Romains. Une partie de la communauté judéo-chrétienne part pour Pella¹⁰ (Transjordanie), une autre partie reste en Judée, en Galilée et en Samarie. Les judéo-chrétiens de

9. DU BUIT P.M., GEOLTRAIN P., *Aux origines du christianisme*, le Concile de Jérusalem, p. 287 folio histoire.

10. MIMOUNI S. C., *Conférence de M. S. C. Mimouni*. In : École pratique des hautes études, Section des sciences religieuses. Annuaire. Tome 105, 1996-1997, p. 328.

l'Église de Jérusalem perdent alors leur rôle de référent pour le christianisme. Les pagano-chrétiens et la théologie paulinienne commencent à occuper la place centrale.

6. Le centre du christianisme se déplace vers les pagano-chrétiens en dehors de la Judée et en dehors de la loi juive

Les nationalistes juifs (les zélotes et les sicaires) vont déclencher la guerre des juifs qui va durer 8 ans (66-74). Cette guerre va débuter en 66 par une révolte liée à un incident religieux devant une synagogue de Césarée. Puis, cette situation insurrectionnelle va gagner la Judée et notamment Jérusalem d'où les insurgés vont chasser les troupes romaines. La révolte va devenir une guerre d'indépendance. L'Empire ne pourra reconquérir ces territoires que quelques années plus tard. Ce n'est qu'en 70 que Titus, fils de l'empereur Vespasien, va écraser la rébellion en détruisant une partie de la ville de Jérusalem, et en particulier le Temple. La destruction de ce centre du judaïsme entraîne la disparition du courant sadducéen et va profondément transformer le judaïsme. Cette guerre à la fois entre juifs et contre l'occupant romain ne se terminera qu'à Massada en 74. Là sur un piton rocheux près de la mer morte, les derniers insurgés mourront plutôt que de se rendre à la légion romaine. Le déclenchement de la guerre des juifs va amener des tensions dans l'ensemble de l'Empire et notamment dans les communautés juive

et chrétienne de Rome. Devant des risques de répression, cette dernière va rédiger l'évangile de Marc (avant 70). Était-ce pour assurer la pérennité de la parole de Jésus ou pour montrer sa distinction d'avec les juifs ?

7. Après la destruction du Temple en 70, le judaïsme va être profondément bouleversé

Les courants sadducéens et esséniens vont disparaître. Le volet rituel des offrandes et des sacrifices au Temple va s'arrêter au profit de l'étude de la Torah. Réfugié à Yabné (ou Yavné) avant 70, Yohanan ben Zakkai fondera une yeshiva qui sera la source de ce renouveau. Le judaïsme va devenir rabbinique dans la ligne du courant pharisien. Ces pharisiens vont devenir majoritaires dans un nouveau Sanhédrin à Yabné et vont commencer à rédiger la Torah orale ou Michna (finalisée vers 200-220). Le judaïsme ancien, aux courants multiples, va alors devenir le judaïsme rabbinique que l'on connaît encore aujourd'hui.

8. Exclusion des judéo-chrétiens des synagogues : la tension latente entre juifs et chrétiens devient hostilité ouverte (70-100)

Vers 90 en Judée et aussi dans les différentes provinces de l'empire, la douzième bénédiction ou Birkat Ha-Minim (contre les hérétiques) et Birkat Ha-Notzri (contre les judéo-chrétiens) va permettre d'exclure les judéo-chrétiens des synagogues. À cette même époque,

les communautés chrétiennes rédigent leurs propres écrits, lesquels comme les évangiles¹¹ vont reprendre la vie et les paroles de Jésus, mais aussi refléter la culture de leurs membres et l'impact de leur environnement socio-politique. Ainsi trouve-t-on par ordre chronologique :

- l'évangile de Marc (65-70), rédigé par une communauté vivant à Rome avant la destruction du Temple, et avant les tensions dans les synagogues (en Judée, Asie Mineure, et Grèce...). Il est le plus orienté vers les païens et le moins « anti-juif »¹².
- l'évangile de Matthieu (61-64 finalisé vers 80) est écrit dans une communauté des environs d'Antioche (Province syrienne) probablement d'origine judéo-chrétienne. Il est très marqué par le conflit des judéo-chrétiens avec la synagogue.
- l'évangile de Luc (vers 80-90), né dans une communauté d'origine incontestablement pagano-chrétienne, mais difficile à situer géographiquement (peut-être en Grèce ou en Asie Mineure).
- l'évangile de Jean enfin (vers 80-90, voire la fin du premier siècle) qui provient d'une communauté composée à l'origine de juifs de Jérusalem expulsés des synagogues après la 12^e Bénédiction et installée en terre

11. La TOB; MARGUERAT D., *Le déchirement, juifs et chrétiens au premier siècle*, p. 128, 1996, éd. Labor et Fides; QUESNEL M., *L'histoire des évangiles*, édition lire la Bible CERF; Actes des Apôtres et épîtres de Paul.

12. Ce mot a un sens différent de l'antisémitisme actuel car les premiers chrétiens étaient tous juifs. On ferait mieux de parler d'anti-judaïsme.

de culture grecque (?). Une communauté paradoxale qui se situait initialement dans le judaïsme, mais au moment de la rédaction de l'évangile voit « les juifs » comme des étrangers.

Entre ces différents évangiles, on peut constater combien la tonalité des relations avec « les juifs » change. Chez Marc, l'évangile est centré sur les paroles et la vie de Jésus. L'objectif est d'informer une population d'origine païenne sur Jésus. Chez Jean, l'important n'est pas la chronologie historique, mais plutôt une pensée « méditative » qui avance par palier¹³. Les relations avec « les juifs » y prennent une place importante. L'expression « les juifs » y est citée 70 fois (*hoi loudahoi* en grec), avec un sens multiple (la foule, les interlocuteurs de Jésus, les habitants de la Judée, les croyants du judaïsme...). Ceux qui étaient des frères fréquentant la même synagogue sont devenus des étrangers !

9. De 115 à 117, la révolte de Kitos (ou des exilés) illustre l'absence de solidarité des chrétiens vis-à-vis des juifs

Les tensions entre le judaïsme et l'Empire romain ne se limitaient pas à la Judée. La guerre de Kitos est une des révoltes les plus importantes et les plus mal connues, les écrits de Flavius Josèphe s'arrêtant avant la fin du 1^{er} siècle. Cette révolte se déclenche lors de la guerre de Trajan

13. Traduction Œcuménique de la Bible (TOB), Édition p. 1733-1737, Éditions du Cerf, 2010.

contre les Parthes et les causes n'en sont pas clairement identifiées. Elle concerne les juifs de Babylonie et de Mésopotamie, mais aussi ceux de la Cyrénaïque et d'Égypte. Elle est très sévèrement réprimée par le général romain Quietus. Du fait de leur faible implication dans cette révolte, celle-ci est également une illustration de la distance prise par les chrétiens vis-à-vis des luttes de la diaspora juive.

Peu de temps auparavant en 111-112, la lettre de Pline le jeune à l'empereur Trajan confirme l'identification des chrétiens en tant que communauté religieuse distincte. Pline raconte les difficultés rencontrées avec les chrétiens dans sa fonction d'administrateur romain de Bithynie. Trajan lui recommande une attitude « modérée » avec ces personnes, car elles sont aussi des citoyens de l'Empire. Mais « être chrétien, c'est être en contravention avec la loi » ajoute-t-il¹⁴.

Ces deux événements d'une même période montrent la bonne identification des chrétiens par les Romains et la connaissance qu'ils avaient de leur séparation d'avec les juifs.

10. Après la révolte de Bar Kokhba (en 135) et l'interdiction de pratiquer le judaïsme en Judée (qui deviendra alors la Palestine), la différence entre juifs et chrétiens est actée par les autorités romaines

Après 135, les juifs (dont les judéo-chrétiens) ne peuvent plus pratiquer le judaïsme à Jérusalem et en

Judée; ils doivent quitter la province. En revanche, les communautés pagano-chrétiennes peuvent rester dans la province romaine qui deviendra la Palestine. Cette décision de l'Empire romain est un indicateur clair de la séparation des deux religions.

POUR CONCLURE OU « COMMENT ALLER VERS LA RÉCONCILIATION ? »

Il est rare qu'un seul facteur puisse expliquer des situations sociales, religieuses ou l'apparition de nouveaux courants de pensée. Néanmoins, la présentation qui vient d'être faite suggère que les événements sociopolitiques ont joué un rôle considérable dans la séparation du judaïsme et du christianisme.

Les raisons les plus probables de la crucifixion de Jésus étaient un risque de perte de pouvoir pour les grands prêtres. Les premiers à croire au Massiah Jésus étaient des juifs de culture hébraïque ou hellénistique, à l'image de la province romaine de Judée. Lorsque les premières turbulences chrétiennes se sont produites à Jérusalem, les autorités juives ont d'abord fait exécuter des judéo-chrétiens de pensée grecque comme Étienne, amenant certains d'entre eux à partir pour Antioche. Les judéo-chrétiens de tradition hébraïque ne semblent pas avoir été concernés directement par cette répression.

Ce judéo-christianisme primitif a toutefois réussi à convertir des païens à l'enseignement de Jésus. Très rapidement s'est posée la question pour ces pagano-chrétiens de savoir s'ils devaient aussi se convertir aux pratiques du judaïsme. La réponse de

14. RENAN E., *Histoire du christianisme. 5 – Les évangiles et la seconde génération chrétienne*, chap. XXI p. 469-484, éd. Calmann-Lévy 1877.

Pierre, de Jacques et de Paul a été claire: cela n'était pas nécessaire. Paul s'est occupé des incirconcis, c'est-à-dire des païens. Deux branches du christianisme se sont alors développées en parallèle, mais le christianisme de Jérusalem, de tradition hébraïque, restait la référence.

Par ailleurs, des luttes entre l'Empire romain et les nationalistes juifs ont tout au long de la seconde partie du I^{er} siècle amené des tensions entre les différents courants du judaïsme, réactivant l'opposition qui avait déjà existé entre pensée grecque et tradition hébraïque à l'époque d'Antiochus IV au II^e siècle avant J.-C. Les judéo-chrétiens ont été pris entre ces deux forces, car proches à la fois des Juifs et des païens. Cette branche référente du christianisme s'est alors effacée, laissant seule la branche principalement composée de pagano-chrétiens. Le processus de séparation entre judaïsme et christianisme s'est alors approfondi au cours des siècles, fondé sur l'ignorance et l'hostilité réciproque.

Ce rappel historique des origines du christianisme illustre *a contrario* les thèses de Teilhard sur «*l'importance pour l'avenir du phylum judéo-chrétien, la convergence à venir des religions et la nécessité pour l'immédiat du dialogue interreligieux*»¹⁵. Pour Teilhard, le rapprochement entre les religions ne peut s'appuyer d'abord sur une confrontation théologique, mais doit passer par un dialogue sur la vie et sur les œuvres. Ce qui suppose pour les religions de se reconnaître mutuellement comme d'authentiques chemins

de spiritualité et d'adhérer inconditionnellement au principe de liberté religieuse.

S'agissant du dialogue avec le judaïsme, on notera que le rappel du processus de séparation du I^{er} siècle souligne aussi la proximité du kérygme chrétien avec le corps central de la pensée juive. Et ceci est un grand motif d'espérance pour restaurer aujourd'hui le lien perdu, comme a souhaité le faire le concile Vatican II avec la déclaration *Nostra Aetate* et le pape Jean-Paul II en utilisant l'expression «*nos frères aînés juifs*» dans son discours à la synagogue de Rome. On peut enfin citer le point de vue d'un universitaire américain juif, Daniel Boyarin¹⁶. Dans un de ses derniers livres, il montre qu'une grande part du kérygme chrétien est déjà présent dans le judaïsme: «*La notion d'une divinité duelle, Père et Fils, la notion d'un rédempteur à la fois homme et Dieu, et la notion que ce Rédempteur souffrirait et mourrait dans le cadre de sa mission salvifique [...] pourrait faire partie des plus anciennes idées sur Dieu et sur le monde que le peuple d'Israël ait jamais eues*».

Le temps n'est-il pas enfin venu, pour les deux familles religieuses, de se reconnaître enfants du même Père?



https://www.teilhard.fr/spiritualites_et_religions

15. G. DONNADIEU, *Teilhard de Chardin, l'avenir réenchanté*, p. 265-274, Saint-Léger 2018.

16. BOYARIN D., *Le Christ juif, à la recherche des origines*, p. 183-184, édition du Cerf, juillet 2014.

Science et technologie

La première crise de la « Planétisation » et la leçon du Covid-19

Pour une pédagogie de la complexité

Guy-André Loeuille et Jacques Printz

UNE CRISE DE LA COMPLEXITÉ ?

La crise ouverte par la pandémie du Covid-19, ce virus d'origine animale apparu dans la ville chinoise de Wuhan, province du Hubei, en novembre 2019, s'est propagée en quelques mois sur toute la planète en mettant à l'arrêt l'économie mondiale. Ses conséquences seront selon de nombreux experts comparables à ce que fut la crise économique de 1929, voire pire car le virus n'a que faire des frontières humaines.

C'est une crise du « Tout est lié » pour reprendre l'expression du Pape François dans *Loué sois-tu*, ou pour utiliser le langage de Teilhard des années 1940 une crise de la « Planétisation ». Mais dans le langage d'aujourd'hui, c'est la première crise de la complexité¹, une crise systémique mondiale qu'il est impossible

de ne pas voir tant ses effets vont être dévastateurs.

TOUT EST LIÉ

Dans le *Phénomène humain*, Teilhard évoque la complexité à de multiples reprises ; c'est une des clés de compréhension de sa thèse principale de l'émergence de la conscience grâce à la dynamique irréversible – selon lui – de ce qu'il dénomme « Complexité-Conscience » ou encore « Centro-Complexité ». C'est dans un texte daté de 1945-1946² qu'il s'exprime de la façon la plus précise sur la complexité : *Vie et Planètes – Que se passe-t-il en ce moment sur la terre ?*

À l'époque de sa rédaction, la 2^e Guerre Mondiale est en phase terminale en Europe, l'ultime offensive de la Wehrmacht dans les Ardennes vient d'échouer, l'horreur des Camps de la Mort n'a pas encore

1. La juriste Mireille Delmas-Marty, professeur honoraire du Collège de France, suggère de bâtir une « pédagogie de la complexité » à partir de cette crise ; voir son livre *Sortir du pot au noir*, 2019.

2. Conférence donnée à l'ambassade de France à Pékin, 10 mars 1945. Publiée dans *Études* en 1946 et inclus dans le Tome 5 des OC, *L'avenir de l'Homme*.

été découverte, le bombardement atomique d'Hiroshima et Nagasaki aura lieu en août 1945.

Jusqu'à sa mort en 1955, il n'a aucune idée de la complexité des génomes qui sont écrits dans un langage dont l'alphabet comporte quatre lettres, symboles des molécules chimiques qui le matérialisent : adénine (A), thymine (T), cytosine (C), guanine (G), soit ATCG³. L'échelle de complexité – « Table des Complexités », comme il dit – qu'il utilise est en gros l'indice de céphalisation, c'est-à-dire la taille du cerveau rapporté au poids de l'organisme. C'est encore cette échelle qui sera utilisée par Jean-Pierre Changeux dans son livre *L'Homme neuronal*, 1983, figure 12, p. 60.

L'échelle de complexité, avec la mise au point des méthodes de séquençage des génomes, et l'aide de puissants ordinateurs, va se substituer à toutes les autres, à partir des années 1990-2000⁴. Comme on peut le lire dans l'article complet, dans les années 1930 seules sont connues la taille de certaines macromolécules constitutives des protéines comme l'hémoglobine et ses 68 000 atomes. La structure tridimensionnelle de l'hémoglobine sera établie par Max Perutz en 1959 par cristallographie aux rayons X, et récompensée par un Prix Nobel en 1962; un autre aspect

3. Voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Code_génétique; l'alphabet des ARN diffère d'une lettre, le T devient U.

4. Voir le livre, malheureusement non traduit, *The Major Transitions in Evolution*, by John Maynard Smith, Eörs Szathmáry (Oxford University Press, 1995 et 2010).

de la complexité que Teilhard n'a pas connu, mais qu'il pressent.

C'est à partir de considérations sur la complexité des protéines qu'il va dire : « ... le jeu des grands nombres se mêle et se confond avec la finalité », comme ci-dessus; et dans d'autres textes d'« infailibilité statistique », ou encore de « loi de récurrence », toujours dans le contexte de grands nombres. Son passé de professeur de physique au Lycée du Caire fait qu'il est familier des grands nombres introduits par la physique statistique et la théorie atomique alors naissante, comme le nombre d'Avogadro N_A ; selon les calculs de ce savant italien, revisités par Jean Perrin au début de ce xx^e siècle, 18 g d'eau, l'équivalent d'un verre à liqueur, contiennent $6,022140857(74) \times 10^{23}$, soit 10 chiffres sûrs, plus deux probables, molécules H₂O formée de 2 atomes d'hydrogène et 1 atome d'oxygène; on notera toutefois que l'incertitude porte sur mille milliards de molécules. Les atomes sont tellement petits, et le nombre N_A tellement grand qu'à notre échelle c'est totalement unimaginable. Une vie humaine exprimée en seconde c'est aux alentours de 2 milliards de seconde; dans le cas de N_A nous en sommes à six cent mille milliards de milliards : un nombre impensable, un défi à notre imagination. Sachant qu'un organisme vivant est formé d'eau à plus de 80 % on peut se faire une idée du nombre d'atomes qui constituent un corps humain : vertigineux.

Teilhard enseignait également la thermodynamique, la science de la chaleur, et il connaissait cette nouvelle notion d'entropie, dérivée d'un

mot grec voulant dire évolution/transformation, jugée énigmatique par certains, mais dont Boltzmann avait déjà bien compris sa relation avec l'organisation. Cependant, cela restait terriblement qualitatif.

LA SIGNIFICATION DES GRANDS NOMBRES

Que veut donc signifier Teilhard avec ce vocabulaire qui a dû apparaître sybillin à ses contemporains, voire incompréhensible pour ceux qui le détestaient, et ne se cachaient pas pour le dire.

Les physiciens de l'époque où Teilhard rédige le *Phénomène humain* – le terme bio-physicien n'existe pas encore – qui s'intéressent à ces questions comme le professeur Charles-Eugène Guye⁵, ont bien compris que l'évolution est un phénomène global cosmique dont la portée est celle de l'univers. À une étape bien précise de l'évolution vont apparaître des êtres conscients d'eux-mêmes, les premiers hommes, dotés d'une conscience caractérisée par le fait que: «l'Homme sait qu'il sait», dans une formule autoréférente «récurrente» qu'il affectionne car pour lui c'est le vecteur de l'«additivité dirigée» une autre de ses formules chocs.

Pour Teilhard, cette émergence est associée à un niveau de complexité, caractérisé par un indice de céphalisation, comme nous l'avons précisé au début de cet article. Pour lui, et pour des savants comme Charles-Eugène Guye, il est impossible que

5. Voir la recension de ses travaux dans *L'évolution physico-chimique*, Hermann, 1942.

des structures complexes comme les protéines, et a fortiori les êtres vivants soient le fruit du hasard.

Ils vont être aidés dans leurs raisonnements par le grand mathématicien Émile Borel, une des sommités mondiales en calcul des probabilités, qui va proposer dans son livre *Le Hasard*, première édition 1914, la célèbre métaphore des singes dactylographes. Il se propose de calculer la probabilité pour qu'une armée de singes tapant au hasard sur des machines à écrire finissent par produire une œuvre littéraire comme un roman de Balzac. Au regard du calcul des probabilités, cette probabilité infime existe, mais au regard des ressources disponibles dans l'univers il n'y a pas assez de ressources pour qu'elle se réalise en pratique. Borel dira alors qu'il faut interpréter de telles probabilités comme voulant dire tout simplement IMPOSSIBLE, c'est-à-dire 0. À cette époque, nous avons une première estimation du nombre de particules atomiques qui existent dans l'univers compte tenu des lois de la mécanique quantique et de la relativité; un calcul fait par l'astrophysicien Arthur Eddington qui donnera 10^{79} protons, recalculé plus tard à 10^{80} par un physicien du Collège de France, Charles Magnan.

Borel reviendra sur le sujet à de nombreuses reprises et il publiera vers la fin de sa vie un mémoire définitif intitulé *Les nombres inaccessibles*, Gauthier-Villars, 1952.

L'image ci-dessous tiré du livre de Robert Laughlin, prix Nobel de physique en 1998, *A Different Universe*, chapitre 13, *Principles of life*, où la légende nous dit que: «Votre foutoir

de réactions chimiques s'est transformé en poulet» aurait pu être produite à l'époque du *Phénomène humain*, car le raisonnement sous-jacent n'a pas varié.



**Your mess of chemical reactions
turn into a chicken**

Elle illustre parfaitement ce qu'est une impossibilité du point de vue du calcul des probabilités quand on applique ce calcul à des phénomènes réels et non pas à des abstractions mathématiques qui n'existent que dans le monde des mathématiques.

Quand Teilhard parle d'« infailibilité statistique » ou encore d'« effet de grands nombres », c'est en suivant Borel qu'il faut le comprendre. Si on prend le mécanisme de l'embryogénèse, la fusion d'un spermatozoïde et d'une ovule humaine donnera toujours, après 9 mois de gestation un bébé humain de quelques kilos de matière vivante hautement organisée avec en moyenne mille milliards de cellules par kilo de matière, sachant qu'un adulte c'est aux alentours de cent mille milliards de cellules qui se régénèrent sans cesse, elles-mêmes formées de milliards de milliards de protéines. C'est cela l'« infailibilité statistique » qui opère dans ces processus hautement complexes.

LA COMPLEXITÉ DU COVID-19

Avec la découverte de l'ADN dans les années 1950, et les méthodes de séquençages des génomes dans les années 2000 nous pouvons aujourd'hui estimer la complexité des génomes en regardant leur taille dans l'alphabet chimique ATCG cité ci-dessus.

La table des complexités revisitée, que Teilhard n'a pas connue, mais qui l'aurait fait sourire, nous dit la chose suivante :

- Virus, comme ceux de la grippe : environ 15 000 lettres
- Bactéries, comme *Escherichia coli*, également appelée colibacille une bactérie qui compose environ 80 % de notre flore intestinale : 4,6 millions de lettres.
- Cellules eucaryotes, comme la levure du boulanger qui sert à faire notre pain : 12 millions de lettres.
- Mouches drosophiles, dite mouches du vinaigre : 118 millions de lettres.
- Mammifères : de l'ordre du milliard, un peu plus de 3 milliards pour l'homme ; la base de données du génome dit très exactement 3 095 677 412. Notre différence avec nos cousins chimpanzés est de 1,23 %, mais en valeur absolue c'est 41,82 millions de lettres de différence, soit l'équivalent de 40 livres de format courant, pas loin de 10 000 pages de texte.

Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que toutes les cellules d'un organisme, dans cette échelle, portent l'intégralité du génome. Toutes nos cellules disposent de l'intégralité de l'information codée dans ces 3 milliards de lettres.

Si on raisonne comme Borel, en termes de combinatoires, la perspective ouverte par cette nouvelle échelle change notre vision du tout au tout. Si entre êtres humains la différence des génomes est de 1 sur 10 000 cela ouvre des possibilités combinatoires qui portent sur 300 000 signes, si c'est 1 sur 100 000 cela fait encore 30 000, donc dans tous les cas des nombres inaccessibles.

En matière de maîtrise du vivant, le virus Covid-19 nous donne une formidable leçon de modestie car la taille du texte de l'ARN de ce virus, de l'ordre de 30 000 lettres est d'environ 8 pages en format classique. Un texte dont nos meilleurs scientifiques nous disent tous les jours qu'ils ne le comprennent pas; une « saloperie » a même dit le professeur Delfraissy⁶. Pour en comprendre la vraie raison, il faut faire un peu de combinatoire.

En prenant ce génome la combinatoire des possibilités est de 4^{30000} soit en ordre de grandeur 10^{18062} , à comparer à celle du jeu de Go [10^{170}] présentée par certains comme un étalon de mesure de l'« intelligence », sauf qu'ici on ne connaît pas les règles du jeu de ce virus. À cette échelle, notre génome c'est 1 million de pages, quant à nos 1,23 % de différence avec les chimpanzés, c'est 2 500 fois le génome de la grippe: en termes de combinatoire, nous sommes face à des nombres inaccessibles au sens de Borel, c'est là le nœud du problème.

6. Il préside le Comité consultatif national d'éthique depuis 2016; il a été nommé président du Conseil scientifique Covid-19, en mars 2020.

Par ailleurs, une grande partie du génome, de l'ordre de 90 %, est dite « non codante », c'est-à-dire que nous n'en connaissons pas les fonctions ?

La leçon du Covid-19 nous ramène à notre juste mesure. C'est une preuve existentielle, par l'absurde pourrait-on dire, que les imposteurs ont pris le pouvoir, ou presque, bien secondés, et c'est assez triste à dire, par des médias d'une rare complaisance, et des hommes/femmes politiques complètement dépassés; quant aux réseaux sociaux drogués à l'intelligence artificielle [IA] c'est plutôt *Satanas ex machina* tant leurs effets s'avèrent socialement toxiques.

L'imposture du discours de la maîtrise du vivant, et pas seulement celle des transhumanistes qui voulaient nous guérir de « la mort de la mort », devient flagrante car on en a pour plusieurs siècles avant de comprendre la complexité de notre génome.

Les données concernant ce nouveau virus mettent une autre imposture en évidence, car on peut aller fouiller toute les bases de données existantes, même avec les meilleurs algorithmes du *Big Data*, on ne trouvera rien puisque c'est nouveau. Il n'y a pas si longtemps, le grand magazine de l'IA, *Wired*, pouvait titrer *The End of Theory: The Data Deluge Makes the Scientific Method Obsolete*, sous la signature de Chris Anderson, son rédacteur en chef, sans que ça ne scandalise personne, bien au contraire.

Face à la complexité du monde, seule la science est à même de nous aider à naviguer; mieux vaut éviter les charlatans. Mais pas une science qui s'est mise à son compte, une

science ouverte comme celle préconisée en son temps par Teilhard, celle de l'encyclique *La Foi et la Raison*, de Jean-Paul II, et celle de *Loué sois-tu* de François, au service de la « maison commune » et de l'humanité.

COMPLEXITÉ DES INTERACTIONS

Dans son analyse de la complexité, Teilhard insiste énormément sur les interactions dynamiques qui sculptent l'évolution, c'est-à-dire le développement d'un tissu de relations qui font que « tout est lié ». Les êtres vivants sont interdépendants les uns des autres ; ils forment une unité⁷. Nous-mêmes sommes dépendants des bactéries que nous hébergeons qui constituent un microbiote. Sans parler des protéines, des vitamines et autres substances que nous trouvons dans nos aliments mais que notre organisme ne sait pas fabriquer.

Teilhard en parle de façon qualitative, purement descriptive, sans faire référence à ce que les mathématiciens et les physiciens savent exprimer disons depuis l'étude fine des espaces fonctionnel⁸, à la fin du XIX^e siècle, et des ensembles dont la théorie a été faite par Georg Cantor. Toutefois, Teilhard ne souhaitait certainement pas s'exprimer avec ces métaphores qui ne feraient que brouiller son message déjà passablement révolutionnaire, bien qu'il les connaisse. Il préférerait celles du monde

vivant, certes difficiles mais somme toute plus accessibles.

Les modalités de l'interaction du Covid-19 avec notre organisme permettent de toucher du doigt ce niveau de complexité, car il s'agit des interactions fonctionnelles entre deux génomes dont on connaît les tailles respectives, et un peu les structures. D'où l'extrême difficulté à faire le tri dans cette nouvelle immensité et comprendre comment ça marche, car à défaut d'un modèle théorique qui n'existe pas à ce jour, il faut avoir la patience d'observer et de tester, ce qui prend du temps, beaucoup de temps.

Pour donner un exemple intuitif de ce à quoi les équipes médicales et les modélisateurs doivent faire face avec ces règles combinatoires prenons le cas d'une procédure devant mettre en œuvre un nombre d'opérations précises dans un certain ordre, comme le plan de montage d'un meuble IKEA. Si on ne connaît pas cet ordre, nous devons procéder par essais/erreurs. S'il y a 2 ou 3 opérations, c'est réalisable. S'il y en a 10 ou 15, ça devient beaucoup plus problématique, car les nombres de cas possibles qu'on appelle des permutations, deviennent très grands. Avec 10, la calculette donne 3 628 800 possibilités ; avec 15, c'est : 1 307 674 368.800, c'est-à-dire $1 \times 2 \times 3 \times \dots \times 13 \times 14 \times 15$, soit plus de 1 300 milliards de possibilités, mais pour les amateurs de bridge, il faudrait poursuivre jusqu'à 52. Sachant qu'une vie humaine c'est environ 2 milliards de seconde, on comprend pourquoi la méthode par essais erreurs devient vite impraticable car l'immensité de

7. Voir le livre du professeur au Muséum Marc-André Selosse, *Jamais seul*, 2017.

8. La 1^{re} édition du livre de E. Borel, *Leçons sur la théorie des fonctions*, datent de 1898.

ces nombres les rend totalement contre-intuitif à notre échelle.

COMMENT AGISSENT LES VIRUS ?

Connaître les raisons d'une pandémie paraît être une réaction humaine normale : cette démarche a le double objectif de nous sécuriser et d'envisager des solutions pour y faire face de façon cohérente. Au 15 mai 2020, l'épidémie mondiale à Covid-19 a touché la quasi-totalité de la planète ; on dénombre plus de 3,5 millions de cas confirmés dont 300 000 décès ! Plus de quatre milliards de personnes sont confinées. Nous sommes, toutefois, encore loin de la dernière pandémie de grippe espagnole en 1918-1919 où le nombre de morts a atteint 50 à 100 millions de personnes.

Des certitudes et aussi des incertitudes !

Cet événement a suscité dans le monde entier une mobilisation extrêmement rapide lorsque l'épidémie a été révélée par le gouvernement chinois. Une collaboration d'une ampleur inédite s'est déclenchée (plus de 5 000 travaux scientifiques publiés sur ce sujet) avec des pays parfois réticents à communiquer leurs travaux qui se sont alors manifestés. Très rapidement, la structure du virus a été découverte par les chercheurs chinois et transmise avec les moyens de diagnostic à la communauté mondiale. Il est certain que Pierre Teilhard de Chardin, exemplaire en matière de collaboration et de recherche internationales, aurait apprécié.

La courte histoire d'un agent infectieux

C'est une toute petite particule infectante de 60 à 200 nanomètres⁹ qui déstabilise ainsi tristement la santé mondiale et l'économie. Les virus, organismes de structure très rudimentaire, sont constitués d'un acide nucléique (ADN ou ARN) qui délivre alors l'information. Celui-ci est entouré d'une capsidite ou enveloppe protectrice de structure essentiellement protéique. Les virus détournent à leur profit le fonctionnement des cellules qu'ils infectent permettant ainsi leur survie mais surtout leur réplication ou multiplication à l'intérieur des cellules. Les virus sont des parasites cellulaires absolus !

Dans le cas du Covid-19 (dénommé scientifiquement SRAS-CoV-2), il s'agit d'un virus à ARN d'un seul brin de 31 000 nucléotides¹⁰. Il appartient à la classe des coronavirus, appellation donnée en raison de leur aspect en couronne en microscopie électronique : en fait, leur enveloppe externe est couverte d'éperons protéiques de 20 nm qui permettent leur fixation au niveau des parois cellulaires et leur prolifération au niveau de la partie interne de la membrane cellulaire ;

9. Abrégé en nm ou milliardième de mètre, à comparer à la taille des atomes : 0,1 nm et à la gravure des puces de nos ordinateurs à 10-12nm.

10. Nucléotide [voir <https://fr.wikipedia.org/wiki/Nucléotide>] : élément de base servant au code génétique, au nombre de 4, soit ATCG pour l'ADN et AUCG pour l'ARN. Ils sont regroupés en « codon » de 3 lettres pour identifier l'acide aminé à utiliser dans la synthèse des protéines.

leur conformation et les liaisons électrochimiques des composés font qu'ils s'imbriquent sur les parois comme une clé aimantée dans une serrure. Ils se fixent avec affinité sur les récepteurs ACE2¹¹ et sans doute au niveau des récepteurs nicotiniques. Leur connaissance est relativement récente (années 1960) essentiellement en médecine vétérinaire (environ 25 espèces de coronavirus sont connues chez les mammifères et les oiseaux). Les experts ont dénombré 3 000 séquences génomiques différentes dans les banques de données. Parmi les six retrouvées chez l'homme, quatre sont connues pour provoquer des gastro-entérites, des rhumes, des laryngites voire des bronchiolites ou plus rarement des infections pulmonaires.

Les coronavirus ont une potentialité mutagène et une capacité de recombinaison élevées (plus de 100 mutations ont été retrouvées chez le Covid-19 depuis le début de l'épidémie). Comme nous le verrons, le coronavirus hébergé par les chauves-souris du Yunnan a infecté par mutations successives l'homme via un hôte intermédiaire: le Covid-19 a un génome à 96 % identique à celui de ce chiroptère, soit une différence de 1 200 lettres. Ces modifications génétiques puis structurelles au niveau des éperons ont contribué à accroître sa contagiosité mais heureusement, sans atteindre le degré de sévérité du SRAS (syndrome respiratoire sévère avec 10 % de mortalité globale). Comme souvent, la maladie virale a un tropisme

particulier pour un organe: ici l'appareil respiratoire, mais atteint souvent d'autres cibles: le tube digestif, la peau, l'appareil cardio-vasculaire et le système nerveux central. Le virus se retrouve ainsi dans les sécrétions respiratoires, les selles où il persiste de façon prolongée, le sang, les urines voire le système nerveux. Sa gravité tient à la réaction inflammatoire disproportionnée (dit orage cytokinique) du système immunitaire, source de troubles de la coagulation sanguine avec embolies et défaillance multiviscérale notamment chez les personnes âgées ou porteuses de facteurs de risque. Le diagnostic est aisé par test RT-PCR nasale ou oropharyngée (amplification de l'ARN viral) et par sérologie à la recherche d'anticorps spécifiques du Covid-19.

Pourquoi une telle pandémie ?

Comme le SIDA dans les années 1980, le SRAS et la grippe aviaire en 2003, le MERS (syndrome respiratoire du Moyen-Orient) en 2012, la fièvre d'Ébola en 2014-2015, le Covid-19 est une zoonose¹². Ces maladies infectieuses ont une prévalence qui ne fait que s'accroître. Le réservoir est essentiellement la faune sauvage notamment les espèces de chauves-souris (20 % des mammifères) qui hébergent un grand nombre de ces virus émergents. C'est le contact rapproché entre animaux sauvages et espèces domestiques ou proches de l'homme qui permet ainsi leur passage. Ces hôtes relais sont le

11. Ces récepteurs ACE2 jouent un rôle dans la tonicité des vaisseaux sanguins.

12. Zoonose: maladie transmise à l'homme par des animaux.

singe pour le SIDA, la civette pour le SRAS, le chameau pour le MERS, le singe et les rongeurs pour la fièvre d'Ébola, la volaille pour la grippe aviaire, le pangolin pour le Covid-19. La proximité de plus en plus étroite, notamment en zone tropicale, riche en biodiversité, entre l'homme et la faune sauvage joue un rôle important : en 25 ans, la surface forestière par habitant a été divisée par deux accentuant la densité animale et le risque de transmission. Le virus utilise des espèces généralistes comme « pont » pour muter et infecter l'homme. La concentration animale lors des élevages intensifs a les mêmes conséquences (grippe aviaire). La facilité des voyages pour traverser la planète (ceux aériens se sont multipliés par sept en 40 ans) et l'accroissement de la population de 4 à 7 milliards dans le même temps ajouté au fait qu'un habitant sur huit, spécialement dans les pays tropicaux, vivent en bidonville (hygiène précaire) sont autant de facteurs de dissémination mondiale. Nos choix économiques et politiques auraient ainsi un impact essentiel !

Sur de solides arguments d'étude structurale du génome, l'hypothèse d'une manipulation volontaire du virus en laboratoire est écartée par un consortium international sous l'égide du NIH américain. Bien que délicat à cultiver, reste la possibilité d'une fuite accidentelle du virus d'un laboratoire de Wuhan qui semble toutefois peu probable.

Un certain nombre d'interrogations persistent : quels sont les risques potentiels d'une nouvelle pandémie sachant que les mammifères

hébergent plus de 300 000 virus ? L'immunité acquise lors de l'infection est-elle pérenne (les virus déclenchent essentiellement des réactions cellulaires : les lymphocytes tueurs, les anticorps sont plus accessoires) ? Et corrélativement, quelle efficacité vaccinale peut-on espérer ? On peut aussi penser que les mutations observées dans le génome pourraient expliquer la sévérité plus importante observée dans certaines régions atteintes ?

Des pistes pour faire face !

Le vaccin est le remède pour faire disparaître la maladie. Les premiers essais vaccinaux (PicoVacc) réalisés chez le singe par une équipe chinoise sont prometteurs mais doivent être confirmés de façon extensive et spécialement chez l'homme. Mais quelle sera la durée de protection ainsi acquise ? Les considérations sur la complexité mentionnées ci-dessus montrent les difficultés de cette recherche. Il nous faut être attentif et entendre les alertes des spécialistes qui dès 2008 puis en 2013¹³ nous mettaient en garde face aux risques de pandémies notamment à coronavirus.

Surtout, et notre avenir en dépend, ce sont des décisions responsables qui contrecarreront les risques entrevus : choisir un mode de vie plus sobre, modifier nos modes de production agricole et d'élevage, favoriser les circuits courts et poursuivre une collaboration internationale,

13. Voir par exemple Astrid Vabret, Virologue, CHU de Caen, et David Quammen, écrivain scientifique anglais.

c'est-à-dire organiser la complexité. Ces orientations rentrent parfaitement en résonance avec Pierre Teilhard qui rappelait notre lien étroit avec la nature et le cosmos, pour lui un continuum qu'il appelait « Esprit-Matière » et la nécessité d'une gestion responsable de la planète¹⁴.

LE SALUT PAR LA SCIENCE

C'est une expression que l'on trouve dans le Journal intime de Teilhard, disponible à la Fondation. Il ne s'agit pas d'une science irresponsable qui fonctionnerait à son compte, ou pire au service des « 1 % les plus riches », mais de celle qu'il a appelée de ses vœux tout au long de sa vie, en accord avec les vérités métaphysiques et les vérités mystiques, exprimées de façon magistrale dans *Comment je crois*, texte daté de 1948, Tome X des Œuvres Complètes.

Dans le chapitre V de *Loué sois-tu*, le Pape François s'exprime en ces termes, § 199 : « On ne peut pas soutenir que les sciences empiriques expliquent complètement la vie, la structure de toutes les créatures et la réalité dans son ensemble. Cela serait outrepasser de façon indue leurs frontières méthodologiques limitées. Si on réfléchit dans ce cadre fermé, la sensibilité esthétique, la poésie, et

même la capacité de la raison à percevoir le sens et la finalité des choses disparaissent... ».

Quand ils sont bien fondés, les modèles de la science permettent de prédire ce qui se passe, ils sont déterministes car sinon il serait dangereux de prendre l'avion ou d'utiliser un smartphone, mais il n'explique pas ce qui se passe réellement. Les modèles économiques n'ont jamais été capables de prédire la moindre crise économique, quant à la biologie, tout ou presque reste à faire comme on le voit avec le Covid-19 !

Devant l'avalanche des problèmes auxquels nous allons devoir faire face dans cette première crise de la « planétisation », le salut par la science est plus que jamais à l'ordre du jour, mais une science modeste consciente de ses limites, une science au service de l'humain telle que préconisée par Teilhard et les Papes de l'après Concile Vatican II.



https://www.teilhard.fr/sciences_et_technologies

14. Voir en particulier les textes datant de 1945 : *Vie et planètes : Que se passe-t-il en ce moment sur la terre ?* et *Un grand événement qui se dessine : la planétisation humaine*, déjà cité.

Une alliance pour sauver l'humanité

Jacques-Séverin Abbatucci

Le professeur Jacques-Séverin Abbatucci, décédé le 17 mars dernier, fut toute sa vie animé par la pensée de Teilhard. Il est le fondateur du centre de lutte contre le cancer François Baclesse de Caen où, inspiré par la notion d'Union créatrice chère à Teilhard, il y applique le principe des relations pluridisciplinaires qu'il avait rapporté du Memorial Hospital de New-York où il avait exercé de 1951 à 1952.

En 1993, il a créé le Groupe d'Études Teilhard de Chardin au sein de l'Académie des sciences, arts et belles lettres de Caen.

L'article qui suit se réfère à une réunion-débat à laquelle Edgar Morin devait participer. La rencontre n'a pas eu lieu, mais le professeur Abbatucci avait rédigé ses réflexions.

Une alliance pour sauver l'humanité... Ce thème était celui d'une réunion à laquelle Edgar Morin devait contribuer il y a près d'un an et demi mais où il n'avait pu assister au dernier moment par suite du décès de son épouse.

Le thème était bien choisi car on ne peut nier que la situation du monde de nos jours est préoccupante. Discordes, conflits, guerres, famines, distribution anarchique des richesses, perte de tout repère... Vers où aller? Nous ne savons plus reconnaître ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Un

individualisme forcené pousse certains vers le radeau de l'hédonisme qui ne peut évidemment pas les sauver. Et l'humanité dépasse l'individu. C'est un tout vivant qui ne peut exister que dans l'interdépendance.

Il faut noter que jusqu'ici la création s'est faite sous une gouvernance régulatrice et rationnelle qui a abouti aux merveilles visibles sur notre Terre. Tant de beautés sont le produit de mécanismes d'union, par l'attraction de l'Être par l'Être comme l'avait si bien vu Teilhard. Un même processus préside à l'évolution. La force d'attraction, la force d'union porte les particules primitives, les atomes et les molécules les uns vers les autres dans une complexité croissante, aboutissant au vivant puis, au sommet de celui-ci, à l'Homme. Cette évolution peut-elle se faire par une simple juxtaposition hasardeuse des éléments ou bien s'agit-il d'une *construction*, c'est-à-dire d'une structuration où la rationalité des lois évoque une intelligence sous-jacente? C'est la grande question. En outre cette montée dans la complexité n'est pas une simple multiplication. Elle est différenciation. L'Union différencie à tous les niveaux de réalité. Dans l'organisme vivant c'est la différenciation des organes, chacun dépendant des autres sans lesquels il ne saurait exister. Et la montée vers la complexité se poursuit

à l'échelle des sociétés par vagues successives de civilisations sous l'influence de facteurs immatériels et culturels, dénommés aussi épigénétiques où le rôle de l'esprit devient évident.

La force reliante pour Morin, la force communiant pour Senghor, n'est-ce pas, comme pour Teilhard, l'Amour ?

Cela ne peut se faire sans un *attracteur étrange* comme disent les physiciens, ordonnant le chaos c'est-à-dire l'indétermination quantique. Chez l'Homme, cet attracteur mène à la Personne par centration sur l'identité de son Moi. Notons bien ici que la Personne n'est pas un objet comme les autres. Elle est en perpétuel remaniement, de la naissance à la mort. La matière dont elle est faite est empruntée au monde extérieur, par les fonctions vitales d'absorption qui lui fournissent les éléments biologiques et minéraux qui lui sont nécessaires mais qui ne font que transiter dans son organisme. Les quantités concernées sont considérables comme en témoignent les chiffres publiés : au cours d'une vie de 70 ans, un européen moyen utilise dans son métabolisme des quantités pharamineuses d'éléments de base comme le carbone, l'oxygène, l'azote, le fer, le calcium, le cuivre, etc., s'évaluant en centaines de kilogrammes voire en tonnes (14 pour le fer) !

En clinique humaine, les explorations isotopiques habituelles montrent bien que chaque élément a une période biologique qui lui est propre – de quelques secondes ou minutes à quelques heures ou jours – y compris dans le tissu osseux malgré l'image de

minéralité invariable qui est la sienne. Les mêmes éléments participent au cycle général des êtres présents dans la biosphère, elle-même captatrice d'énergie. Nous avons en nous des atomes qui ont servi de multiples fois dans tel ou tel élément vivant, végétal ou animal, comprenant bien entendu les hommes.

Ce qui fait la Personne humaine, ce ne sont pas ces atomes impersonnels mais bien le support immatériel, le schéma organisationnel ou matriciel qui les rassemble et qui est intemporel. Le génome qui est en somme un programme est son instrument. Le résultat, c'est le Moi qui fait que nous sommes nous-mêmes, personnes à nulle autre pareille, de la conception à la fin de nos vies malgré les changements corporels. La matrice structurale, elle, ne change pas.

Pour l'Humanité, répétons-le, dans la grande mutation qu'elle affronte, les mêmes lois s'appliquent. Les liens entre les individus ne sont pas matériels. Ils reposent sur des facteurs de nature psychique et culturelle aidés de moyens de communication tels que la parole, l'écriture et depuis peu les télécommunications, qui sont tout compte fait des produits de l'esprit. Par ces moyens circulent les sentiments d'attraction ou de rejet, de sympathie, d'amour ou de haine. Teilhard ne les avaient-il pas reconnus comme les équivalents des forces électromagnétiques d'attraction ou de répulsion entre atomes matériels ?

L'humanité globale, en voie de planétisation, doit se doter d'une organisation unitaire. N'a-t-elle pas besoin, elle aussi d'une matrice structurante,

voire directrice qui soutienne le super organisme en gestation ? Nous sommes appelés à l'organisation et à la gestion du monde. Elle est diverse, cette humanité, et c'est pour elle une grande force, une très riche qualité qui ne demande qu'à être mobilisée. Mais il faut un consensus et c'est là que se situe la très grande difficulté. Quel peut être l'attracteur organisant et animant sa diversité ? Ce ne saurait être uniquement une force autoritaire, législatrice. Ce ne saurait être aussi et seulement la morale traditionnelle dont le succès fut grand puisque la culture humaniste en Occident est son œuvre mais qui ne peut plus s'appliquer à tous les modes de vie modernes. Il faut aller plus loin. Il faut trouver comment développer un idéal d'union. Il faut une adhésion des cerveaux et des cœurs qui poursuive une œuvre d'édification. Teilhard, toujours, dans *Science et Christ* disait que « Dans un tel Monde, le Christ ne saurait sanctifier l'Esprit sans soulever et sauver (comme le sentaient les Pères grecs) la totalité de la Matière ». Il nous faut désormais une morale d'action, de mouvement.

Le cerveau de l'Homme est l'outil de l'Esprit qui anime l'Univers lequel est imprégné d'intelligence comme le pensait Einstein. Nous sommes partie intégrante du cosmos, et notre esprit a montré ses capacités fabuleuses, lui permettant d'accéder à la connaissance de la cosmogénèse et à concevoir la transcendance de l'œuvre créatrice en cours. Les recherches récentes montrent qu'il y a quarante mille ans l'intelligence de l'homme pouvait déjà accéder à des concepts

très élaborés. Dans l'histoire, cette aptitude l'a amené très tôt à concevoir diverses interprétations de l'existence qui, codifiées, sont devenues plus tard des religions. Mais celles-ci, hélas, sont marquées de toutes les faiblesses de notre humanité. Elles se confrontent, s'opposent et souvent hélas se haïssent, voulant s'imposer par la force, ne reconnaissant pas toutes la vertu de solidarité de ce que l'on ne peut appeler que l'Amour.

Seul, semble-t-il, le christianisme adopte une vision universaliste de l'humanité. Et même, ne propose-t-il pas, seul, par l'exemple du Christ incarné, la transfiguration possible de la Personne humaine ? Avec les images de l'époque il a perçu la nécessité d'un réseau communiant. Chaque individu n'a-t-il pas sa place dans une immense union, celle que les Écritures représentent par l'image de la Vigne du Seigneur dont il est un sarment ? Ce réseau ne se construit-il pas autour de l'attracteur christique capable d'ordonner son chaos ?

Cependant l'Homme jouit d'une liberté qui fait de lui un agent majeur dans l'Évolution. Il peut choisir le Bien comme le Mal, mais est-il toujours capable de les reconnaître ? Sa responsabilité le charge de devoirs qu'il a tendance à négliger. Et pourtant... « Notre Royauté – disait Teilhard – consiste à servir comme des atomes intelligents l'œuvre engagée dans l'Univers ». Mais quel chemin suivre ? Le même Teilhard énonçait un principe acceptable par les Hommes croyants de toute confession et aussi bien par les non-croyants : « Tout ce qui monte converge ». C'est-à-dire

symétriquement: tout ce qui converge monte. Nous avons le devoir impératif de chercher la convergence dans une construction nous menant vers l'en Haut et l'en Avant. Est bon tout ce qui construit, tout ce qui unit.

Cela est possible dans notre vie de tous les jours. Tous unis nous pouvons monter et participer à la création d'un peu d'Être nouveau. Edgar Morin ne parle-t-il pas d'une succession de naissances dans la vie de l'humanité? Cela existe heureusement et les exemples constituent des sortes de sémaphores dans l'océan de nos inquiétudes. Des organisations nationales et internationales ont abouti au cours de l'Histoire, malgré leurs faiblesses, à la construction de nations et de groupes de nations, à l'expression d'une solidarité inter-humaine dans de très nombreux domaines, culturel, économique, scientifique, artistique, et autres. Elles permettent à l'idéaliste de réfuter l'accusation d'irréalisme impénitent. Et les millions de microréalisations de par le Monde, les actions humanitaires de toute nature, sont aussi des preuves de l'efficacité de la bonne volonté humaine. La jeunesse, proclamons-le, est souvent exemplaire dans ce domaine.

J'ai eu dans ma vie professionnelle, pendant plus de vingt ans, l'expérience encourageante d'une œuvre collective dans un domaine de grande complexité, L'attracteur s'imposait ici par la grandeur de l'objectif commun auquel tous adhéraient: la lutte contre la maladie, dans la perception de l'angoisse et du désespoir mettant enjeu tous les projets de l'individu brusquement confronté à ce drame

personnel, avec toutes ses implications dans l'organisation familiale et sociale et ses choix personnels. Mais il y avait aussi la confiance dans les progrès de la science et des techniques, pouvant permettre la reprise de tous les projets. Dans ce contexte, une âme s'est créée permettant la soudure du groupe humain engagé dans la lutte. J'ai eu le sentiment que véritablement nous parvînmes à ne faire plus qu'UN. Une sorte d'être nouveau avait pris corps.

Au reste, l'importance et la richesse de l'association se retrouve dans la plupart des activités collectives. Le Directeur de l'Orchestre Régional de Basse-Normandie, Michel Debard, n'avait-il pas décrit ainsi l'esprit qui anime les membres de sa formation: « 19 musiciens, 3 familles, cordes, vents et clavier, tous investis de la responsabilité individuelle liée au répertoire de l'ensemble, tous respectueux et soucieux de mettre leur talent et leur compétence au service de ses partenaires musicaux ».

En changeant simplement les termes, on retrouve la même philosophie que dans toute équipe pluridisciplinaire.

Peut-on tirer de ces exemples des enseignements pouvant aider à résoudre le problème que doit affronter l'humanité? Sommes-nous, à terme, en perdition ou pouvons-nous encore croire à une Terre Promise dépassant d'ailleurs, cela devient toujours plus évident, le cadre seulement planétaire? Dans le contexte social, scientifique, technologique, et philosophique dominant, quelles peuvent être les perspectives ouvrant sur notre avenir?

L'œuvre de la création est si belle et la contribution humaine si exaltante... N'a-t-elle donc aucun sens, comme le prétendent ceux qui n'ont pas la foi, qu'elle soit laïque ou religieuse ?

Teilhard disait dans *Science et Christ*: « Si l'Univers a réussi jusqu'ici l'in-vraisemblable travail de faire naître la pensée humaine au sein de ce qui nous paraît un réseau inimaginable de hasards et de mauvaises chances, c'est qu'il est, au fond de lui-même, dirigé par une puissance souverainement maîtresse des éléments qui le composent. Je le crois, aussi, par besoin : parce que, si je pouvais douter de la solidité à toute épreuve de la substance dans laquelle je me trouve engagé, je me sentirais absolument perdu et désespéré. Je le crois enfin, et surtout peut-être, par amour ; parce que j'aime trop l'Univers qui m'entoure pour n'avoir pas confiance en lui ». À ce propos, par une coïncidence étonnante, Xavier Sallantin, que tout le monde connaît ici, pense que Teilhard, cosmologue, eût pu écrire aussi une *messe sur l'Univers*.

Celui-ci, l'Univers, n'a pas trahi sa confiance. Les lois les plus subtiles, subatomiques, se sont révélées à nous comme une réalité extra-humaine intemporelle, invariable, omniprésente dans tout l'univers. Elles sont à l'origine de toute matière. C'est le Logos. C'est le Verbe.

Ces nouvelles avancées dans le débat transdisciplinaire ouvrent des horizons et contribuent à atténuer les incertitudes et les incompréhensions entre les deux tendances profondes, intellectuelles et spirituelles, de l'être humain.

Pour le matérialiste, l'avenir est dans la marche vers une société idéale, par une compétence collective généralisée et bien maîtrisée autorisant la construction du futur. Mais cet attracteur, au bout du processus évolutif, même s'il parvenait à mettre un terme à tous les conflits d'égoïsme et d'ambition incontrôlés, ne débouche, à une échéance lointaine mais chiffrable – quelques milliards d'années – que dans l'anéantissement de la super nova finale. Et toute l'aventure humaine reste alors sans suite. Rien n'a de sens.

Pour le spiritualiste, s'appuyant aussi sur les progrès de la science moderne, la notion d'absolu n'est plus irrationnelle. C'est l'absolu de la substance originelle, l'Énergie. C'est l'absolu des Lois, préexistantes à toute nature, qu'elle soit matière ou esprit. Teilhard y avait reconnu une expression de l'Oméga, passé, présent et futur, attirant les personnes dans une noogenèse pouvant aboutir à l'issue de l'*histoire* dans une personnalisation suprême hors de l'espace et du temps. La cosmogénèse est une noogenèse et l'être spirituel qui en sera le résultat pourra devenir le couronnement de la création.

La promesse divine rend l'espérance du croyant inébranlable et sereine. Certes le futur de la planète et celui de l'univers reste pour lui comme pour l'incroyant plongé dans la nuit de l'effroi. Mais l'accès à un plérôme, dessein complet de la sagesse divine, dans l'éternité annoncée, ne heurte plus la rigueur de la raison. Einstein a même dit « La science est l'échelle de Jacob, elle ne s'achèvera qu'aux pieds de Dieu ! »

Que conclure de tout cela ?

Dans les perspectives qui sont les nôtres, sur cette Terre et dans le temps qui nous est donné, quelles mesures pouvons-nous prendre pour faire face à la menace de dispersion et d'échec ?

« L'heure est venue de prendre directement à partie la matière, la vie organique, la vie collective, et de la maîtriser, de l'expérimenter, de lui faire rendre ses secrets et sa puissance », disait Teilhard de Chardin, dans sa correspondance de guerre, c'est-à-dire lorsque tout espoir semblait vain.

L'objectif devant nous est essentiellement culturel. À tous les niveaux de la vie du Monde, il faut donc avant tout se préoccuper d'enseigner et de vivre une morale de mouvement capable de dynamiser notre évolution et surtout celle de la jeunesse. Il faut aussi lui enseigner la solidarité. Cela est capital et nous engage tous personnellement. Michel Serres va jusqu'à dire : « Toute connaissance vient de l'autre. Tout savoir devrait ressembler à l'Amour ».

C'est cet amour qui guide ou qui doit guider les enseignants à tous les niveaux de leur tâche, au sein de la famille d'abord, puis de l'école communale aux grandes universités, aux laboratoires de recherche, cette Recherche qui contrairement à ce que croient les fixistes de tout acabit devient, disait Teilhard, la grande affaire du Monde...

Écoutons ses réflexions : « La Montée moderne de la Recherche... En soi, le fait est incontestable. Mais comment l'interpréter ? À mon avis, le phénomène n'a qu'une explication

possible ; et cette explication (à la fois extrêmement simple dans son principe et extrêmement révolutionnaire dans ses conséquences), la voici : c'est de nous décider à admettre, sous la pression des faits, que l'Homme n'est pas encore achevé dans la Nature, pas encore complètement créé – mais que, en nous et autour de nous, il se trouve encore en pleine évolution. D'une part, considéré dans sa totalité collective, le groupe humain tend de plus en plus distinctement à se grouper organiquement en un ensemble super réfléchi qui, observé correctement, semble bien ne pas être autre chose que le prolongement direct du processus suivant lequel, depuis les premières origines de la Vie, la Conscience n'a jamais cessé de s'approfondir à la faveur d'organismes de plus en plus compliqués. Telle serait la signification profonde du grand phénomène social à travers lequel nous nous débattons. D'autre part, grâce au jeu même de cette super-réflexion collective, l'esprit humain se révèle capable, en ce moment même et sous nos yeux, de découvrir et de manier les ressorts matériels qui lui permettront vraisemblablement (par action directe sur les lois de la reproduction, de l'hérédité et de la morphogénèse) de provoquer et d'influencer à volonté – dans certaines limites encore imprévisibles – la transformation de son propre organisme (cerveau compris...). Voilà où nous en sommes en ce moment » (*Science et Christ*, p. 255).

Ces idées, considérées naguère encore comme attentatoire à la pure orthodoxie, sont désormais intégrées

au plus haut niveau de l'Église; Benoît XVI a invoqué fortement à diverses reprises ce rôle de découverte de l'esprit humain. L'homme, a-t-il dit, est «*participant de l'œuvre créatrice de Dieu dans le monde*».

Écoutez bien ce qu'il a pu dire le 24 juillet dernier dans une homélie dans la Cathédrale d'Aoste: «Il faut] que la liturgie ne soit pas une chose à côté de la réalité du monde, mais que le monde lui-même devienne hostie vivante, devienne liturgie. C'est la grande vision qu'a eue d'ailleurs

Teilhard de Chardin lui aussi: à la fin, nous aurons une vraie liturgie cosmique, où le cosmos deviendra hostie vivante».

15 mai 2008



https://www.teilhard.fr/sciences_et_technologies

Échos du séminaire

Pour une Église en évolution dans un monde en quête de sens

Contribution de l'Association des Amis
de Pierre Teilhard de Chardin à l'appel
du pape François au Peuple de Dieu

PRÉAMBULE

« Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui » (1 Cor 12,26)... Je constate, une fois encore, la souffrance vécue par de nombreux mineurs à cause d'abus sexuels, d'abus de pouvoir et de conscience, commis par un nombre important de clercs et de personnes consacrées... L'ampleur et la gravité des faits exigent que nous réagissions de manière globale et communautaire... Il est impossible d'imaginer une conversion de l'agir ecclésial sans la participation active de toutes les composantes du peuple de Dieu » : ainsi s'exprime le pape François dans sa *Lettre au Peuple de Dieu*, (20 août 2018).

De son côté, dès 1929, le père Pierre Teilhard de Chardin écrivait à son ami l'abbé Gaudefroy : « Il m'a parfois semblé que dans l'Église actuelle, il y a trois pierres périssables dangereusement engagées dans les fondations : la première est un gouvernement qui exclut la démocratie ; la deuxième est un sacerdoce qui exclut et minimise la femme ; la

troisième est une révélation qui exclut, pour l'avenir, la Prophétie. »

Interpelés par le vibrant appel du pape François, vingt-quatre membres de l'Association des Amis de Pierre Teilhard de Chardin, réunis deux jours en séminaire à Montmartre en janvier 2020, se sont interrogés sur ces « trois pierres périssables », en se demandant si la pensée novatrice de Teilhard pouvait éclairer le renouveau attendu pour l'Église du XXI^e siècle. Ceci est la synthèse de leurs réflexions.

QUELLE GOUVERNANCE POUR L'ÉGLISE ?

Première pierre périssable : « Un gouvernement qui exclut la démocratie »

Problématique actuelle

Depuis que la fonction de chef de l'Église a été confiée à l'apôtre Pierre par Jésus lui-même, la gouvernance,

c'est-à-dire la manière de gouverner, d'exercer le pouvoir, s'est traduite dès le Moyen Âge par une dualité entre clercs et laïcs, autrement dit entre «église enseignante» et «église enseignée». Considéré comme plus proche de Dieu, le pouvoir du clergé se sacralisa et le système devint ainsi «intouchable», les laïcs souvent convaincus que les clercs étaient «au-dessus» d'eux.

Aujourd'hui, la crise provoquée par la révélation des abus au sein de l'Église est vécue comme une souffrance et pourrait provoquer l'effondrement d'un système d'autorité trompeur, parfois plus soucieux de se protéger que de promouvoir la vérité.

Souvent enfermée dans ses lois inflexibles et son système d'autorité patriarcal, l'Église a développé l'image d'une institution fermée aux évolutions du monde qui auraient pourtant exigé de sa part flexibilité et créativité. Cette rigidité se trouve renforcée par la relative homogénéité d'une population cléricale masculine, célibataire, ayant la même formation de base et d'origine sociale plutôt aisée.

C'est à ce système fermé que s'est déjà heurté, en son temps, le père Teilhard de Chardin dont la pensée se vit frappée d'une interdiction formelle de publication et d'enseignement. Cette affaire, et bien d'autres, ont développé l'image d'une Église cléricale, non seulement opposée à la science mais véritable forteresse dont la réflexion et la recherche ne se réfèrent qu'à elle-même et à son passé, le plus souvent incapable d'accueillir ce qui arrive de l'extérieur et de l'actualité.

Quand la position du pape rejoint la vision de Teilhard

Face au désastre, la position du pape est sans appel lorsqu'il dit non à la culture du secret qui consiste à cacher, couvrir et réduire au silence toute déviance, pour protéger l'institution et éviter à tout prix le scandale. Citons-le: «*Dire non aux abus, c'est dire non, de façon catégorique à toute forme de cléricisme*».

Teilhard n'est pas moins radical: «*... l'Église dépérira aussi longtemps qu'elle n'échappera pas au monde factice de théologie verbale, de sacramentarisme quantitatif et de dévotions subtilisées où elle s'enveloppe, pour se réincarner dans les aspirations humaines réelles ...le moment est venu où le sens chrétien doit «sauver le Christ» des mains des Clercs, pour que le Monde soit sauvé.*»¹

Quand le pape rejette toute forme de mondanité dans l'Église, il rejoint Teilhard qui écrivait en 1916 dans son *Journal*: «*Il m'est venu à l'esprit l'idée d'une étude qui serait intitulée «Le Voile», – le voile qui ternit la surface de contact Église/Monde,... et ne laisse voir qu'une surface, mesquine et déplaisante, d'égoïsmes en conflit, de vanité satisfaite, d'oisiveté cultivée, de suffisance ridicule. À quoi tient ce Voile? Extrinsécisme dogmatique, pharisaïsme social, prétention de monopoliser toute vérité et toute charité, paresse et inutilité dans la lutte pour le Progrès.*»²

1. PIERRE TEILHARD DE CHARDIN, Lettre de Teilhard à A. Valensin du 25 fév. 1929. *Lettres intimes...*, Aubier Montaigne, 1974, p. 184.

2. PIERRE TEILHARD DE CHARDIN, *Journal (1915-1919)*, Fayard, 1975, note du 19 février 1916, p. 38.

De retour en 1932, après une année de Croisière Jaune, Teilhard révèle sa souffrance à la philosophe Léontine Zanta : « *J'y aurai constaté, une fois de plus, combien mon milieu « naturel » est le milieu « laïc ». Mais je me suis remis, sans difficultés, dans le minimum de cadre ecclésiastique où la vie m'a placé. Je ne le prends plus assez « au sérieux » pour qu'il me fasse souffrir profondément. Et puis je me dis que, moins profondément inséré dans l'Église je serais moins apte à travailler pour la libérer.* »³

Comment sortir de ce cléricalisme qui, à des degrés divers, gangrène l'Église de par le monde ?

Oser de nouvelles gouvernances et se laisser surprendre

Teilhard formait le vœu de voir « *instituer un organisme où les idées puissent s'agiter et se former librement* ». ⁴ Le pape François le rejoint : « *L'ampleur et la gravité des faits exigent que nous réagissions de manière globale et communautaire* » et il ajoute : « *Il est impossible d'imaginer une conversion de l'agir ecclésial sans la participation active de toutes les composantes du peuple de Dieu* ».

Le terme *Église* (Ekklesia) signifie *Assemblée* et évoque l'horizontalité de l'Évangile. La « synodalité » que promet le pape François nous rapproche d'une gouvernance démocratique où la hiérarchie quitterait son donjon pour se mettre au service de l'ensemble et

faire grandir une Église servante de l'humanité et désintéressée.

Replaçant le Christ au centre de l'Église, le pape va se présenter d'abord comme l'évêque de Rome, mettant ainsi en avant l'idée de la collégialité et désirant que l'Église soit « *pauvre pour les pauvres* ». Il déplace ainsi la problématique du pouvoir : « *Ce ne sont pas les inévitables rapports de force qui doivent l'emporter au sommet de l'Église mais la loi de l'amour.* »⁵

Il s'agit donc de développer une réelle collégialité en paroisse ainsi qu'une synodalité diocésaine et inter-diocésaine afin de prolonger Vatican II et d'ancrer le fonctionnement et les décisions de l'Église dans la réalité du contexte et des cultures locales. Cela ne peut passer que par une réelle implication des laïcs dans la vie de l'Église, dans toute la diversité de ses missions.

Dans un esprit d'ouverture et un souci de réalisme, l'Église catholique pourrait revenir sur le célibat des prêtres en ordonnant des hommes mariés, comme c'était le cas au cours du premier millénaire et aujourd'hui encore pour les Églises orthodoxes. Les controverses à ce sujet invitent à approfondir le débat.

Comment gouverner un monde sans le comprendre et sans l'aimer ? Une gouvernance renouvelée passera par une remise en question du discours chrétien qui commence bien souvent par la condamnation du monde auquel on apporte le salut. Elle passera par une réconciliation entre

3. PIERRE TEILHARD DE CHARDIN, Lettre à Léontine Zanta du 30 mars 1932, Desclée de Brouwer, 1965, p. 119.

4. PIERRE TEILHARD DE CHARDIN, Lettre au père Valensin du 11 août 1916.

5. DANIEL DUIGOU – Jésus et la gouvernance de l'Église – La Croix du 13 avril 2013.

culture et foi, entre science et foi. Citons Teilhard de nouveau: «*Je suis frappé de ce fait que l'Église manque à peu près complètement d'organes de recherches (à la différence de tout ce qui vit et progresse autour d'elle) [...] Donc, il faut que, sous le contrôle de l'Ecclēsia docens (Église enseignante), s'organise, se développe, l'Ecclēsia quaerens (Église cherchante).*»⁶

QUELLE PLACE POUR LA FEMME DANS L'ÉGLISE ?

Deuxième pierre périssable: «*Un sacerdoce qui exclut et minimise la femme*»

Le constat que fait Teilhard, dans sa lettre au père Gaudefroy en 1929, d'une sorte de discrimination de l'Église vis-à-vis des femmes, est, du fait de l'évolution dans nos pays du statut des femmes, encore plus évident aujourd'hui que celui lié aux deux autres «pierres». Quand cette lettre fut publiée en 1988, l'éditeur de l'ouvrage avait jugé utile d'ajouter en note: «*La question de la démocratie et celle du prophétisme ont été très présentes dans les débats conciliaires (de Vatican II). Quant à la question de la place des femmes dans l'Église (et du rapport femme-sacerdoce), elle est d'une actualité brûlante. Sur tous ces points Teilhard fait figure de précurseur.*» Au dire de cet éditeur, et c'est aussi notre conviction, cette seconde «pierre» serait donc d'«*une actualité brûlante*»!

6. PIERRE TEILHARD DE CHARDIN-Lettre au père Victor Fontoynt du 26 juillet 1917, citée en exergue dans le T. IX, p. 29.

Force est de constater tout d'abord que l'Église est patriarcale. Quoi d'anormal puisqu'elle fut construite par les disciples de Jésus-Christ, tous masculins, dans un contexte culturel patriarcal, le monothéisme juif l'étant également. Pourtant on peut remarquer que les femmes sont très présentes dans la vie du Nazaréen. Elles forment autour de Lui une sorte de cercle en contact étroit avec celui formé par les Apôtres; et ce sont souvent elles qui interviennent aux moments décisifs de sa vie lorsqu'un témoignage et/ou une ouverture vers les «périphéries» sont requis. C'est alors au travers de ces femmes, respectées par Jésus, que se soutient l'espérance et que s'ouvre la perspective d'un avenir encore plus large. Mais au fil des siècles, elles ont été écartées de tout sacerdoce, de tout rapport direct avec le sacré, de toute gouvernance et, de plus, reléguées à des fonctions subalternes de «servantes».

Nous plaçant d'emblée sur fond d'évolution du monde, la pensée de Teilhard va déplacer notre regard sur plusieurs points.

À propos de la distinction homme/femme

Teilhard révélera le sens spirituel de l'évolution de l'Univers. Il parlera alors de l'«*Homme*», – ainsi écrit avec une majuscule –, pour désigner chaque être humain, quel que soit son genre, qui, conscient de sa dimension spirituelle, accepte de participer à la marche de l'Humanité vers Oméga, vers Dieu.

Il va demander à l'Église de se repenser en prenant en compte le fait que le monde dans lequel elle agit, n'est ni statique, ni figé, mais en constant devenir. Du fait de cette incessante évolution, les réalités sociétales ne cessent de se modifier et les revendications sont constantes. Elles nous concernent tous, hommes et femmes, et sont multiples : individualisme de plus en plus marqué, désir prométhéen de contrôler la reproduction, accaparement de l'enfant, pressions féministes, mise en question de la virilité, risque de masculinisation de la femme, théorie du genre, etc. L'Église, par ses prises de position souvent intransigeantes et le peu de place qu'elle donne à la voix des femmes, ne refuse-t-elle pas de pouvoir se mettre profondément à l'écoute de ces changements profonds ?

Teilhard a vu l'espace de la Terre comme se rétrécissant par le développement des transports et des réseaux de communication, et du fait de l'explosion démographique. Cette « *planétisation* » se traduit par la constitution d'une sphère pensante, la « *noosphère* » qui permet le développement d'une « *conscience planétaire* ». Si l'Église veut participer pleinement et de façon pertinente à celle-ci, ne serait-il pas temps qu'elle englobe en son sein la totalité de l'Humanité, sans négliger les 50 % de femmes qui la constitue ?

Par ailleurs Teilhard va proposer une christologie d'inspiration paulinienne, où *la dimension cosmique du Christ* va largement transcender la masculinité de Jésus, le Fils incarné d'un Dieu-Père. Il va ainsi proposer à

chaque Homme, *la recherche mystique d'un « Christ toujours plus grand »* où les frontières entre dimensions féminine et masculine sont effacées.

À propos de la sphère sacrée dont les femmes sont écartées

Pour Teilhard, une telle séparation n'a pas de sens. Sa vision d'un Dieu, *Alpha et Oméga* de l'histoire du monde, incarné dans Sa création, le conduit à abolir une séparation du monde en deux domaines : le profane et le sacré. Car, pour lui, « *tout est sacré* ». Il écrit en 1926-27, dans *Le Milieu divin* : « ... en vertu de la Création, et, plus encore de l'Incarnation, rien n'est profane, ici-bas, à qui sait voir. Tout est sacré, au contraire, pour qui distingue, en chaque créature, la parcelle d'être élu soumise à l'attraction du Christ en voie de consommation ». Chaque être humain, quel que soit son genre, est sacré. Chaque « *Homme* » est sacré, et c'est à travers le monde que chaque « *Homme* » ainsi éveillé, fera son chemin pour « *aller à Dieu* », sans rupture entre sa vie chrétienne et sa vie dans la cité.

Il semble donc temps pour l'Église catholique, à l'instar des autres traditions œcuméniques, de donner à voir une Église plus égalitaire et ouverte aux femmes, où existerait un vrai partage des responsabilités sacerdotales entre les hommes et les femmes, puisqu'ils sont tous également « *Hommes* ».

À propos de la sphère privée

Il est aisé de constater l'intrusion de l'Église dans la sphère privée, que ce soit au niveau de la famille ou au niveau plus intime de la sexualité. La femme y est encore trop souvent réduite à sa seule fonction de «génétrix», de «bonne mère», ou à défaut de «vierge sainte». Elle est souvent regardée comme «objet». Et il est bien regrettable que, lors des derniers synodes concernant cette sphère privée, les femmes aient été consultées... mais écartées ensuite lors des votes.

Il nous faut aussi noter que le regard d'une assemblée d'hommes sur les femmes, est obligatoirement marqué par la façon dont ceux-ci perçoivent la sexualité. L'Église, très patriarcale, a eu peur de cette sexualité; la femme y a été perçue comme un danger, une tentation. La théologie du corps de saint Jean Paul II semble avoir déjà un peu infléchi ce regard, mais sans doute reste-t-il encore à progresser.

Teilhard va apporter ici un éclairage très important. Il voit en effet dans la sexualité, non pas un danger, mais, à notre stade de l'Évolution, l'expression prise aujourd'hui par la force qui, dès l'origine, meut la création. En effet cette force physique d'attraction qui a permis, à partir des particules initiales, la complexification de la matière puis l'émergence de la vie, s'est révélée, au fil de l'évolution, porteuse d'autres dimensions. Avec la vie, cette force physique d'attraction s'est sensibilisée pour se manifester comme instinct chez les animaux. Puis chez l'homme cet instinct est devenu désir conscient et, en lui, s'est alors imposée la nécessité de donner un contenu spirituel à ce

désir. C'est en effet d'«Amour» dont l'homme veut parler. Et l'on constate l'incroyable pouvoir de cet appel à l'Amour, qui s'avère capable de fêter l'«ego» qui emprisonne nos êtres pour nous engager dans un chemin inattendu: celui de l'ouverture aux autres et du don de nous-mêmes; et cela pour notre propre bonheur. Cette force d'union nous met en chemin vers l'agapè, vers notre Dieu-Amour. Teilhard dira: «*C'est un Amour qui construit l'Univers*», et «*L'Amour est la plus universelle, la plus formidable et la plus mystérieuse des énergies cosmiques*».

Teilhard nous révèle ainsi la dimension sacrée de la sexualité. Et cela doit passer dans le discours de l'Église. Elle doit reconnaître la coresponsabilité de l'homme et de la femme pour traiter ensemble de tout ce qui est relatif à cette sexualité; elle doit revoir ses structures pour en permettre l'expression.

COMMENT RESTAURER LA PROPHÉTIE DANS L'ÉGLISE ?

Troisième pierre périssable: «*Une révélation qui exclut, pour l'avenir, la Prophétie*»

Le défi du XXI^e siècle : annoncer le Christ

Dans la mouvance de Vatican II, le pape François appelle également les laïcs à relever ce défi. Se pose ainsi la question de la «restauration de la prophétie dans l'Église catholique». De quoi s'agit-il? Tout simplement de l'annonce de Jésus-Christ dans une société hyper-développée,

mondialisée, sécularisée, matérialiste, pluraliste au plan religieux et terriblement individualiste. Et pour cela, il est devenu nécessaire pour elle, de faire appel aux concepts de la science, de la technique, de l'économie, et du management. Pour entrer en dialogue avec les laïcs, avec les non croyants et plus généralement avec les hommes de bonne volonté, pour leur présenter les splendeurs de la foi chrétienne, une méthode s'avère nécessaire et elle passe nécessairement par un recours aux nouveaux outils méthodologiques fournis par les sciences. Au grand défi adressé aux chrétiens par la modernité, on doit apporter une réponse nourrie à la fine pointe de la modernité elle-même. C'est ce que Teilhard de Chardin a cherché à faire en son temps et ce qu'il nous faut reprendre aujourd'hui.

La nécessaire implication d'un peuple chrétien audacieux

Cette nouvelle fonction prophétique ne peut, à l'évidence, rester l'affaire des seuls clercs; elle doit concerner l'ensemble du peuple chrétien, hommes et femmes, et particulièrement tous les chrétiens directement concernés par les questions nouvelles (que celles-ci soient de nature religieuse ou sociale), et qui disposent des connaissances leur permettant d'apporter à ces questions des réponses pertinentes.

Le Père Teilhard prend conscience de ce fait, lorsqu'il écrit en 1915 dans son Journal de guerre, à partir de sa lecture de l'œuvre du cardinal Newman: «*Lui, au moins, savait*

mettre les questions « organiques » fondamentales au-dessus des disputes de confession... il conseillait les études courageuses et hardies, la croyance basée sur la recherche et la lutte, et non sur la « clôture » intellectuelle. Me souvenir aussi de cette idée lumineuse, que le rôle du Magistère (théorique et historique) est peut-être bien surtout un rôle de frein, d'éliminateur, la puissance expansive et évolutrice résidant au sein des croyants, pieux surtout ou surtout intellectuels (cf. Darwinisme...). Le magistère a une fonction analogue à la Sélection naturelle»⁷. Le magistère, ainsi suspecté par Teilhard dans sa capacité de créativité théologique, se trouve renvoyé à une fonction de tri et de sélection, fonction certes importante mais qui ne saurait l'autoriser à stériliser, à la source, les forces vives de la créativité. C'est à la fraction marchante et ouverte du peuple de Dieu que doit être dévolue la fonction prophétique, quitte à ce que le magistère apporte ensuite confirmation. Voilà ce qui est essentiel. Ceci a des conséquences sur l'organisation de l'Église et notamment sur le rôle actif, nécessaire et indispensable, des femmes qui devront disposer d'un pouvoir décisionnel, voire sacramentel.

En conséquence, un certain nombre de questions deviennent urgentes pour l'Église. Appuyées sur les conclusions de Vatican II, toujours insuffisamment déployées, elles peuvent être exprimées ainsi:

7. PIERRE TEILHARD DE CHARDIN, *Journal*, 26 août 1915 – janvier 1919, op.cit., p. 89.

- **Élaborer une théologie enthousiasmante de la Création**

La science avec ses multiples avancées permet de sortir de l'imagerie naïve des récits bibliques de création, lesquels doivent être lus comme des mythes fondateurs donateurs de sens et non plus littéralement à la manière des fondamentalistes. Il s'agit de mettre en œuvre le conseil donné par le jésuite Georges Coyne, ancien Directeur de l'Observatoire du Vatican: «*Nous n'avons pas besoin de Dieu pour expliquer l'univers tel que nous le connaissons aujourd'hui. Mais si je crois en Dieu, l'univers tel que je le connais aujourd'hui m'en apprend beaucoup sur le Dieu auquel je crois.*»⁸

- **Sortir définitivement du christianisme sacrificiel**

La doctrine du péché originel élaborée par saint Augustin au v^e siècle donne une vision extrêmement pessimiste de la condition humaine, plombant à la base toute velléité d'engagement pour améliorer l'homme et la société (ainsi particulièrement aujourd'hui celui vers l'«écologie intégrale» proposé par le pape François). De plus, cette vision s'est trouvée aggravée au xi^e siècle par la doctrine dite de la satisfaction de saint Anselme qui donne pour motif de l'incarnation du Verbe de Dieu l'obligation de venir «satisfaire» au jugement divin afin d'expié la faute originelle commise par l'humanité. Ceci conduit à une vision repoussante de la Croix du Christ et à une survalorisation

de la souffrance et du renoncement considérés comme ayant valeur en soi. Pour sortir de cette vision, écoutons ce que disait en 1970, le futur pape Benoît XVI dans son enseignement théologique: «*Certains textes de dévotion semblent suggérer que la foi chrétienne en la Croix se représente un Dieu dont la justice inexorable a réclamé un sacrifice humain, le sacrifice de son propre Fils... Autant cette image est répandue, autant elle est fausse!*»⁹ Quant à Teilhard, en 1944, il écrivait déjà que la Croix élevée sur le monde par la Résurrection se présentait comme «*la face conquérante et lumineuse de l'Univers en genèse.*»

- **Réaffirmer la dimension spirituelle de l'être humain**

Contre la vision matérialiste, hédoniste et ultra-individualiste dominante aujourd'hui dans les sociétés occidentales, il devient indispensable de restaurer l'importance de l'intériorité et du spirituel. Teilhard, en proposant à l'Homme de se surcentrer sur la figure du Christ, à la fois centre de convergence cosmique, sociale et spirituelle, permet à la personne humaine de réaliser sa vocation la plus profonde: être «divinisée». Peut-on imaginer projet humain plus grandiose et plus belle vocation?

- **Passer d'une ecclésiologie autocentrée à une ecclésiologie ouverte**

Par la distinction établie entre «Église enseignante» (celle des clercs) et «Église enseignée» (celle

8. GEORGES COYNE, la fertilité de l'univers: sciences et religion, *La Documentation catholique*, n° 2362, 16.

9. Joseph RATZINGER, *La foi chrétienne hier et aujourd'hui*, Cerf, 2005, p. 197.

des fidèles) et se considérant de plus comme une société parfaite, l'Église est en tentation d'oublier qu'elle doit rester doublement ouverte: vers le Dieu Trinité d'abord d'où elle tire sa raison d'être, et vers le monde des humains dans sa diversité ensuite à qui elle a pour mission d'annoncer Jésus-Christ. Ceci exige de sa part de tenir compte d'une double complexité: celle de Dieu dont l'Esprit souffle où Il veut et qui peut s'adresser directement à qui Il veut; celle des hommes dont les positions par rapport à Dieu sont très diverses, allant d'une grande proximité pour certains, à l'éloignement voire au doute (agnosticisme) ou au refus (athéisme militant) pour d'autres. Plutôt que de rester sous la forme d'une société compacte, soudée entre elle par un corpus de dogmes et de préceptes, l'Église doit alors se concevoir comme une « société en réseau » aux formes d'appartenance multiples. En son centre, un noyau de fidèles exerçant une véritable attraction mystique, puis une suite de cercles concentriques englobant tous les hommes de bonne volonté selon leurs formes d'appartenance de plus en plus lâches, cela sans jamais perdre l'espoir de les voir progressivement se rapprocher du centre. Ce que l'on appelle aujourd'hui l'« Église liquide » est une réponse possible.

• **Passer d'une morale de la Loi à une morale vectorielle**

Il reste certes nécessaire dans une religion de conserver des interdits fondateurs, comme celui de l'homicide, du vol ou du mensonge, sans

lesquels la vie sociale deviendrait vite impossible. Mais ceci ne saurait constituer un idéal! C'est pourquoi une morale fondée sur la foi chrétienne doit d'abord proposer des objectifs mobilisateurs élevés, dérivés de la mystique, c'est-à-dire se situant dans l'ordre de l'amour de Dieu et se déclinant ensuite en amour de soi-même et en amour du prochain. C'est donc sous forme d'orientations, d'incitations, de conseils, prenant appui sur la situation réelle dans laquelle chacun se trouve et de son degré d'avancement dans la vie spirituelle, que cette morale doit se dire (le pape Jean-Paul II appelait cela la *loi de progressivité*).

Tout l'ancien discours sur la morale familiale, conjugale et sexuelle gagnerait à être repensé dans cette perspective. C'est d'ailleurs ce que l'exhortation *Amoris laetitia* du pape François a commencé à faire, mais on a vu avec combien de difficultés au sein même de l'Église.

Il nous faut donc bien reconnaître que Teilhard avait vu juste en prophétisant, dès 1929, que l'Église est bâtie sur des « pierres périssables ». Les récentes révélations d'abus sexuels, de pouvoir et de conscience la font trembler sur sa base mal assurée. Il est donc temps d'envisager de la stabiliser, la pérenniser en lui redonnant son souffle initial. Avec Teilhard, repensons sa gouvernance, la place des femmes et réintroduisons la prophétie. Sa survie est à ce prix.

Nécrologie

Décès du père Henri Madelin

Remo Vescia

Président honoraire du Centre Européen Teilhard

Lepère Henri Madelin a succombé à l'épidémie de coronavirus mercredi 8 avril 2020.

Ancien provincial des jésuites et ancien rédacteur en chef de la revue Études, par son engagement dans la construction européenne, par sa réflexion de théologie politique, il aura influencé les milieux intellectuels et politiques et accompagné des générations de chrétiens.

Né en 1936 à Guebviller, dans le Haut-Rhin, Henri Madelin était diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, d'une licence en droit et d'un DES d'économie politique. Très tôt intéressé par la vie politique et le service de l'État, il avait préparé l'ENA mais avait frappé l'année suivante, en 1957, à la porte du noviciat de la Compagnie de Jésus. Il y fut ordonné prêtre dix ans plus tard, après des études de philosophie, deux années au collège Libermann à Douala, au Cameroun, puis des études de théologie à Lyon.

Son expertise pour les sciences politiques et son intérêt pour les questions de société l'orientèrent très tôt vers

l'apostolat social. En 1973, il prend la direction de l'Action populaire, qui deviendra le Centre de recherche et d'action sociales (Ceras).

Maître de conférences à Sciences-Po Paris et enseignant à l'Institut d'études sociales (IES) de l'Institut catholique de Paris, il se révèle homme de relations et de communication, mettant ses qualités humaines et intellectuelles au service de l'Église et de la société, « *persuadé que le message de l'Évangile reste une source de profond renouvellement précieux pour notre monde* ».

Devenu provincial des jésuites de France en 1979, il rénove l'apostolat auprès des jeunes, en lançant le Réseau Jeunesse ignatien en 1984, et assure l'avenir du Centre Sèvres, en destinant un certain nombre de jeunes jésuites à l'enseignement philosophique et théologique. Il donne aux Facultés jésuites de Paris – qu'il présidera de 1985 à 1991 – un rayonnement bien au-delà de la France, s'attachant à développer ce lieu « *au service d'une formation humaine, intellectuelle et spirituelle, à la fois enracinée et ouverte, de religieux, religieuses et laïcs, dans les enjeux d'un monde en pleine mutation* ».

En 1991, il devient aumônier national du Mouvement chrétien des cadres et dirigeants (MCC). Avant d'être nommé rédacteur en chef de la Revue jésuite *Études* (1995-2002) où il fait preuve, là aussi, de créativité et de dynamisme.

Homme de foi et de culture, le père Madelin a publié une trentaine d'ouvrages. Son dernier livre *Heurs et malheurs de l'autorité* (Éd. Lessius, 2018) traite de la relation entre pouvoir et autorité, celle-ci se mesurant, écrivait-il, « à la capacité de faire grandir autrui pour lui permettre de donner sa pleine mesure ».

Le Père Madelin était un grand teilhardien, tout particulièrement intéressé par la dimension prospective de l'œuvre de Teilhard, sur l'avenir de l'Homme, sur la Cosmogénèse et la Noosphère, il se référait souvent à

sa pensée dans les nombreux articles qu'il donnait régulièrement à la presse.

Rappelons son attachement à la pensée et à la personne de Teilhard: il avait participé activement de son accompagnement spirituel à la série de colloques **Teilhard 2005** qui, pendant 5 ans ont sillonné le monde sur les pas de Teilhard: en France à Paris et à Clermont-Ferrand, en Égypte, en Chine, Italie, États-Unis pour se recueillir enfin sur sa tombe, à Pougkhepsie, N.Y. pour célébrer le 50^e anniversaire de sa mort, le 10 avril 2005.

Un livre Hommage au Père Madelin va être publié aux éditions Saint-Léger réunissant les textes donnés à ces colloques par le Père Madelin qui avaient réuni, entre 2001 et 2005, plusieurs centaines de teilhardiens à travers le monde.



Remo Vescia et le Père Henri Madelin

Décès de Jacques Séverin Abbatucci

Le professeur **Jacques-Séverin Abbatucci** est décédé, le 17 mars 2020, à l'âge de 97 ans.

Il laisse à ceux qui l'ont connu le souvenir d'un homme de valeur, d'une grande humanité dont la vie aura été guidée par la spiritualité de Pierre Teilhard de Chardin.

Il écrivait encore récemment dans son livre intitulé *Méditations sur le sens de la vie* (Publibook ; Éd. Philosophie – 2015) : «*Il est pour moi un fanal qui éclaire le chemin que je m'efforce de suivre dans cette dernière partie de ma vie, chemin qui reste toujours lumineux depuis que j'ai rencontré l'œuvre de ce grand savant chrétien*»

Né en Corse en 1923, il suit ses études de médecine à Marseille au moment de la guerre. Il rejoint alors les troupes du Maréchal Leclerc et participe activement au débarquement en Provence. La campagne d'Alsace, puis la campagne d'Allemagne l'amènèrent jusqu'en Autriche, avant qu'il ne reprenne ses études en cancérologie à l'Institut Gustave-Roussy.

Fondateur avec le Professeur Tubiana du centre de lutte contre le cancer François Baclesse, de CAEN, aujourd'hui considéré comme un des tous premiers au monde, il y aura appliqué le principe des relations pluridisciplinaires, qu'il avait rapporté du Mémorial Hospital de New-York où il avait exercé de 1951 à 1952. La

concordance avec la notion d'*Union créatrice* si chère à Teilhard est remarquable. Il contribuera à l'implantation du Ganil (Grand accélérateur national d'ions lourd) à Caen.

Le Professeur Abbatucci fut aussi **maire de Mathieu** de 1989 à 2001, favorisant les initiatives civiques ou culturelles et les projets d'avenir pour la Commune.

En 1993, il crée le **Groupe d'Études Teilhard de Chardin** de Caen, au sein de l'Académie des sciences, arts et belles lettres. En 1997, il signera sa transformation en association bénéficiant du statut de «Groupe homologué au sein de l'Association Nationale» avec Maurice Ernst, alors Président de cette même Association. Il déclarait à cette occasion ces quelques mots :

«*La vision de Teilhard de Chardin, toute cette vision de l'évolution du monde dont nous sommes le résultat va dans le sens de la conscience. L'Humanité se trouve en liaison les uns avec les autres grâce aux moyens de communication de façon à ce qu'il y ait une conscience collective qui se développe.*»

Le souvenir de son action, ses livres, articles, méditations peuvent continuer à soutenir notre réflexion en vue de la progression de l'humanité vers plus d'unité et de conscience.

Jacques-Séverin Abbatucci était père de cinq enfants.

Courrier des lecteurs

RÉMO VESCIA DE PARIS A RÉAGI À LA PAGE DE TEILHARD SUR LA TRINITÉ PUBLIÉE DANS LE N° 9 DE NOOSPHERE. IL ÉCRIT À SON RÉDACTEUR, GÉRARD DONNADIEU :

J'ai souri à la question bien naïve de ta jeune auditrice ainsi qu'à ta réponse.

Il me semble que c'est Jésus lui-même qui nous a révélé la nature trinitaire de Dieu, tout au long de sa vie publique et notamment, très explicitement au chapitre 16 de l'évangile de Jean. Et non pas les Pères de l'église comme tu dis après avoir cherché dans le catéchisme!...

Moi j'ai eu la chance d'entendre, il y a plus de 75 ans, le Père Maurice Zundel nous parler de Dieu en ces termes (et cela m'a marqué pour la vie, comme Teilhard, quelques années plus tard, est venu donner sens et dynamique à cette révélation en nous la proposant comme origine de la cosmogénèse). Voici ce que disait Maurice Zundel :

« Dans l'ouverture du Cœur de Dieu à travers le Cœur du Christ, il y a justement cette manifestation incroyable et merveilleuse que Dieu est Dieu parce qu'il se communique, qu'il est Dieu parce qu'il se donne tout, parce qu'il est la désappropriation infinie et éternelle, parce qu'il a la transparence d'un enfant, une transparence où toute espèce d'appropriation est impossible,

où le regard est toujours dirigé vers un Autre, où la personnalité, où le moi, n'est qu'un pur et infini altruisme...

Jésus, en nous révélant la Trinité, nous a délivrés de Dieu ! Il nous a délivrés de ce Dieu cauchemar, extérieur à nous, limite et menace pour nous : il nous a délivrés de ce Dieu-là ! Il nous a délivrés de nous-mêmes qui étions nécessairement, et sourdement, même si nous n'osions l'avouer, en révolte contre ce Dieu-là. »

Réponse de Gérard Donnadiou

Merci, cher Rémo, pour avoir repéré le clin d'œil au mystère de la Trinité dans mon petit texte de *La Page de Teilhard*. Je pense que tu seras d'accord pour que l'on reprenne ton interpellation dans le *Courrier des lecteurs* du prochain numéro de *Noosphère*, ne serait-ce que pour pouvoir faire état de la citation de ce grand Maurice Zundel, un ostracisé lui aussi de la hiérarchie cléricale. Concernant tes autres remarques et sans vouloir ouvrir avec toi un débat théologique, je pense que si l'évangile de Jean, et en particulier son chapitre 16, est le plus explicite s'agissant de la divinité du Christ, celle de l'Esprit (le paraclète cité au chapitre 16) ne s'y trouve que suggérée. C'est bien pourquoi il a fallu un débat de plusieurs siècles et le génie des Pères de l'Église pour arriver aux formulations encore valables

aujourd'hui. Ce travail de clarification, mené pour l'essentiel à partir des concepts de la philosophie grecque, se développe dès le concile de Nicée (en 325) et se prolonge jusqu'au concile de Constantinople III en 680. En fait, on peut considérer que la synthèse (celle qui figure dans le credo dit de Nicée-Constantinople, seul commun à tous les chrétiens) était pratiquement acquise au concile de Chalcedoine en 481.

Cela n'enlève rien au mérite de Maurice Zundel, sans doute un des théologiens mystiques contemporains, qui a su le mieux exprimer dans un langage moderne ce mystère de la Trinité. À la citation que tu donnes de lui, j'ajouterai volontiers celle-ci : «*La Trinité, c'est le joyau, c'est la perle du Royaume. Trinité veut dire que Dieu n'est pas seul. Il est unique mais pas solitaire. Il est une communion d'amour. Il n'a prise sur son être qu'en le communiquant... Il dit Moi dans l'Autre... C'est quelque chose de bouleversant, d'absolument nouveau*». Et également cette autre, comparant le monothéisme unitaire des musulmans au monothéisme trinitaire des chrétiens : «*Voilà deux attitudes d'esprit très opposées... Quand Dieu est unique et solitaire,*

qui peut-il aimer, sinon lui-même ? Ce Dieu solitaire apparaît comme un Tout-Puissant, à l'égard duquel on ne peut avoir que des rapports, sans doute de confiance puisqu'il est Miséricordieux, mais avant tout de soumission... L'Islam donne lieu précisément à cette difficulté lorsque le Coran dit «Dieu n'engendre pas et Dieu n'est pas engendré». Il croit proclamer, en toute bonne foi, bien sûr, le monothéisme le plus parfait et le plus spirituel, [qui voit] dans le christianisme un polythéisme, une association de plusieurs dieux... [Or] il est évident que c'est ce Dieu solitaire, résidant bien plus dans un concept que dans une expérience, qui prête flanc à toutes les objections : pourquoi m'inflige-t-il sa présence ? Pourquoi m'oblige-t-il à reconnaître son excellence ? Pourquoi m'a-t-il donné une volonté pour que je sache qu'elle doit se soumettre à lui ? Ma liberté ne signifie rien puisque finalement elle est soumise à ses décrets et qu'il aura nécessairement le dernier mot, et que l'histoire est déjà terminée puisqu'il en connaît l'issue... C'est là l'objection la plus profonde, la plus légitime contre ce Dieu, conçu précisément comme cette puissance extraterrestre qui domine tout, qui assujettit tout, et qui triomphe de tout».

À lire

Parler de la Création après Laudato si'

Elena Lasida

Professeur du master sur l'économie sociale et solidaire à l'ICP

« Il n'y a pas de planète B »
Tel est l'enjeu mis en avant par M^{re} Feillet dans la préface à la publication collective qui vient de paraître. La conversion écologique ne relève pas du discours, c'est une pratique. Sous la direction d'Elena Lasida, *Parler de la Création après Laudato si'* paraît à la veille du cinquième anniversaire de l'encyclique proclamée par le pape François et aborde le sujet de l'écologie intégrale d'un point de vue particulièrement original : la théologie de la Création.

Elena Lasida et le P. François Euvé introduisent le sujet en une dizaine de pages. *Laudato si'* renvoi au Cantique des créatures de saint François d'Assise, le même saint dont le pape a choisi de porter le nom. Ce livre s'inscrit à sa suite. Les teilhardiens y seront particulièrement sensibles car l'écologie est « une nouvelle manière de voir le monde et la place de l'humanité en son sein » (p. 17). Il n'est pas uniquement question de « la place de l'homme dans la nature ». C'est aussi une question de salut. Le plan de l'ouvrage traverse la théologie de la création du commencement à son accomplissement, celui du salut pour toutes les créatures (p. 19).

Le livre se compose d'une série de contributions de théologiens et philosophes catholiques (François Euvé,

André Talbot), protestants (Alfred Marx) et orthodoxes (Antoine Arjakovsky). Ce dialogue œcuménique est fort symbolique de ce désir de penser le salut ensemble. Les exposés, clairs et concis, sont suivis d'un point bibliographique « pour aller plus loin » qui permet à chacun d'approfondir sans alourdir l'ouvrage. L'article d'Elena Lasida sur la place des femmes dans la Création est particulièrement bien-venu (p. 109). Enfin, une annexe revient sur le « Label Église verte », le dispositif lancé en septembre 2017 afin de stimuler et soutenir les démarches de conversion écologique dans les communautés chrétiennes (p. 179). L'accent est ainsi mis sur les possibles actions à entreprendre.

Mais une fois le livre refermé, on a envie de revenir vers l'article du P. Euvé « L'espérance de la Terre nouvelle » et reprendre les dernières lignes. S'il n'y a aucune garantie de salut, des signes « laissent entrevoir le terme salutaire de l'histoire ». Il n'est pas question de progrès ou de « sens de l'histoire » mais tout simplement d'espérance. Devant les enjeux écologiques actuels, la pensée de Teilhard de Chardin apparaît à nouveau comme un phare.

Merce Pratz
Éditions Bayard, 2020
188 pages – 17,90 €.

À l'ombre d'un chêne

Fils de Louis XIV, de Louis XV, de Napoléon : trois vies en marge de l'Histoire

Eric Maucort

Comment assumer son statut quand on est le fils de Louis XIV, de Louis XV, de Napoléon ? Chacun de ces fils, très attendu, était né pour régner à la suite de son père. Chacun a dû se construire et exister à l'ombre d'un géniteur omniprésent auquel il ne pouvait qu'être comparé en permanence.

Chacun n'a existé que comme le fils du plus grand, du plus puissant souverain d'Europe, et jamais comme un prince à part entière. Chacun a dû s'adapter à cette ombre, fatalement trop grande pour lui.

Ce livre parcourt la vie de chacun d'eux sous l'angle du rapport au père et de leur statut de fils de...

Il revient, dans chaque cas, sur les circonstances de leur vie, de l'enfance à la mort, à la fois au regard du contexte historique et politique du moment et du prisme de l'image tutélaire du père.

Aucun d'entre eux ne sera finalement en mesure de démontrer son savoir-faire, de mettre en œuvre sinon théoriquement les enseignements de

ses maîtres. Aucun ne reprendra le glorieux flambeau dont il devait entretenir l'éclat. Aucun ne sera jamais en situation de marquer l'Histoire.

Chacun affrontera les turbulences de sa vie avec son propre caractère, sentant sa destinée s'éloigner peu à peu mais inexorablement de la trajectoire prévue.

Un magnifique sujet qui montre combien il est vain de croire que les voies de l'Évolution suivent un paisible cheminement...

Ingénieur, Éric Maucort a mené une carrière professionnelle dans la production d'électricité. Il a été Directeur du site nucléaire de Production Chinon puis Directeur adjoint du cabinet du Président d'EDF.

Depuis toujours passionné d'histoire, «À l'ombre d'un chêne» est son premier essai historique.

Edition Quint'feuille

380 pages – 22 €.

Le matin, sème ton grain¹

Mgr Éric de Moulins-Beaufort

En réponse à la demande du Président de la République aux autorités religieuses de France, Mgr Éric de Moulins-Beaufort lui apporte sa réponse, sous la forme d'une lettre personnelle.

Résultat d'une concertation avec les Évêques, bien entendu, ce livret court est d'une grande profondeur. Il tire l'enseignement du confinement dicté par la pandémie et fait des propositions d'orientations pour la France à l'aune des principes fondamentaux de la chrétienté d'une part et de l'observation de l'activité frénétique de nos sociétés avant la crise, des enjeux écologiques et humains au niveau planétaire, d'autre part.

Par une observation préalable introductive, Mgr. de Moulins-Beaufort se réjouit du fait que cette crise majeure, contrairement à celles du passé, ne s'est pas traduite par des conflits majeurs entre pays débouchant sur la guerre.

En s'appuyant sur quatre mots-clés lui ayant inspiré cette réflexion, Mgr. de Moulins-Beaufort décrit dans quelles situations nous a placé le confinement et ce qu'il a pu apporter comme prise de conscience pour une évolution de l'organisation sociale et économique et pour « le vivre ensemble » pour l'avenir.

Le constat et les propositions sont focalisés sur un choix de quatre mots : la mémoire, le corps la liberté et l'hospitalité.

Sous le terme de mémoire, il est fait largement référence aux services rendus par le corps médical pour soigner les malades fortement atteints et enrayer la pandémie dans des conditions extrêmes et qu'il convient précisément de ne pas oublier à l'issue de la crise. Les personnels des services de logistiques et d'appui, souvent obscures, sont rappelés et il conviendra de les valoriser par la suite, notamment pour engager les réformes correspondantes qui s'imposent. Simultanément, le confinement imposé a permis de découvrir, pour ceux qui en avaient la possibilité un certain calme et l'écoute de la nature et une certaine réflexion spirituelle, ce qui veut dire qu'il convient d'avoir un logement digne pour passer à un niveau supérieur de sensibilité et d'écoute ce que les personnes précaires en logement exigu ne peuvent pas apprécier. Enfin, cet arrêt quasi total de l'activité, et de « l'activisme » sous-jacent, le conduit à émettre le souhait utopique qu'il y ait, au moins un dimanche par mois, un arrêt complet de nos activités et de notre fébrilité pour goûter le silence et l'écoute de l'autre et de la nature.

Pour le corps, sont mis en regard les aspects positifs de soins apportés en opposition au confinement, arme

1. Co-édition Bayard Éditions-Mame-Éditions du Cerf, 60 pages, juin 2020.

ancienne d'éloignement des uns des autres. Tombé dans les périodes religieuses du carême et du ramadan, cet arrêt a été à la fois un temps opportun de réflexion mais également une mise en lumière de traitement parfois incohérent d'équité, pour les dates de reprises, entre les religions pour leur retour à une certaine normalité. Il constate la mobilisation qui s'est déployée spontanément pour se rendre utile aux autres. Cette relation au corps a fait apparaître de manière aiguë la question de la mort, quelle est sa signification, tant par les annonces quotidiennes du nombre de décès que par les questions philosophiques de la perception de la mort dans notre société, notamment avec l'impossibilité d'accompagner les personnes décédées.

La prise en main pour des raisons de sécurité sanitaire par l'État bienveillant l'a rendu envahissant et quelque peu totalitaire. Cette observation importante est une véritable problématique démocratique, qui conduit en fait à déresponsabiliser le citoyen. Cette perte de « liberté », de fait, questionne sur le rôle de l'État entre dirigisme et responsabilité des acteurs, le rôle des corps intermédiaires et de chaque citoyen. C'est la raison pour laquelle, Mgr.de Moulins-Beaufort

préconise fortement un service national pour tous les jeunes, creuset d'unification, de responsabilisation de soi et d'autrui et de dépassement de soi-même. Cette problématique de la liberté nous interroge fortement sur le consumérisme de plaisir individuel qui flatte la recherche du divertissement pascalien plus que l'engagement et la responsabilité citoyenne collective.

Enfin, l'hospitalité mutuelle, figure de l'humanité, « se serrer pour faire la place aux autres », est la clé dans le monde qui vient, pour la Paix, cela va de soi, mais pour construire la terre. Ce sont donc les propositions d'allègement de la dette de certains pays et l'accueil des migrants qui apparaît en exigence pour chacun.

Cette lettre, de l'Église de France, est un véritable manifeste économique, social et humain, d'une grande envergure ne se perdant pas dans des recommandations de détails opérationnels de second ordre mais s'attachant à l'essentiel du message chrétien.

Il rentre parfaitement en résonance avec la vision « noosphérique » de Teilhard.

Hilaire Giron

Les schémas de pensée de Teilhard de Chardin, Arnaud de BUSSAC

Un essai pédagogique illustré sur la présentation du phénomène de l'évolution selon Pierre Teilhard de Chardin, tel est l'objet de ce livret.

Arnaud de Bussac, déploie l'explication de ce processus de la pensée de Teilhard, dans cet ouvrage, avec une acuité, une précision et une pédagogie remarquables. Il rend simple et compréhensible une pensée qui a souvent été perçue comme difficile d'accès. Il faut reconnaître qu'il s'est investi dans ce projet, de manière boulimique, comme il le dit lui-même. En effet, il s'est consacré à la lecture et à l'étude approfondie des ouvrages de Pierre Teilhard de Chardin à l'occasion d'une année sabbatique. Il avait déjà découvert Teilhard, il y a quelques années mais sa soif de scientifique pour comprendre les progrès récents de la science lui ont fait découvrir combien Teilhard apporte une cohérence à la compréhension du monde.

Le résultat est là, indiscutable par sa clarté et enthousiasmant par son éclairage sur le sens de la vie et de l'histoire de l'Univers qui expriment parfaitement cette vision prophétique. En effet, sa pensée est présentée de manière synthétique avec un schéma lumineux, une explication de textes précise de ce schéma et les citations clés de Teilhard à l'origine de ce schéma. La cohérence est

parfaite. L'intérêt particulier de cette démarche est d'avoir lié ce processus de l'Évolution, cher à Teilhard, avec les avancées scientifiques les plus récentes. En conséquence, le lecteur trouve une résonance très forte avec ses centres d'intérêt, l'actualité, tant sur le plan scientifique que sur le plan géopolitique de l'évolution du monde et surtout cette démarche nourrit sa quête de sens.

Avec vingt-deux schémas, Arnaud de Bussac explicite parfaitement les points centraux de la pensée de Teilhard. Du troisième infini à la convergence vers Oméga en passant par le sens de l'évolution, l'Esprit-Matière, l'Énergie radiale et tangentielle, le dedans et le dehors des choses, les tâtonnements d'un hasard canalisé, la problématique de l'entropie, entre autres, est ainsi rendue lumineuse la pensée de Teilhard, pour celui qui souhaite la découvrir.

Mise en perspective sur la trajectoire de la planétisation de l'humanité, il inscrit totalement la pensée de Teilhard dans l'actualité. Les jeunes, notamment scientifiques et en quête de sens, devraient être sensibles à cette démarche.

Hilaire Giron

Éditions Saint-Léger,
Mars 2020, 62 pages

Annonces



Pour étudier seul ou en groupe la pensée de Teilhard de Chardin

Le MOOC Teilhard de Chardin

21 heures de cours vidéo en ligne avec tests de connaissance

Reprenant les cours dispensés depuis bientôt 15 ans au Collège des Bernardins, puis aux Facultés jésuites de Paris (Centre Sèvres) par le théologien Gérard Donnadieu, président d'honneur de notre association, le MOOC «*La pensée de Teilhard de Chardin*» vient, en avril 2020, d'être mis à la disposition des étudiants, mais aussi de tout internaute désireux de s'instruire de cette pensée.

Réalisé par l'atelier Neuf Média de la Communauté du Chemin Neuf, il s'inspire pour l'essentiel du livre de Gérard Donnadieu publié en novembre 2018 aux Éditions Saint-Léger – *Teilhard de Chardin: Science-Géopolitique-Religion, l'Avenir réenchanté* – dont il reprend le plan.

Vous trouverez sur le site <https://youtu.be/fMtFRzneiHM> la vidéo de présentation de ce MOOC.

Il est diffusé par l'Institut de Théologie des Dombes (ITD) – centre de formation théologique de la Communauté du Chemin Neuf travaillant en liaison avec l'Université catholique de Lyon – et le sera ultérieurement par les Facultés jésuites de Paris qui ont contribué à son financement.

Il est découpé en quatre parties, une introduction comprenant une **courte biographie** de Teilhard, puis trois grands modules de poids équivalents: le **visionnaire de la science**, le **pèlerin de l'Avenir**, le **rénovateur de la théologie**. Chaque module est lui-même découpé en séquences de 5 à 12 minutes – 286 séquences au total – ce qui autorise un visionnage particulièrement pédagogique permettant d'utiliser le MOOC soit seul, soit avec des amis désireux d'en discuter le contenu au sein d'un groupe de lecture par exemple. Des séquences de validation (tests de connaissances) sont régulièrement introduites sous forme de QCM pour s'assurer de la bonne compréhension du passage étudié.

Vous pouvez dès maintenant accéder gratuitement à ce MOOC en vous inscrivant comme auditeur sur le site de l'ITD:

<https://www.chemin-neuf.fr/fr/propositions/formation/moocs>



<https://youtube/fMtFRzneiHM>

Du 1^{er} septembre 2020 au 30 juin 2021
À écouter en direct ou en podcast sur :
<https://rcf.fr/culture/philosophie/teihard-de-chardin>

Chroniques

« Teilhard Aujourd'hui » sur RCF

Les chroniques de Teilhard Aujourd'hui sur RCF Maguelone Hérault ont été interrompues depuis le 15 mars en raison du confinement.

Le partenariat établi entre Noosphère, dans le cadre de l'Association des Amis de Pierre Teilhard de Chardin, et RCF-Maguelone Hérault est renouvelé pour une nouvelle période annuelle du 1^{er} septembre 2020 au 30 juin 2021.

Le format de l'émission a évolué de la manière suivante :

- La fréquence demeure hebdomadaire, toujours le samedi à 18h 15 pour une durée de 20 mn. La première émission sera ainsi diffusée le samedi 5 septembre 2020.
- La chronique sera maintenue une semaine sur deux selon le même schéma que cette année,
- L'autre semaine sera consacrée à un échange critique, entre au moins deux personnes, sur un article publié dans la Revue Noosphère et ayant trait à des préoccupations d'actualité.
- Les émissions sont accessibles en podcast à loisir et peuvent être enregistrées.

RCF-Maguelone Hérault a souhaité poursuivre l'expérience, estimant que cette émission apportait une réflexion intéressante et une mise en perspective pertinente avec les préoccupations actuelles du monde.

Il s'agit d'une co-production : Noosphère-RCF Maguelone-Hérault.

**VENDREDI 4 décembre (14 h-18 h / 20 h-21 h 30)
et SAMEDI 5 décembre (9 h – 18 h)
PARIS – Centre Sèvres, 35^{bis}, rue de Sèvres**

Colloque annuel

*Association des amis de Pierre Teilhard de Chardin
en partenariat avec les Facultés Jésuites de Paris*

VERS LA NOOSPHERE DE TEILHARD

Liens et ruptures de la planétisation

Crise planétaire, la pandémie a fait irruption dans l'activité humaine et en a bouleversé le fonctionnement et secoué nos habitudes ainsi que nos certitudes. Les mesures prises, tout du moins dans un certain nombre de pays, ont permis de maîtriser la progression de la pandémie mais ont stoppé net l'économie et montré les répercussions différenciées sur les hommes, notamment en fonction de niveau de développement et de richesses, et des problématiques géopolitiques.

«*Serrage*» planétaire et «*socialisation de compression*», sont des marques de la densification humaine bien perçus par Teilhard. Les excès des modes de consommation, l'accroissement des écarts de revenus au sein des pays alors que la pauvreté diminue au niveau global, les conséquences écologiques, tout se télescope aujourd'hui. L'intrication actuelle des hommes et de leurs activités conduit en finale à un principe écologique : nous ne constituons aujourd'hui plus qu'un seul macro-écosystème planétaire. Teilhard avait bien compris que les phénomènes d'évolution qui entraînaient le monde depuis sa création allaient se poursuivre par la construction d'un réseau planétaire reliant, les êtres humains dans un maillage des pensées et de conscience qu'il a nommé «*Noosphère*».

- Comment appréhender une économie sociale plus solidaire de convergence pour l'humanité ?
- Comment respecter les principes démocratiques et le principe de subsidiarité de responsabilisation, des acteurs, tout en parvenant à une efficacité de gouvernance ?
- La Noosphère de Teilhard apporte-t-elle une réponse au besoin existentiel de sens et de spiritualité ?

Un certain nombre d'intervenants, **dont la participation reste à confirmer**, nous aideront à y réfléchir. On peut citer, entre autres, Michel Camdessus, ancien Directeur du FMI, Elena Lasida, Professeur en économie sociale et solidaire, Chantal Delsol, philosophe, Philippe Dessertine, économiste, Catherine Withol de Wenden, spécialiste des flux migratoires, François Euvé, S.J., Rédacteur en Chef des Études.

Enquête auprès des lecteurs

1. Comment vous procurez-vous Noosphère ?

- Par abonnement
- Par achat en librairie
- Par commande sur internet
 - Site Teilhard
 - Site type Amazon
 - Éditeur Saint-Léger

2. Lisez-vous intégralement la Revue ?

Oui Non

3. Combien de personnes lisent Noosphère dans votre foyer ou entourage ?

1 2 3 plus

4. En ce qui concerne la présentation et le contenu, que pensez-vous :

- | | Très Bien | Assez bien | Mauvais |
|---|--------------------------|--------------------------|--------------------------|
| • De la présentation graphique, | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| • Du contenu et de la pertinence des articles | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |

5. Quelles sont les rubriques et thèmes que vous préférez et que vous lisez ?

Cochez les thèmes correspondants, choisissez et classez vos 3 préférences :

- | | | |
|--------------------------------------|--------------------------|---------|
| • Éditorial | <input type="checkbox"/> | 1, 2, 3 |
| • La Page Teilhard | <input type="checkbox"/> | 1, 2, 3 |
| • La chronique d'actualité | <input type="checkbox"/> | 1, 2, 3 |
| • Le Grand Entretien | <input type="checkbox"/> | 1, 2, 3 |
| • Rubrique Histoire et Société | <input type="checkbox"/> | 1, 2, 3 |
| • Rubrique Sciences et Technologie | <input type="checkbox"/> | 1, 2, 3 |
| • Rubrique Spiritualités et Religion | <input type="checkbox"/> | 1, 2, 3 |
| • Les recensions de livres | <input type="checkbox"/> | 1, 2, 3 |

6. Sur les trois derniers numéros de Noosphère, quels sont les 3 articles qui vous ont le plus intéressé ?

1

2

3

7. Souhaitez-vous trouver d'autres rubriques ou information dans Noosphère ?

-
-
-

Achévé d'imprimer
par Isiprint (France)
en juillet 2020
pour le compte de

SAINT-LÉGER ÉDITIONS

Dépôt légal : juillet 2020